



LE NICKEL-SLN

GROUPE ERAMET

LA SOCIÉTÉ LE NICKEL

SLN



130 ANS AU SERVICE D'UNE
VISION INDUSTRIELLE DURABLE

1880 > 2010



LE NICKEL - SLN

GROUPE ERAMET

1880 > 2010

LA SOCIÉTÉ LE NICKEL SLN

130 ANS AU SERVICE D'UNE
VISION INDUSTRIELLE DURABLE



Sous le ciel bleu
La Terre
Sous la terre rouge
L'or vert.
L'or en filons véronèses
Enrobé dans la glaise
L'homme l'a cherché, l'a trouvé
L'a extrait
Par un travail acharné
L'homme l'a broyé, malaxé
L'or vert au feu s'est mêlé
S'est fondu
S'est changé
Et dans une gerbe d'étincelles
Voici le nickel
L'or de la Calédonie

CA

SOMMAIRE

Préface	5
Nous avons 130 ans !	7
La SLN une histoire aussi internationale que locale	10
Une histoire minière récente	12
Garnier « invente » l'or vert calédonien	16

1880-1914 > Première partie

LES PREMIERS PAS DE LA SLN	19
Le travail sur mine	21
Thio : le cœur des activités	31
Le grand voyage vers l'Europe	41
Les malheurs du transbordeur	47

1914-1937 > Deuxième partie

L'OUVERTURE DE LA SLN SUR LE MONDE	53
Des trains de mine aujourd'hui oubliés	55
La première vie du barrage de Yaté	61
L'usine pyrométallurgique de Doniambo	69
1922, le naufrage du <i>France II</i>	77

1937-1998 > Troisième partie

LA MODERNISATION DE L'OUTIL	83
La tourmente de la Seconde Guerre mondiale	85
Doniambo au centre du dispositif	93
L'indispensable mécanisation des centres miniers	103
Du boom à l'accord de Nouméa	115

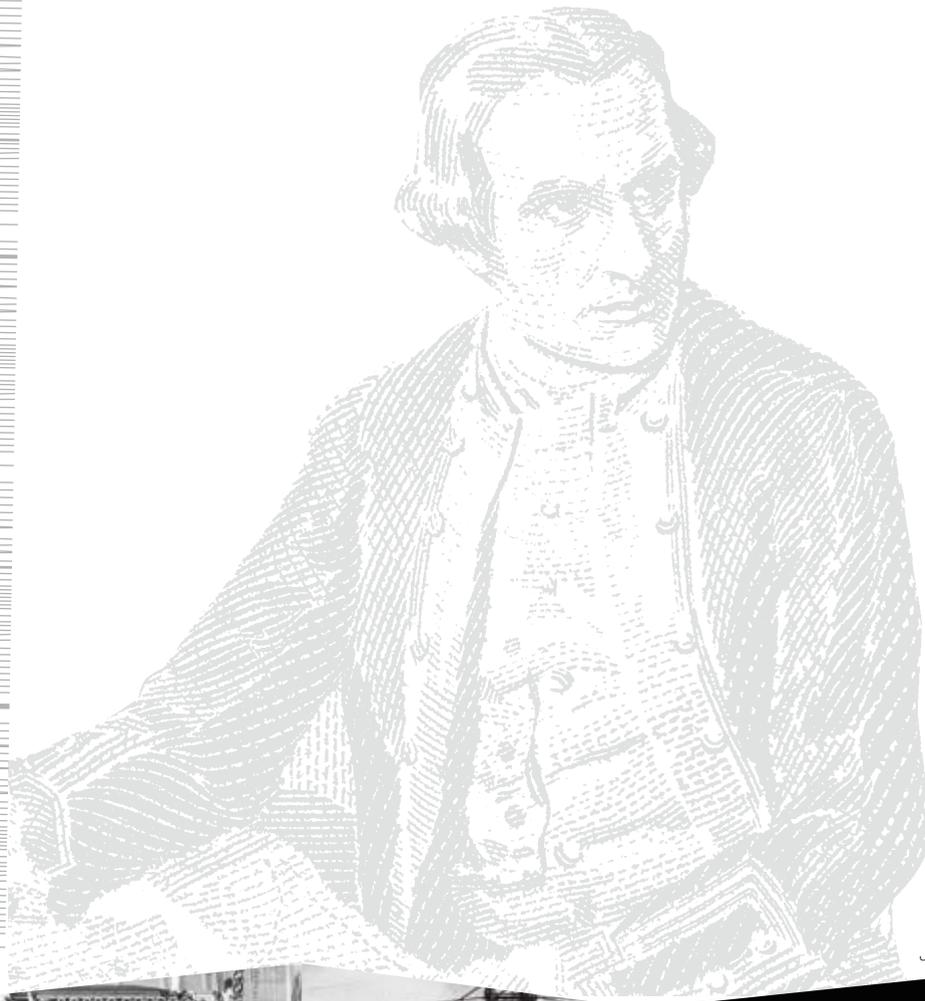
1998 et demain > Quatrième partie

LA PREMIÈRE ENTREPRISE CALÉDONIENNE	123
La SLN privilège sécurité et protection sociale	125
Pour assurer l'avenir, modernisation et innovation	131
Les nouveaux enjeux environnementaux	143
2000, la Nouvelle-Calédonie entre dans le capital de la SLN	151

Repères chronologiques	164
Bibliographie sélective	167
Remerciements	168
Crédits	168



130 ANS
DE LA SLN



James Cook



PRÉFACE

James Cook découvre en 1774 une grande terre et une civilisation originale. Il dénomme l'archipel « New Caledonia », et il ajoute : « *C'est la moins fertile des terres que j'ai eu l'occasion d'aborder, mais je ne serais pas surpris qu'elle recèle des richesses minières.* »

Cela fait maintenant plus de cent ans que la société Le Nickel confirme, année après année, ces paroles prémonitoires. La Nouvelle-Calédonie est bien la terre de prédilection du roi Nick et sa production ainsi que ses réserves avérées la placent immanquablement dans le groupe de tête des producteurs mondiaux de nickel.

Aussi la commémoration des 130 années d'exploitation minière et celle des 100 années d'existence de l'usine de Doniambo sont-elles la reconnaissance du dur labeur que des générations d'ouvriers, de contremaîtres et de géologues ont mené sur le terrain, sous le soleil et dans la poussière, ou dans la chaleur des fours.

Ces commémorations permettent aussi de mettre en exergue la modernisation continue de notre outil de production et l'importance que la SLN accorde au développement durable à travers trente années d'expertise dans le domaine de la réhabilitation et de la revégétalisation.

Cet ouvrage est dédié à tous les Calédoniens, car quelle famille ou quel clan n'a pas eu ou n'a pas aujourd'hui un de ses membres qui travaille dans la grande maison qu'est la SLN ?

Filiale historique du groupe ERAMET qui l'accompagne et contribue activement à son avenir, notre société participe plus que jamais au développement de la Nouvelle-Calédonie depuis que les provinces possèdent 34 % de son capital. Aussi est-il naturel que nous soyons porteurs de projets industriels innovants qui respectent les règles environnementales dictées par le schéma minier calédonien.

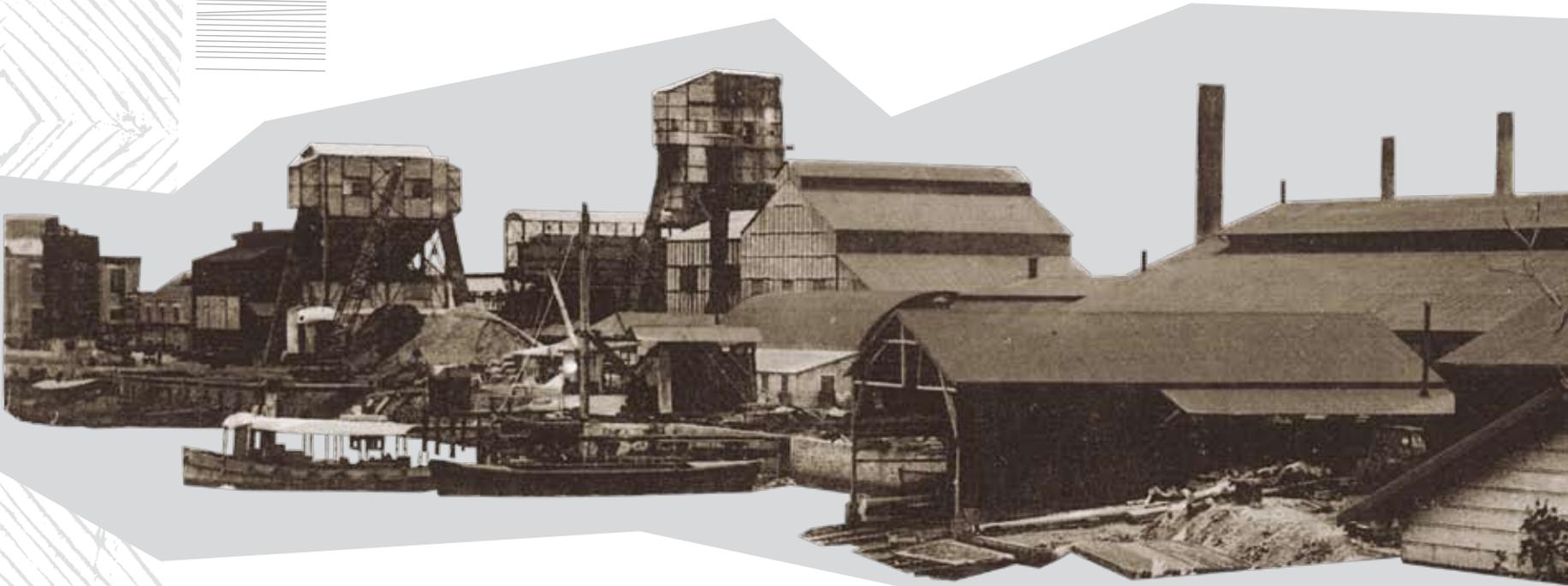
Et comme le disait un ancien de la SLN, Christian Thurneyssen, ancien directeur général de la SLN en 1967 : « *À la création de la société Le Nickel, il n'existait ni débouché ni marché de nickel dans le monde. Les fondateurs de la SLN ont réellement été des pionniers, acceptant les énormes risques qui découlaient de la mise en valeur de gisements d'un métal sans utilisation bien définie. Il y a tout lieu d'être fier de leur audace et de leur succès puisque, aujourd'hui, l'éventail des emplois du nickel se déploie tous les jours.* »

Longue vie à la SLN !

Pierre Alla
Directeur général délégué



130 ANS
DE LA SLN



NOUS AVONS 130 ANS !

Nous allons commémorer ensemble les 130 premières années de la SLN et les 100 premières bougies de Doniambo à travers un kaléidoscope de photographies et de textes.

Notre fil conducteur sera la trame chronologique qui permet à une petite société de se développer, de perdurer et de prospérer, jusqu'à ce qu'elle devienne la société minière et métallurgique la plus ancienne et la plus intégrée de la Nouvelle-Calédonie.

Images au collodion, photographies argentiques et prises de vues numériques vous ouvriront nos portes à partir d'approches thématiques mariant l'exploitation minière et l'évolution de la pointe « Doui-ambo », et les transformations des techniques de transport avec la présentation des innovations d'affinage (hors secrets industriels).

L'historique qui accompagne ces illustrations souvent inédites vous permettra de redécouvrir notre société. En effet, celle-ci a accompagné pas à pas le développement économique, social et même culturel de la Nouvelle-Calédonie.

Cette commémoration n'a de sens que dans le cadre de la prise en compte de la société Le Nickel en tant qu'entreprise structurante non seulement de l'outil industriel calédonien, mais aussi de l'ensemble du tissu économique et social local.

Et au moment où l'on parle, avec raison, des projets industriels parallèles qui dynamisent le Nord et le Grand Sud, il est important de souligner que la SLN, avec sa participation des provinces à 34 %, reste la plus calédonienne des entreprises de la Nouvelle-Calédonie par l'impact qu'elle génère sur l'économie et l'emploi.

Car ce sont 130 années d'exploitation minière et 100 années de transformation que nous mettons au service de la politique industrielle de la Nouvelle-Calédonie, les autorités compétentes pouvant s'appuyer sur l'expérience plus que centenaire d'une entreprise depuis longtemps liée au secteur public.

Nous avons dû traverser de nombreuses crises liées aux baisses incontrôlables des cours du nickel, qui nous obligeaient à stopper toute embauche, à favoriser les départs à la retraite, voire à réduire les effectifs.

Nous avons aussi dû traverser les crises politiques. Heureusement, comme le rappelait Alain Robert lors de son départ à la retraite : « *Durant les Événements, le personnel pensait d'abord à la société. Dans mes souvenirs, la SLN en tant que société a été relativement épargnée.* »

Il existe assurément une culture maison que nous avons tous contribué à créer, la direction, les syndicats, le comité d'entreprise ou le département administration et personnel. Qui ne connaît la mutuelle de la SLN ? Qui ne connaît nos couleurs sur les stades ou lors des courses et autres manifestations sportives à la mode ?



Bruno Heua-Poroi, secrétaire du comité d'entreprise de la SLN, notait en 2009 : « 40 ans de CE-SLN, ce sont 40 années d'innovations et d'avancées sociales... En 1969, la SLN était la seule entreprise d'une telle importance sur le marché du nickel calédonien. Son statut de leader, de précurseur, était tout à fait naturel... On attendait beaucoup d'elle, notamment en matière sociale. D'où la création de ce comité d'entreprise avec quinze ans d'avance sur les directives du législateur, puis d'une mutuelle, suivie d'une longue liste de « premières » qu'il serait fastidieux d'évoquer ici. »

Et que dire de l'ambiance chaude et chaleureuse qui accompagne régulièrement la remise annuelle de médailles du travail pour les plus fidèles d'entre nous ?

L'année 2001

Cette année-là, nous avons lancé un programme ambitieux de rénovation et d'innovation, tant au niveau des exploitations minières que de l'usine pyrométallurgique de Doniambo. Car, comme le dit Pierre Alla, directeur général délégué : « Une société qui n'innove pas est condamnée à la dépendance et, à terme, se trouvera menacée dans son existence même. »

Plusieurs étapes, développées dans cet ouvrage, ont été nécessaires et ont été concrétisées malgré les aléas financiers qu'entraînent les hausses et les baisses souvent très importantes des cours du minerai de nickel.

Premièrement, nous sommes conscients qu'il n'y a pas du minerai partout sur la Grande Terre, un tiers seulement du Caillou étant recouvert de péridotite, la roche susceptible de renfermer du nickel. Souvent, en fonction de sa teneur et de sa composition chimique, ce minerai n'est pas économiquement exploitable.

Deuxièmement, nous sommes conscients que chaque tonne de minerai extraite du sol calédonien épuise peu à peu les couches à forte teneur. C'est ainsi qu'aujourd'hui, pour une tonne de minerai économiquement exploitable, nous devons déplacer neuf tonnes de terre.

C'est pour cela que nous travaillons à développer toutes les techniques permettant d'augmenter le temps de vie des mines et de concentrer le minerai afin qu'il approvisionne encore longtemps le site de Doniambo.

L'année 2007

Elle a été un autre tournant pour notre avenir, car le dossier Koniambo s'est résolu au profit d'un projet pyrométallurgique auquel nous ne participons pas. Cette évolution stimule la SLN qui se concentre sur la mise au point de nouveaux projets qui prennent en compte la raréfaction des gisements de garniérite et l'existence d'immenses réserves de latérites.

Notre souhait est de développer dans les années à venir des partenariats avec les institutions provinciales afin de réaliser des unités industrielles hydrométallurgiques qui s'appuient sur la technologie de pointe développée par ERAMET dans son centre de recherche de Trappes (Yvelines) et qui devrait être utilisée d'abord en Indonésie dans le cadre du projet Weda Bay.

Parallèlement, nous sommes confrontés au problème de la productivité de notre société qui se trouve menacée lorsque les cours du nickel baissent comme ce fut le cas lors de la crise économique de 2008-2009 (32 % de baisse en octobre 2008). Cette année-là, nos principaux clients que sont les producteurs d'inox réduisirent leur production de 30 à 50 %. Cyclique, le marché du nickel est en effet périodiquement déprimé, aussi bien en volume qu'en prix.

Comme l'a déclaré Pierre Alla, ces crises sont le révélateur de notre positionnement par rapport à la concurrence et de la fragilité de notre compétitivité : « Il est désormais impératif pour la SLN de reprendre son destin en main et d'impulser les réformes internes indispensables pour se repositionner et affronter les aléas des marchés et de la concurrence... La pérennité de la SLN sera préservée si elle arrive à réduire

ses coûts de fonctionnement... Quelle que soit l'évolution des cours du nickel à court terme, cette opération doit être menée avec détermination car elle seule permet de garantir à nos salariés et à la Nouvelle-Calédonie la contribution d'une SLN forte et durable. »

Le PAC, plan d'amélioration de la compétitivité, est donc devenu plus que jamais un axe essentiel de notre projet d'entreprise. Des économies sont réalisées à tous les niveaux. Le responsable du PAC, Gilles Biau, ajoute que cela doit se faire « *toujours dans le respect de la sécurité des personnes et de l'environnement. Car un manager qui ne gère pas la sécurité ne gère rien !* » C'est ainsi que nous avons décidé de compléter le PAC par un PACT, plan d'amélioration des conditions de travail, pour faire de la SLN une entreprise où il fait bon vivre et travailler !

Aujourd'hui...

... Comme hier, nous voulons être une société minière respectueuse des valeurs éthiques industrielles, tant auprès de nos employés que par rapport à l'environnement.

Sur le plan humain, nous avons traversé, comme toutes les entreprises, des périodes où le climat social était particulièrement sensible. Des sujets de divergence avec les syndicats existeront toujours, mais des règles du jeu acceptables pour tous ont été élaborées de concert et la discussion prévaut.

Notre projet d'entreprise a mis en œuvre les valeurs Leaders du groupe ERAMET et respecte les grandes règles du management des hommes et du matériel. Et comme aime à le répéter Dominique Chu Van, directeur ingénierie, maintenance et électricité : « *À tous les niveaux de l'entreprise, chaque perturbation a un impact sur le reste de l'activité. Chacun de nous a un travail à faire, ainsi, si chacun le fait avec la qualité, dans les délais et les coûts prévus, l'objectif est atteint. Mais c'est effectivement l'affaire de tous !* »

Sur le plan environnemental, nous avons mis au point depuis trente ans – anticipant sur une prise de conscience collective mondiale – des techniques minières respectueuses de l'environnement.

Les premiers, nous avons été conscients qu'il n'était plus possible de « pousser » les résidus miniers sur les versants des massifs. Les premiers, nous avons compris qu'il ne suffisait pas de replanter mais qu'il fallait étudier le maquis minier afin de réussir sa revégétalisation, puisqu'il fallait réhabiliter les sites miniers.

En quoi nous différencions-nous des autres opérateurs ? Notre gestion en bon père de famille repose sur 130 années d'activité. Prenons l'exemple de Thio, massif que nous exploitons depuis l'origine. Le projet d'hydrométallurgie au sud pourrait être aussi alimenté par les saprolites à basse teneur de Thio et de Kouaoua, permettant une prolongation encore importante de la durée de vie de ces sites.

Nous avons donc à cœur de préserver l'environnement, afin de préserver la pérennisation de notre activité industrielle. Un bel exemple, la prospection : nos hélicoptères déposent des sondeuses de 2,5 tonnes en plein milieu du maquis minier. Plus d'ouverture de pistes, mais un travail de jardinier lorsque nous réalisons la revégétalisation de la plateforme une fois le retrait du matériel effectué.

Comme le rappelle Frédéric Bart, chef du service environnement des mines : « *Quand on fait un projet d'exploitation, les ingénieurs géologues, d'environnement et d'exploitation travaillent tous ensemble. L'idée, au bout du compte, est de commencer à travailler, dès l'ouverture d'une mine, à son réaménagement... La SLN est d'ailleurs entrée dans une logique de certification ISO 14000, la norme environnementale de référence au plan mondial.* »

Comme nous avons pu le voir, notre société participe pleinement tant à la vie économique qu'à la vie tout court de la Nouvelle-Calédonie. Jeanne Sétiano, responsable des relations sociales du travail, le rappelle : « *Notre implication vient du fait que la SLN est intégrée dans la vie calédonienne, est acteur de sa créativité et de sa diversité. Elle fait partie de l'histoire des Calédoniens et, souvent, de leur vie professionnelle.* »





130 ANS
DE LA SLN

LA SLN

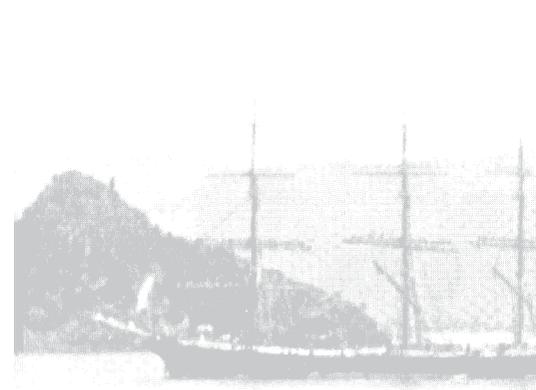
UNE HISTOIRE AUSSI INTERNATIONALE QUE LOCALE

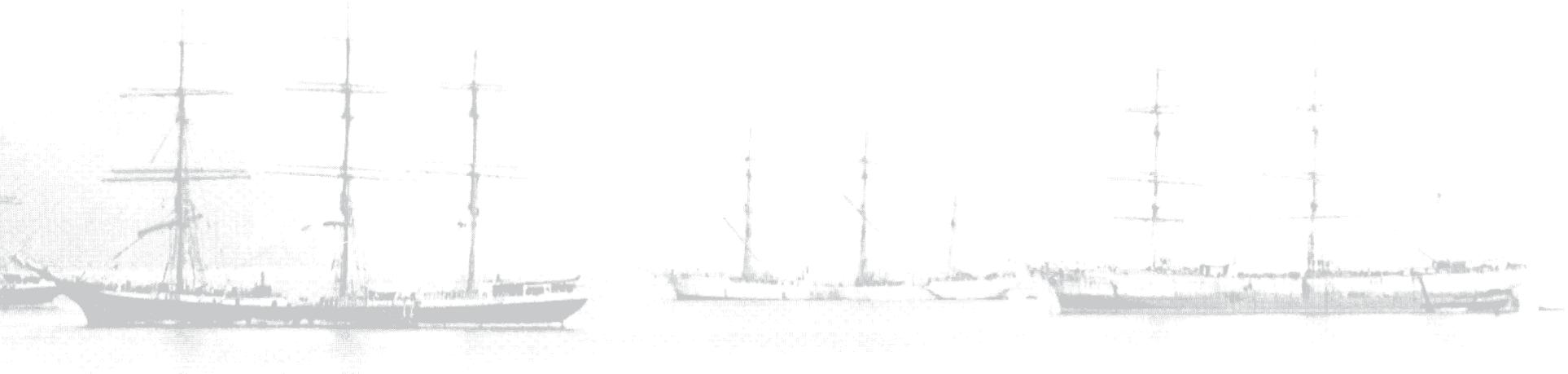
Le nickel est un métal voyageur. Comme pour les autres non-ferreux, c'est à l'échelle internationale que son industrie s'est organisée. Si les premiers gisements exploités avant 1875 se trouvent en Saxe, en Scandinavie ou en Italie du Nord, c'est en Allemagne et en Angleterre que le nickel est élaboré, pur ou sous forme d'alliage, pour la fabrication d'ustensiles de luxe.

En 1875, l'arrivée sur le marché européen des minerais calédoniens change la donne. Désormais disponible en grande quantité et à un moindre coût, le nickel va trouver de nouvelles applications comme la frappe des monnaies et surtout la fabrication d'aciers pour les armements.

La société Le Nickel (l'usage du sigle « SLN » n'apparaît qu'après 1945) s'adapte très vite à cette réalité. Au départ, elle exploite le procédé inventé par Jules Garnier : les fontes fabriquées à Nouméa doivent être affinées à Septèmes, près de Marseille. Mais Garnier, qui appelait de ses vœux l'apparition d'une nouvelle industrie nationale faisant pièce aux Anglo-Saxons, doit quitter la société en raison de l'échec de son procédé. Des pourparlers sont engagés avec plusieurs industriels étrangers. Après avoir pris le contrôle de deux usines à Birmingham et à Glasgow, c'est auprès de Theodor Fleitmann que la société Le Nickel acquiert un procédé fiable qu'elle exploite à l'usine d'Iserlohn, dans la Ruhr. Dans le même temps, la société passe sous le contrôle de la banque Rothschild et se retrouve au sein d'un groupe financier et industriel aux activités internationales.

En moins de cinq années, la société Le Nickel, dont le siège est à Paris, est donc devenue une multinationale dont les activités sont dispersées à l'échelle de la planète : mines en Nouvelle-Calédonie, usines en Angleterre, en Écosse et en Allemagne, marché essentiellement européen. Elle rêve alors de conquérir l'Amérique.





La mise en exploitation des mines canadiennes de Sudbury au début des années 1890 en décide autrement. Le marché mondial est bientôt dominé par l'International Nickel Company (Inco), créée en 1902. Dans le même temps, Ludwig Mond, inventeur d'un procédé révolutionnaire, crée la Mond Company en Grande-Bretagne. La société Le Nickel est contrainte de s'entendre avec ses puissants concurrents et doit limiter sa sphère commerciale à l'Europe. Parallèlement, elle a développé une filière proprement nationale en ouvrant une usine au Havre dès 1892. Cette fonderie est peu à peu agrandie pour maîtriser l'ensemble du processus menant du minerai au produit fini.

Nous assistons donc à un double mouvement. La société Le Nickel a des intérêts au niveau international mais elle a aussi une vocation nationale en raison du caractère stratégique que prend le nickel avec la course aux armements qui précède la Première Guerre mondiale.

Pendant la guerre, la société connaît une première grande rupture de son cycle de production : les liaisons maritimes sont restreintes et elle est totalement coupée de son usine d'Iserlohn. La paix revenue, la société recentre ses activités métallurgiques en France : elle ne conserve que l'usine du Havre. Recentrage aussi en Nouvelle-Calédonie en 1921 quand elle installe sa direction à Thio, puis en 1931 quand ses actifs sont regroupés avec ceux des sociétés minière et métallurgique de Ballande sous le contrôle de Calédonickel. En 1937, la société Le Nickel reprend l'ensemble et demeure la seule grande société minière de la Nouvelle-Calédonie.

L'année 1940 marque une nouvelle rupture entre la base calédonienne et la métropole. La production de Doniambo est réorientée vers les États-Unis tandis que l'usine du Havre est réquisitionnée par l'occupant.

Après 1945, la SLN recentre de nouveau ses activités sur la France qui doit se reconstruire. En Nouvelle-Calédonie, l'extraction est mécanisée et l'usine de Doniambo est modernisée de fond en comble. À la fin des années 1960, en plein boom minier, la SLN est associée à deux autres sociétés de la banque Rothschild pour former le groupe Le Nickel-Peñarroya-Mokta. La crise issue du choc pétrolier des années 1970 conduit l'État français à en prendre progressivement le contrôle, ce qui est achevé en 1981. Après plusieurs remaniements, la société Le Nickel devient la filiale calédonienne du groupe ERAMET, nouvellement créé, dont elle est le berceau. En 1999, dans le contexte politique du préalable minier de l'accord de Nouméa, son siège est transféré à Nouméa et une partie de son capital passe sous le contrôle des trois provinces.

Ainsi, la SLN, qui est la plus ancienne société de production de nickel encore en activité, a connu une aventure industrielle qui s'est jouée à plusieurs échelles. Sa politique générale a été élevée au niveau international auquel le marché du nickel fonctionne depuis son origine. Le regroupement de ses activités métallurgiques en France, le caractère stratégique du nickel et le rôle de l'État français dans son actionariat depuis 1974 lui ont conféré une dimension nationale. Enfin, depuis la fin du XX^e siècle, elle a conforté son ancrage calédonien au moment où les grands groupes mondiaux ont pris pied dans le pays. Elle s'est adaptée aux changements institutionnels issus de l'accord de Nouméa et fait figure aujourd'hui d'opérateur historique, adossée à un groupe minier international, ERAMET, garant de sa pérennité et de son développement.

Minéraliers à voile en rade de Thio, vus de la plage du Botaméré.

UNE HISTOIRE MINIÈRE RÉCENTE

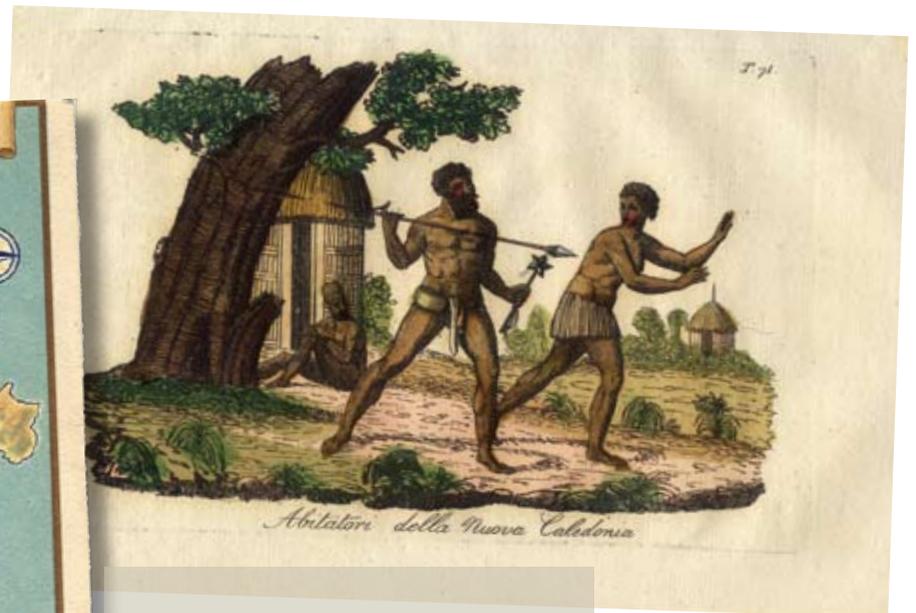
L'archipel de la Nouvelle-Calédonie s'avère être un lieu de transition au niveau du Pacifique Sud-Ouest puisqu'il finalise l'arc mélanésien et préfigure au travers des îles Loyauté les atolls polynésiens. Grâce à sa chaîne centrale, la Grande Terre bénéficie d'un climat tropical humide sur le côté au vent alors que la côte Ouest est partagée entre les grandes savanes à niaoulis et d'impressionnantes mangroves.

C'est ce milieu clément et favorable à une culture extensive que les Austronésiens colonisèrent près de mille ans avant Jésus-Christ. Les premiers Calédoniens pratiquaient une agriculture sur brûlis et leur organisation sociale était peu hiérarchisée.

Lorsque les Occidentaux découvrent à leur tour la Nouvelle-Calédonie en 1774, James Cook y rencontre un monde doté d'une agriculture intensive (tarodières, billons d'ignames) et régi par de puissantes chefferies.

La protohistoire regroupe la période de la découverte mutuelle et la période des premiers contacts. De fait, il faut attendre l'installation tardive des premiers aventuriers puis des missionnaires pour que de véritables relations humaines apparaissent. La vie des indigènes va être profondément modifiée par ces intrusions côtières : révolutions techniques (fer, armes à feu, verre, tissu), introduction de nouvelles espèces animales (chiens, porcs, puis bovins), bouleversements cosmogoniques (Européens pâles comme les ancêtres, missionnaires chrétiens) et, surtout, choc microbien (isolat, maladies inconnues en Océanie).

L'époque coloniale correspond à la période durant laquelle le statut juridique de colonie de l'empire français fut appliqué à la Nouvelle-Calédonie, entre la prise de possession de 1853 et son accession au statut de Territoire d'Outre-Mer en 1946. La Nouvelle-Calédonie fut une colonie particulière en ce sens qu'elle fut terre de baigne, mais plus encore du fait qu'elle fut une des colonies de peuplement de la France métropolitaine. Cette période correspond à l'expansion européenne, avec ses lumières... et ses ombres quand la colonisation prend les terres coutumières et profane les lieux sacrés. Là se trouvent les racines de l'insurrection de 1878 et de la révolte de 1917. Sur le plan économique, l'agriculture commerciale – canne à sucre, café, puis coton – ne donne pas les résultats escomptés. La colonie vit donc de la redistribution des dépenses de l'État, jusqu'à ce que les richesses minières de l'île soient exploitées.



Représentations du monde kanak au temps de James Cook.

Les quelques dessins et descriptions de l'expédition britannique donnèrent lieu à de nombreuses gravures plus ou moins fantaisistes.

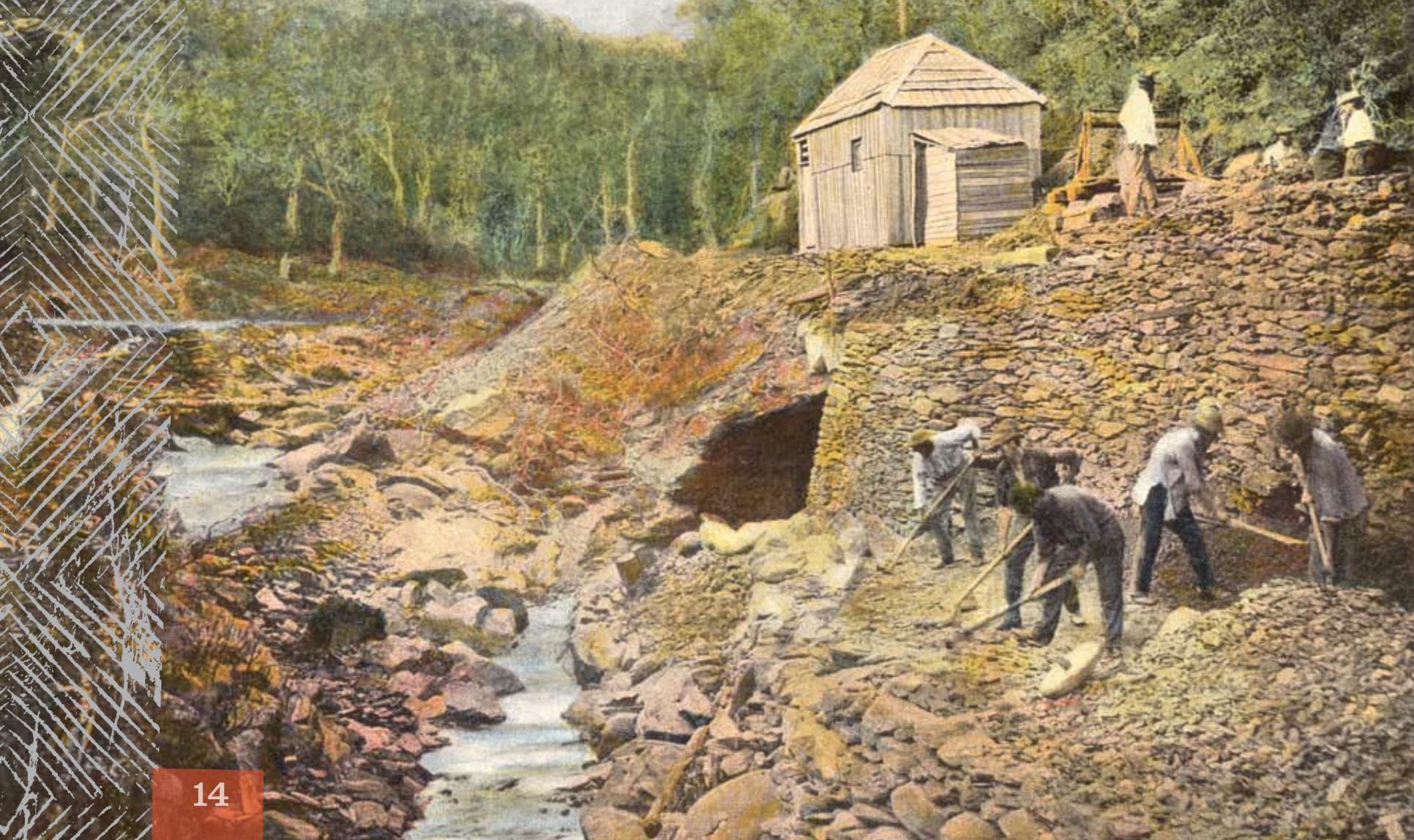
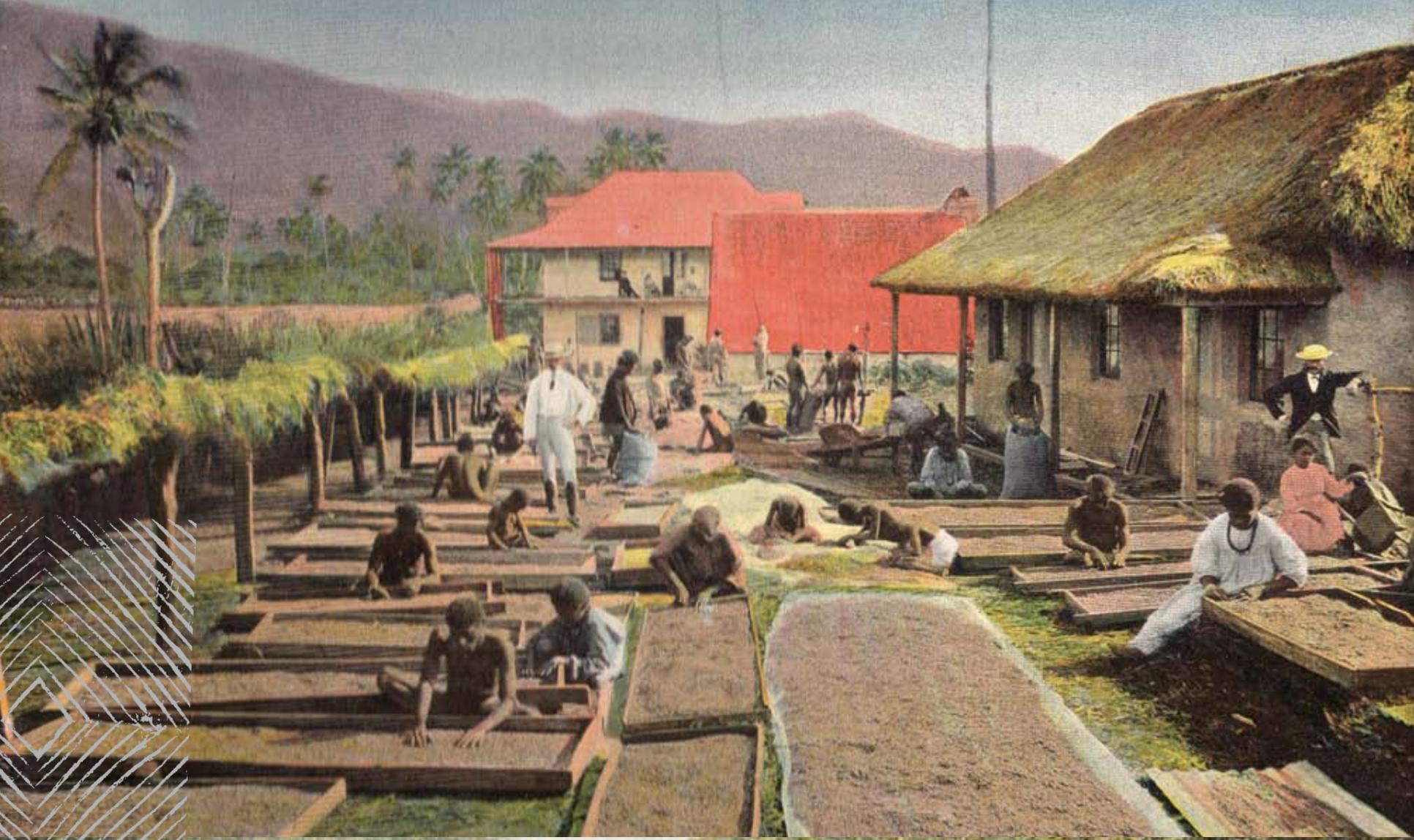
James Cook considéra le Kanak comme prospère et pacifique alors que d'Entrecasteaux le perçut comme démuné et belliqueux.

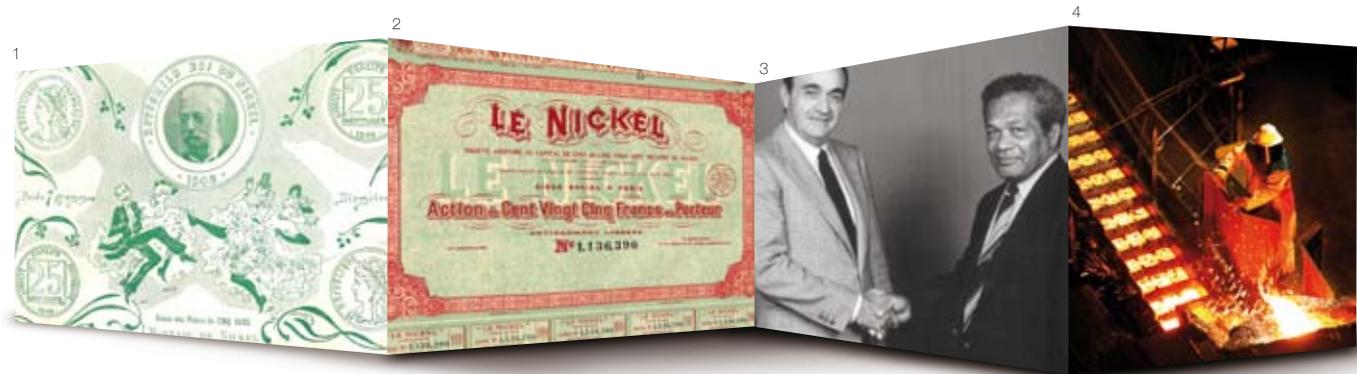
En 1863, des prospecteurs australiens trouvent de l'or à Pouébo. Le seul filon intéressant sera exploité durant près de sept ans à la mine de Fern Hill. En 1872, on trouve du cuivre dans la région de Ouégoa. En 1880, commence l'exploitation du chrome dans la mine Lucky Hit, près de Plum. Plus tard, elle se développera dans le massif de la Tiébaghi.

De 1896 à 1912, la Nouvelle-Calédonie est le troisième producteur mondial de chrome. À partir de 1883, se multiplient les demandes de concessions pour l'extraction de cobalt. On en exploite à Monéo, à Koumac, au Mont-Dore et à Canala. Mais la production, sans concurrence jusqu'en 1905, s'écroule en 1910. De nombreux autres métaux ont été exploités : le fer à Prony, le manganèse près de Voh. La présence de nickel est découverte par Jules Garnier en 1864. Ce minerai assurera l'avenir économique de l'archipel.

L'histoire politique contemporaine de la Nouvelle-Calédonie commence avec la suppression du statut de l'indigénat, en 1945, et l'accession de tous à la citoyenneté, en 1946. Aux élections de 1953, un vaste rassemblement des « petits contre les gros » prend le nom d'Union Calédonienne. Ce parti, dirigé par Maurice Lenormand, député depuis 1951, va dominer la vie politique pendant vingt ans. Sa devise est : « Deux couleurs, un seul peuple ».

En 1956, la loi Defferre donne à la Nouvelle-Calédonie une très grande autonomie grâce à la création d'une Assemblée territoriale et d'un Conseil de gouvernement. En 1969, le Gouvernement fait voter les lois Billotte qui transfèrent à l'État, les compétences du Territoire en matière de gestion du domaine minier. Parallèlement, le niveau de vie des Calédoniens s'accroît considérablement avec le début du boom du nickel en 1967.





La fin de la guerre du Vietnam met un terme à l'euphorie. Beaucoup de Mélanésiens n'ont pas participé à la prospérité et s'interrogent sur la spéculation et la répartition des richesses minières. La récession sous-tend l'émergence de la revendication indépendantiste.

En 1984, les indépendantistes forment le Front de Libération Nationale Kanak Socialiste (FLNKS). Entre 1984 et 1988, se déroule une série de troubles graves qui endeuillent la Nouvelle-Calédonie, c'est la période des « événements ». Le Premier ministre, Michel Rocard, réunit alors à Paris les délégués du Rassemblement pour la Calédonie dans la République (RPCR), loyaliste, et du FLNKS, qui scellent les accords historiques de Matignon-Oudinot.

L'accord d'Oudinot introduit la notion de rééquilibrage entre les Kanak et les autres communautés, entre Nouméa et le reste de l'archipel et, enfin, entre les trois provinces.

L'assassinat de Jean-Marie Tjibaou et de Yeiwéné Yeiwéné par un militant ultra-indépendantiste à Ouvéa, le 4 mai 1989, n'empêche pas la mise en place du nouveau statut. Bien avant l'échéance de 1998, année du référendum d'autodétermination, Jacques Lafleur lance l'idée « d'une solution consensuelle » pour éviter un « référendum couperet ». Cette idée, acceptée par le FLNKS en termes de « solution négociée », aboutit après le règlement du « préalable minier » à l'accord de Nouméa, signé le 5 mai 1998.

Dans le préambule de l'accord de Nouméa, la France par « un geste fort » reconnaît « les ombres et les lumières » de la période coloniale et le traumatisme subi par les Kanak, tout en rendant hommage aux différentes communautés qui ont participé à la construction de la Nouvelle-Calédonie. Des institutions innovantes sont mises en place (gouvernement collégial, Sénat coutumier) et on assiste au transfert progressif des compétences non régaliennes de l'État à la Nouvelle-Calédonie.

Parallèlement, l'or vert reste au cœur de l'avenir du Caillou. Sur le plan mondial, l'appréhension optimiste des réalités politiques de la Nouvelle-Calédonie et un marché métallurgique globalement porteur autorisent, durant la période 2001-2010, les compagnies minières internationales à investir en Nouvelle-Calédonie des milliards de dollars. La SLN a quasiment achevé son projet de développement et de modernisation de son outil industriel. Le projet minier du Sud est en phase de démarrage, le projet minier du Nord progresse. La finalisation de ces trois projets d'envergure impliquera à terme l'apparition d'une nouvelle donne économique dynamique et concurrentielle.

La vie économique et sociale – et donc la vie politique calédonienne – sera sans doute profondément modifiée dans une décennie, comme ce fut le cas lors du boom minier, par les inévitables évolutions sociétales qui découleront de l'accroissement du potentiel métallurgique du Caillou.

1. Carte postale satirique associant la famille Rothschild à l'usage discuté des premières pièces en nickel, ce métal étant plus onéreux que le cuivre.

2. Une action de la SLN en 1938. La société Le Nickel, fondée en 1880, avait alors un capital de 187 millions de francs, divisé en 1 496 000 actions de 125 francs.

3. Une poignée de main historique. Afin de sceller le pari sur l'intelligence et la réconciliation entre les communautés, Jean-Marie Tjibaou et Jacques Lafleur se serrent la main sur le parvis de Matignon le 26 juin 1998.

4. Coulée de lingots de nickel, usine de Doniambo.

PAGE DE GAUCHE :

Un colon « Feillet » sur sa concession de 15 hectares.

Afin de remédier à la crise économique entraînée par la fermeture du « robinet d'eau sale » et d'améliorer la réputation de la colonie, le gouverneur Feillet (1894-1903) fit venir des colons libres et leur distribua des plants de café. Dès les années 1930, les Kanak développèrent leurs propres cafés.

La Nouvelle-Calédonie fut un temps producteur de cuivre. Près de Ouégoa, la mine de La Balade est découverte par un groupe de soldats en 1872. La même année, John Higginson crée la Compagnie des Mines de La Balade qui exporte au total 38 000 tonnes de cuivre. Les puits s'enfonçaient à plus de 250 mètres de profondeur et, à la surface, une machine à vapeur permettait la remontée des bennes.

GARNIER « INVENTE » L'OR VERT CALÉDONIEN

Diplômé de l'École nationale supérieure des mines de Saint-Étienne, Jules Garnier débarque à Nouméa en 1863 afin d'effectuer une mission géologique pour le gouvernement impérial. En effet, la Nouvelle-Calédonie dispose d'un sous-sol comportant de nombreux minerais plus ou moins exploitables : cobalt (Monéo), chrome (Tiébaghi), cuivre (Ouégoa), fer (Prony), voire de l'or (Diahot), mais aussi des indices de charbon.



C'est en septembre 1864 qu'il note, à Dumbéa : « *La roche est aussi accompagnée d'une matière verte qui se trouve collée à sa surface, nickel ?* » Ce minerai est bientôt dénommé garniërite. Il faut attendre 1873 pour qu'il soit mis en exploitation par le colon Coste au Mont-Dore.

L'histoire minière de la colonie sera rythmée par des périodes d'espoirs et d'engouements presque irrationnels, puis par de brusques dépressions, entraînant des crises économiques d'autant plus visibles que l'archipel était peu peuplé.

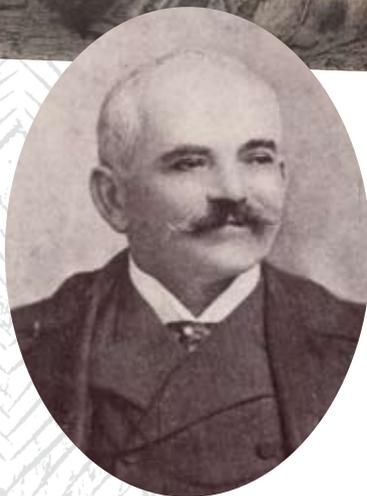
En raison de l'absence de capitaux locaux d'importance, tous les projets d'envergure durent se bâtir sur un financement métropolitain, voire anglais ou australien, faisant entrer dès la fin du XIX^e siècle la Nouvelle-Calédonie dans la mondialisation.

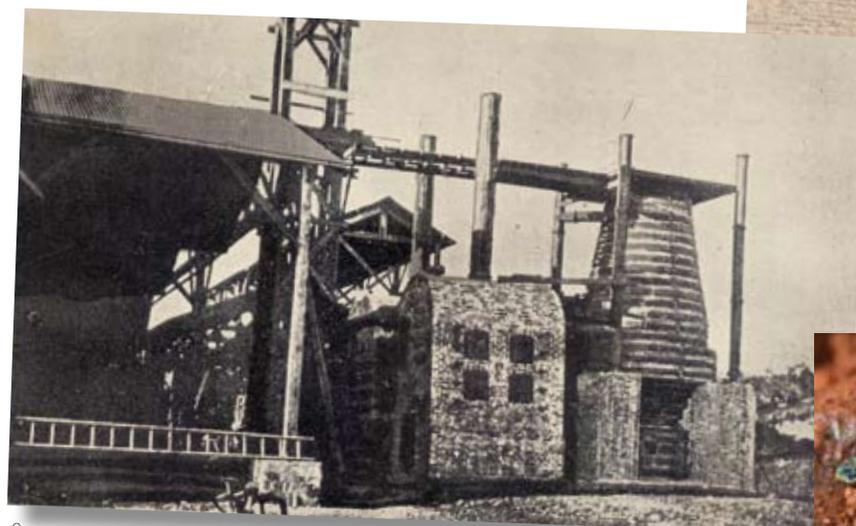
De nombreuses sociétés s'occupèrent de l'extraction du nickel. Parmi les plus anciennes, seules deux existent encore aujourd'hui, la société Le Nickel et la maison Ballande. La SLN dut son essor initial au génie financier de John Higginson et à la participation – dès 1884 – de la banque Rothschild.

Le nickel déclencha la grande spéculation calédonienne, les prospecteurs pouvant faire enregistrer des concessions qu'ils revendaient ensuite aux sociétés fondées pour exploiter le roi Nick.

Le *Moniteur de la Nouvelle-Calédonie* s'en fait l'écho en 1875 : « *Croyez-vous au nickel ? Il y a gros à parier que si l'on vous eût adressé cette question il y a seulement un an, vous auriez regardé malicieusement votre interlocuteur pour savoir s'il parlait sérieusement. Que les incrédules se rendent à Canala et visitent la mine de M. Hanckar...* »

Et le rédacteur anonyme d'ajouter : « *Chacun se mit à rêver de cascades vertigineuses couleur d'émeraude ; chacun voulut avoir sa mine ou sa part de mine... On ne voyait dans les rues, mais*

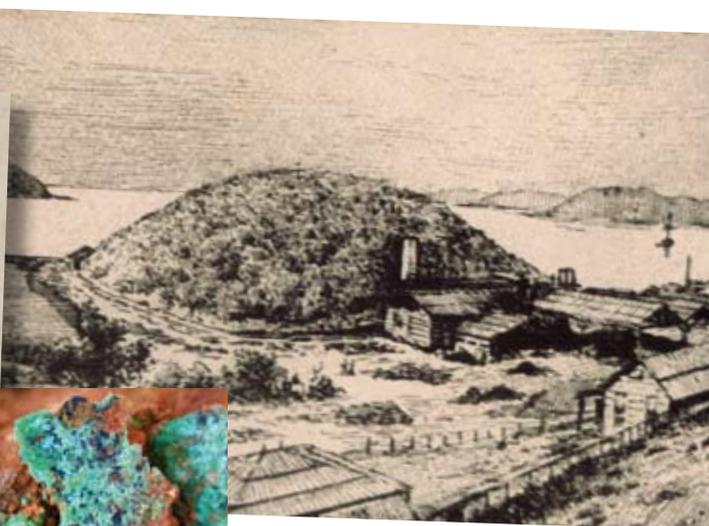




3



5



principalement dans les bars qui ne désemplissaient pas, que des gens tirant de leur poche un échantillon du précieux minéral. Plus il était vert, plus il était riche. »

Jules Garnier réunit des capitaux, s'associe avec un industriel de Septèmes (Bouches-du-Rhône) et ouvre la première fonderie calédonienne à la pointe Chaleix dès 1877. Cette usine fournit des mattes de fonte comprenant 60 à 70 % de nickel et ce nouveau débouché incite les « petits mineurs » à accroître la production.

La fièvre du nickel est bientôt à son paroxysme car les cours mondiaux se sont envolés en raison de l'utilisation croissante de ce minéral qui servit d'abord pour la fabrication d'instruments chirurgicaux, puis dans l'horlogerie et, enfin, pour les blindages. Il est désormais clair que les gisements les plus importants se trouvent à Thio, à Houaïlou et à Népoui.

L'arrivée massive de minéral calédonien sur de grands voiliers, les cap-horniers, fut à l'origine de la première crise de « surproduction ». Christine Courtis écrit : « *Le nickel, qui sera une des prospérités de la Nouvelle-Calédonie, a eu malheureusement tous les mirages d'une richesse sans limite et a bouleversé d'argent et de déceptions la colonie entière. Et en 1878, toutes ces belles espérances ont été détruites.* »

Toute la colonie subit le contre-coup de cette crise : les exploitants se trouvent sans moyens financiers, les commerçants ont des débiteurs insolvables, et le budget local rencontre des difficultés dans la rentrée des impôts.

La consommation s'effondre et la première banque calédonienne, la Banque de la Nouvelle-Calédonie, fait faillite dès novembre 1877. Pour la première fois, l'État soutient l'économie du nickel, en suspendant l'impôt d'exportation sur le cobalt et le nickel.

Et l'on peut se demander si la révolte kanak de 1878 ne trouve pas une de ses nombreuses origines dans le retour de certains mineurs sur leurs concessions rurales. En effet, faute de moyens financiers, ceux-ci ne pouvaient entretenir leurs barrières et leur bétail dégradait les cultures kanak.

Comme dans toute crise, le mouvement ne conduit pas toutes les sociétés à la faillite, certaines y trouvant la source d'un nouvel essor grâce au rachat de concurrents malheureux et aux possibilités inattendues de restructuration de leurs opérations.

Jules Garnier, ingénieur proposant un procédé de fusion similaire à celui du fer (Société française pour le traitement des minerais de nickel, cuivre, cobalt et autres), et John Higginson, grand brasseur d'affaires calédonien (Société Higginson, Hanckar et Cie), réunissent leurs sociétés afin de porter sur les fonts baptismaux la société anonyme Le Nickel le 10 mai 1880.

1. Jules Garnier et son guide kanak. Quelques jours après son arrivée à Nouméa, il se perdit. En effet, il entreprit de se « rendre seul et à pied sur les bords de la Dumbéa ». Et Garnier de noter : « Je partis dès l'aube, muni simplement d'un marteau, d'une boussole de géologue et d'un fusil de chasse. »
Il ne partira plus sans guide indigène et sans un chien qu'il adoptera sous le nom de Soulouque.

2. John Higginson, inventeur de la SLN. Le commandant Rivière en dresse le portrait en 1877 : « C'est un petit homme d'une pétulance extrême, avec du vif-argent dans les veines. D'un esprit prompt, d'une intelligence rapide qui excelle aux entreprises commerciales et aux découvertes de l'industrie, qui peut-être en sa recherche primesautière de l'aventureux et de l'inconnu va trop vite de l'un à l'autre, impétueux à commencer sans avoir fini... La puissante Cie Le Nickel est son œuvre. »

3.4. Garnier ouvre la première fonderie calédonienne dite de la pointe Chaleix. N'hésitant pas à investir dans l'aventure, il construit en métropole une fonderie qui arrive à Nouméa sur deux navires. Dès le 10 décembre 1877, une première coulée de ferronickel intervient en présence du gouverneur et de la population de Nouméa.

5. Garniériste.

1880 > 1914



LES PREMIERS PAS DE LA SLN



La société Le Nickel est une société minière et métallurgique qui a été fondée à Paris en mai 1880. Elle est née de l'association classique entre deux propriétaires miniers (John Higginson et Jean-Louis Hubert Hanckar), un inventeur (Jules Garnier), un industriel (Henry Marbeau) et des financiers (Charles et Philippe Hébert). Ce qui est plus original, c'est que se rencontrent là deux groupes de fondateurs aux horizons radicalement différents : d'un côté, des hommes du milieu industriel et financier parisien, de l'autre, deux aventuriers rompus aux règles (ou plutôt à l'absence de règles) des pays frontières. C'est parmi ces deux derniers que se trouve le vrai patron de la nouvelle société : John Higginson.

Cahier des charges pour l'adjudication d'une mine, Tao, 1909

Un rapport du comité des travaux publics des colonies précise, en 1911 : « L'importance des surfaces couvertes par des permis de recherche se justifie par la nature des gisements de nickel. Ces gisements forment des poches irrégulièrement distribuées. L'exploitant a donc besoin, pour être sûr du lendemain, d'avoir des réserves considérables. »

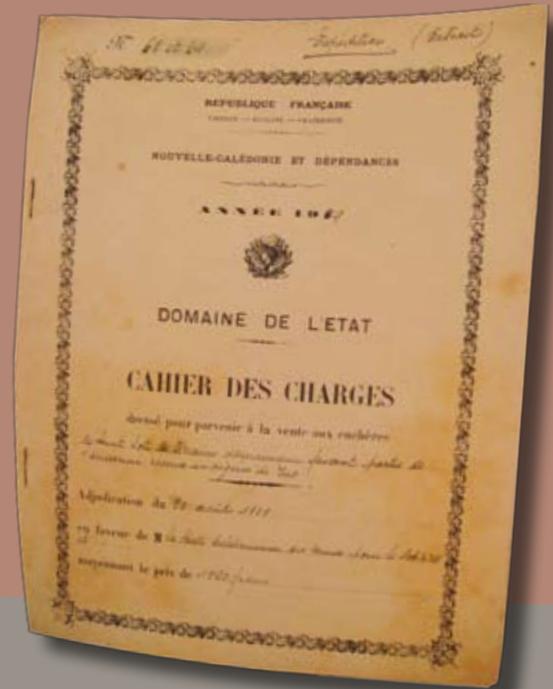
Higginson, homme de toutes les affaires de la jeune colonie, voit dans la création de ce qu'on appellerait aujourd'hui une start-up, la possibilité de faire rapidement fortune et de se lancer dans le monde. Bien que ne reculant pas devant des pratiques douteuses pour parvenir à ses fins, Higginson fait preuve d'une véritable vision industrielle et de qualités indéniables dans l'art de trouver les partenaires indispensables au développement de l'entreprise. Il trace la voie : la société doit fabriquer son propre métal pour s'affranchir de la concurrence des industriels anglais et allemands et conquérir le marché du nickel. C'est lui qui trouve de nouveaux partenaires industriels en Europe, qui convainc la banque Rothschild d'entrer dans l'affaire et qui dirige la succursale calédonienne. C'est aussi lui qui, le premier, trouve la main-d'œuvre indispensable en employant des Néo-Hébridais et des bagnards. Cependant, à cause des errements de sa gestion, il est écarté de la direction en 1885. Trois ans plus tard, incapable d'honorer ses engagements financiers, il doit quitter définitivement la société. Au temps des aventuriers succède celui des gestionnaires et des ingénieurs.

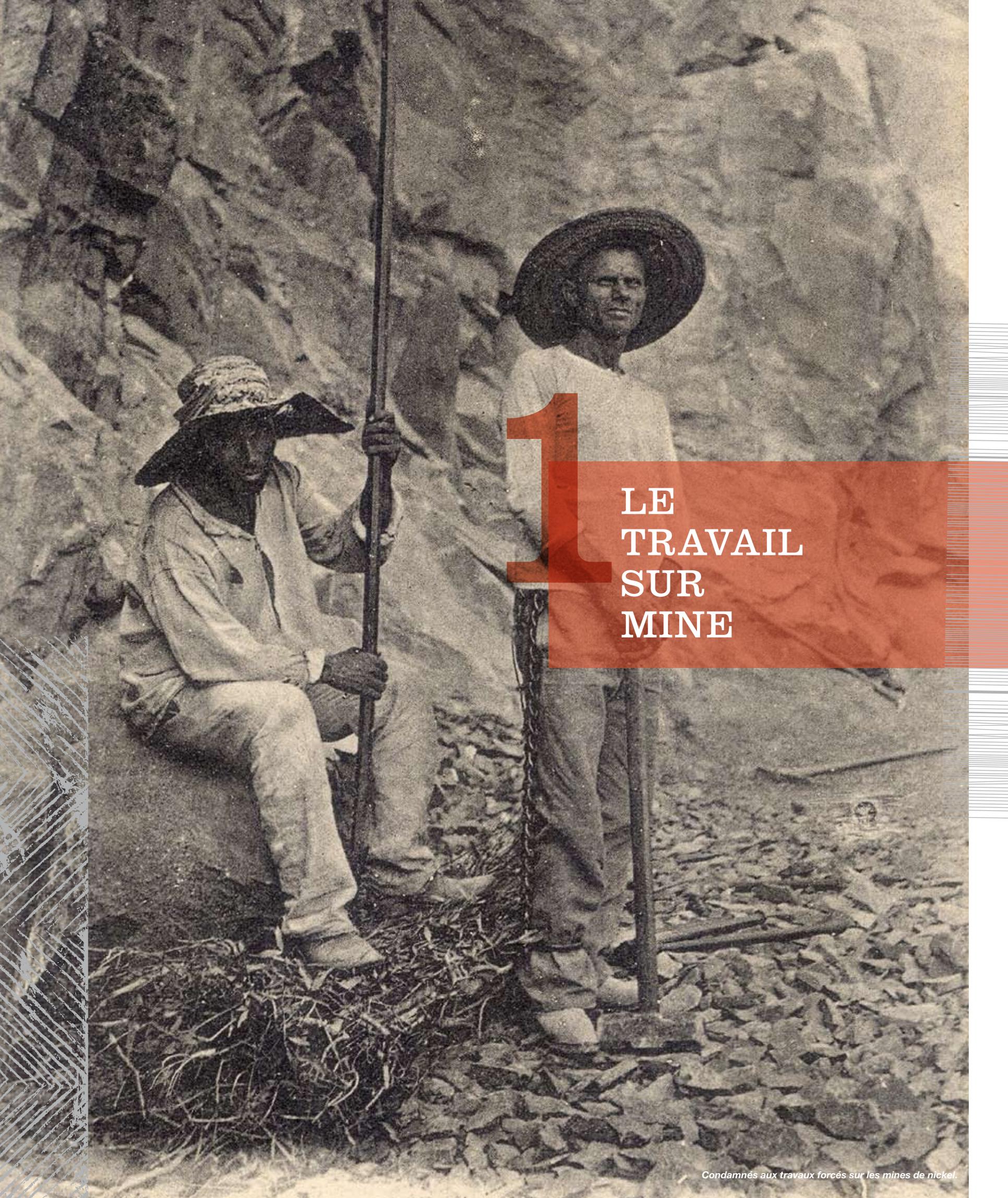
La banque Rothschild, qui a pris le contrôle du nickel en 1883, en délègue la direction à des hommes de confiance qui se succèdent à la présidence du conseil d'administration : le sénateur Ernest Denormandie (1883-1902) et Ernest Tambour (1902-1922). Les Rothschild croient fermement à la rentabilité de l'affaire. Il s'agit de mener une politique sur le long terme. Grâce à une vigoureuse remise en ordre et au soutien infaillible de la banque, la société Le Nickel parvient à surmonter de grandes difficultés financières. Au début du XX^e siècle, après avoir remboursé ses lourdes dettes par anticipation, elle entre dans une période de larges profits. En 1914, la société Le Nickel est devenue une affaire florissante.

En Nouvelle-Calédonie, le siège de la succursale demeure à Nouméa, mais c'est Thio qui devient le pivot des activités de la société. Le village est déclaré port ouvert dans les années 1890, les navires de haute mer viennent directement y charger les minerais sans passer par Nouméa. À partir de 1898, la production est vigoureusement poussée pour répondre à la demande. À Thio, de nouvelles mines sont mises en exploitation vers l'intérieur de la chaîne centrale. Parallèlement,

la société augmente ses capacités d'extraction en ouvrant des centres miniers à Canala, Kouaoua et Poro. Le schéma industriel d'ensemble est fixé dès le départ. Afin d'économiser sur le fret, la société veut traiter sur place ses minerais pour l'obtention de produits semi-finis (fontes, puis mattes) qui doivent être affinés en Europe. Les vicissitudes inhérentes au démarrage de toute nouvelle industrie viennent perturber cet agencement pendant une vingtaine d'années. En raison de l'encombrement du marché, l'usine de la pointe Chaleix (Nouméa) est fermée en 1885. Bien que donnant de bons résultats, elle est abandonnée au profit d'une nouvelle unité ouverte en 1889 à Ouroué, au pied des mines de Thio. Hélas, mal conçue et mal servie par un personnel inexpérimenté, la fonderie d'Ouroué doit être stoppée dès 1891. Après cet accident industriel, la société Le Nickel renonce à traiter ses minerais sur place. Il faut attendre un autre accident, la destruction en 1909 du transbordeur de Thio lors d'un cyclone, pour qu'elle se décide à ouvrir une fonderie à Thio-Mission en 1912. Elle retrouve alors le schéma général de départ qui est resté presque inchangé jusqu'à nos jours.

Entreprise de taille moyenne à l'échelle nationale, la société Le Nickel fait figure de géante dans l'économie minière calédonienne. Elle est le partenaire incontournable de tous les petits mineurs. L'apparition d'une concurrence locale au tournant du siècle n'entame guère cette position dominante. Avec la course aux armements dévoreuse d'aciers au nickel, le marché, largement contrôlé par l'industrie nord-américaine, est devenu assez large pour absorber la production des sociétés créées par Lucien Bernheim et André Ballande. En outre, la société Le Nickel est assurée d'écouler facilement ses produits grâce aux accords commerciaux passés avec les grands opérateurs mondiaux.



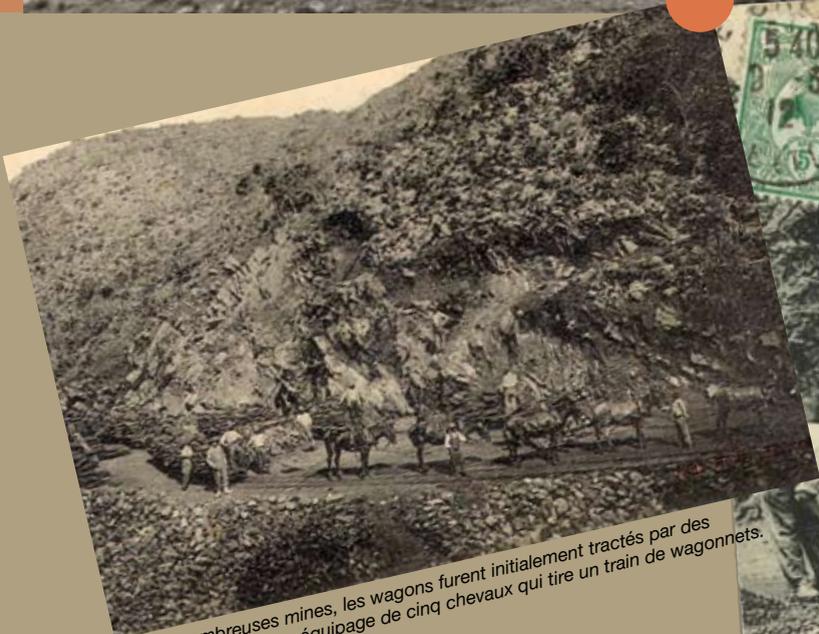
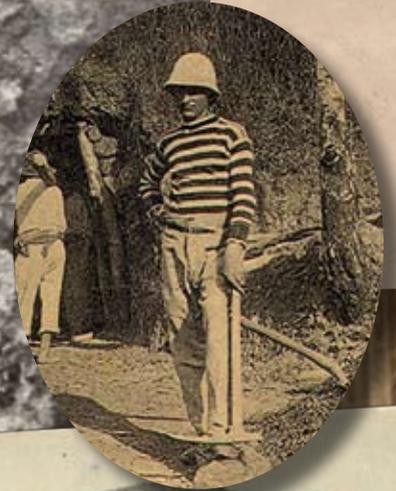
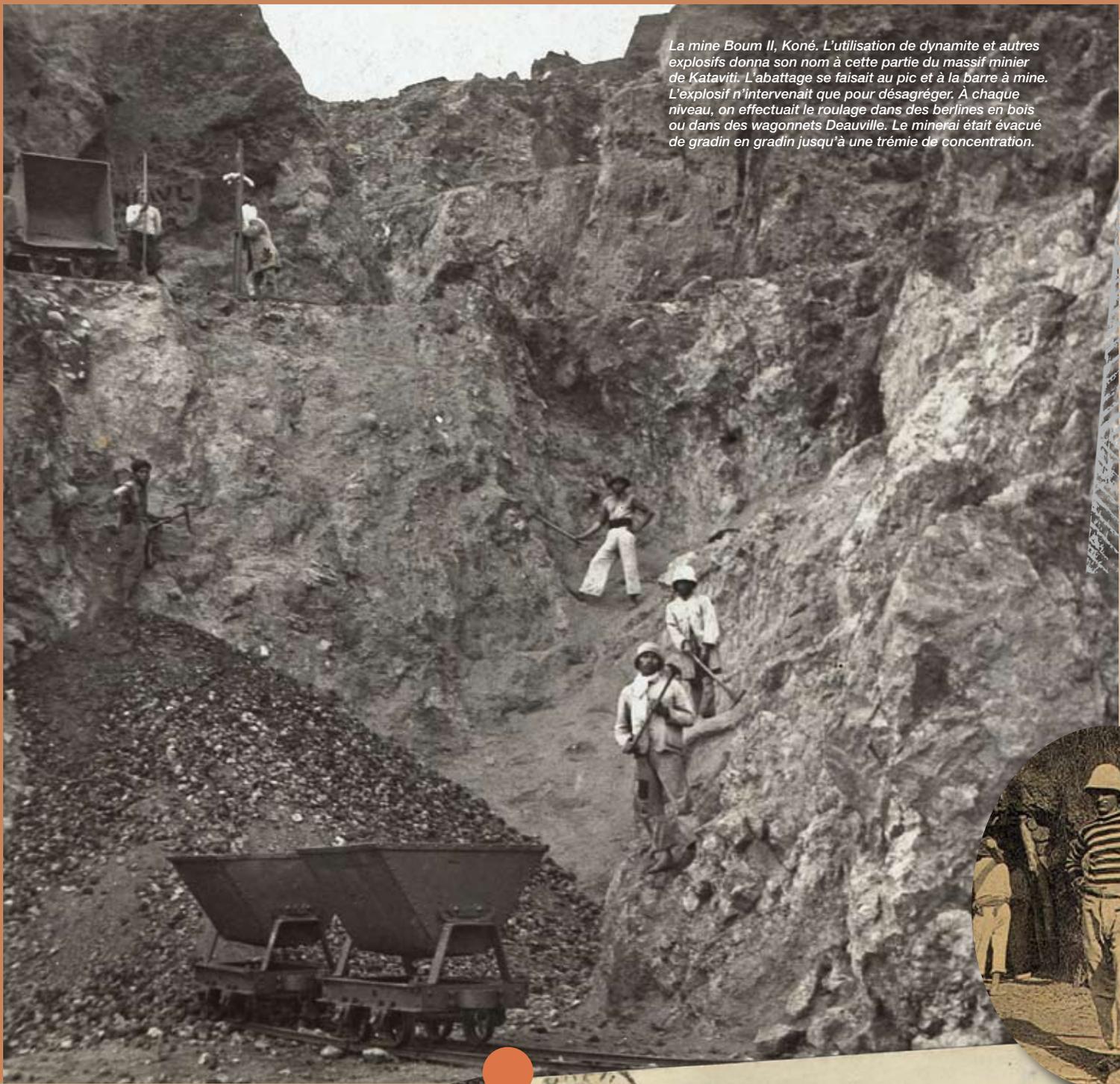


1

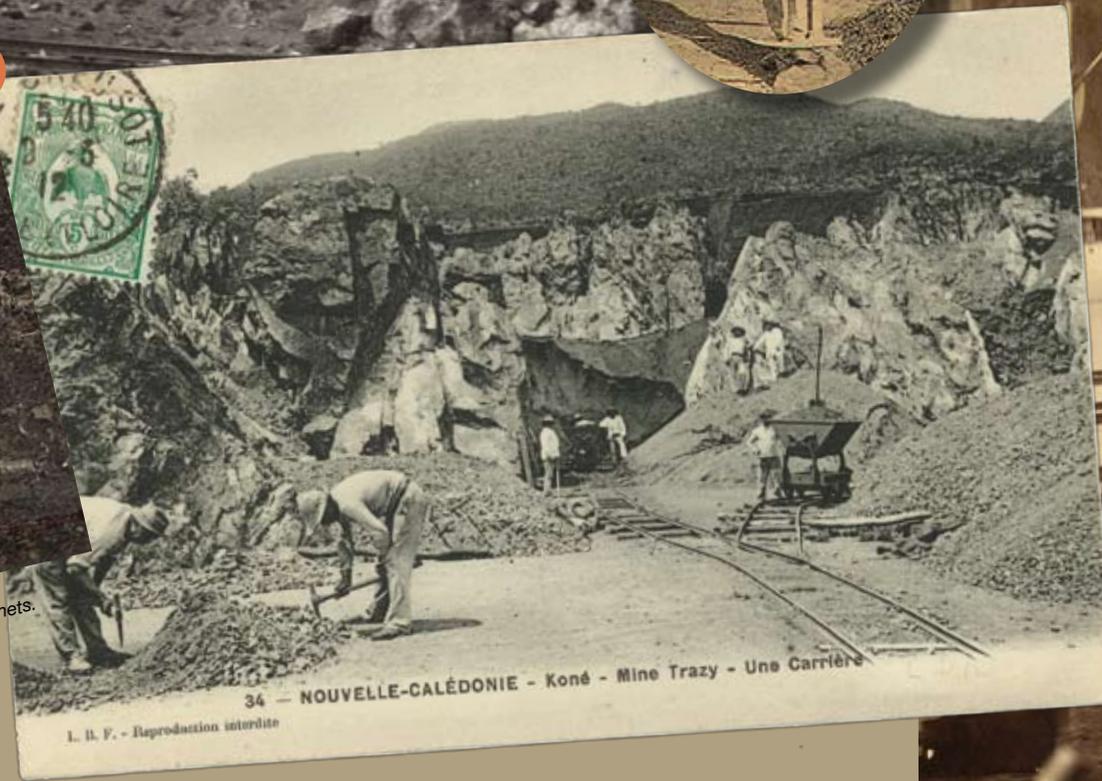
LE TRAVAIL SUR MINE

Condamnés aux travaux forcés sur les mines de nickel.

La mine Boum II, Koné. L'utilisation de dynamite et autres explosifs donna son nom à cette partie du massif minier de Kataviti. L'abattage se faisait au pic et à la barre à mine. L'explosif n'intervenait que pour désagréger. A chaque niveau, on effectuait le roulage dans des berlines en bois ou dans des wagonnets Deauville. Le minerai était évacué de gradin en gradin jusqu'à une trémie de concentration.



Sur de nombreuses mines, les wagons furent initialement tractés par des chevaux. Ici, c'est un équipage de cinq chevaux qui tire un train de wagonnets.



Après quelques travaux souterrains, qui nécessitèrent l'emploi de mineurs qualifiés, généralement des Australiens, la nature des gisements de nickel calédoniens a permis une exploitation à ciel ouvert. Du coup, le travail des mines s'est apparenté à un travail de terrassement pour lequel une main-d'œuvre peu qualifiée suffisait. Encore fallait-il la trouver dans une colonie où les bras manquaient.

L'une des clefs du succès de la société Le Nickel est d'avoir pu s'assurer une main-d'œuvre nombreuse, stable et peu coûteuse. Au début des années 1880, elle engage plusieurs centaines de Néo-Hébridais (Vanuatais). En 1887-1891, elle obtient le bénéfice de contrats de main-d'œuvre pénale (les fameux « contrats de chair humaine ») qui lui permettent d'utiliser, bon an, mal an, environ un millier de bagnards pendant une dizaine d'années. À partir de 1900, elle se tourne vers le Japon où elle recrute plusieurs milliers d'engagés qui vont massivement peupler ses chantiers jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale.

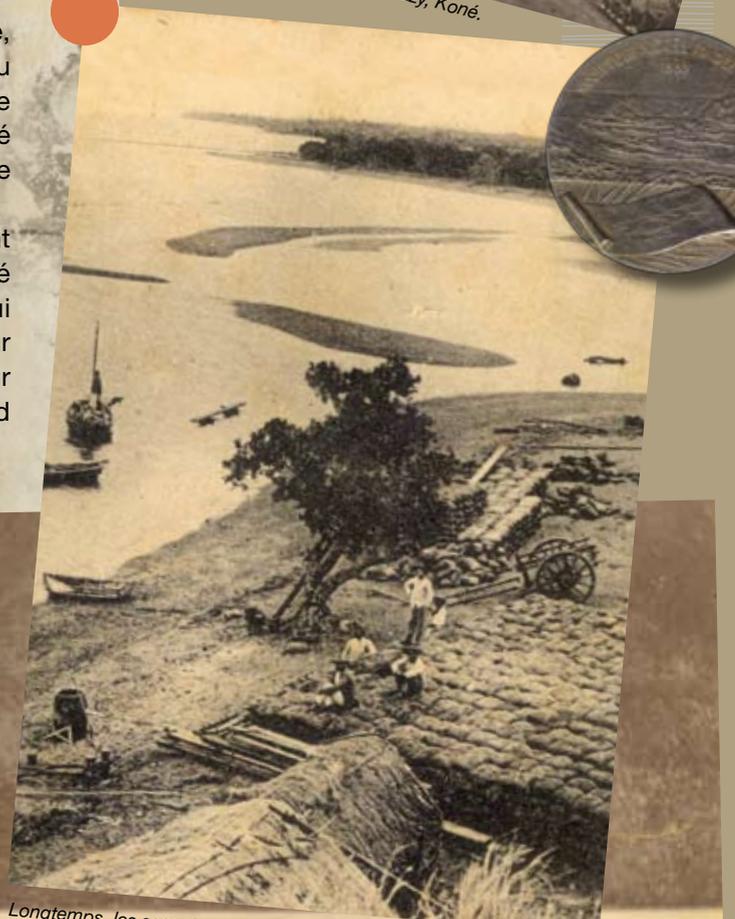
La société complète ses effectifs avec des libérés (condamnés astreints à résidence dans la colonie après leur libération) et des ouvriers libres (Européens ou Japonais dont le contrat est terminé). Elle emploie aussi des Kanak qui travaillent au trafic, c'est-à-dire à l'ensemble des opérations de transport des minerais jusqu'aux navires.

Le travail des mines demeure manuel jusqu'aux années 1950. Une fois le gisement délimité, des niveaux sont tracés et aménagés. Avant 1914, ils sont généralement exploités du bas vers le haut. Les hommes travaillent à l'aide de pics, de pinces, de pioches et de pelles. Le tri est immédiatement effectué en arrière du front de taille. Le stérile est jeté sur les versants tandis que les minerais sont acheminés de niveau en niveau à l'aide de wagonnets et de glissières jusqu'au point de départ du système de descente.

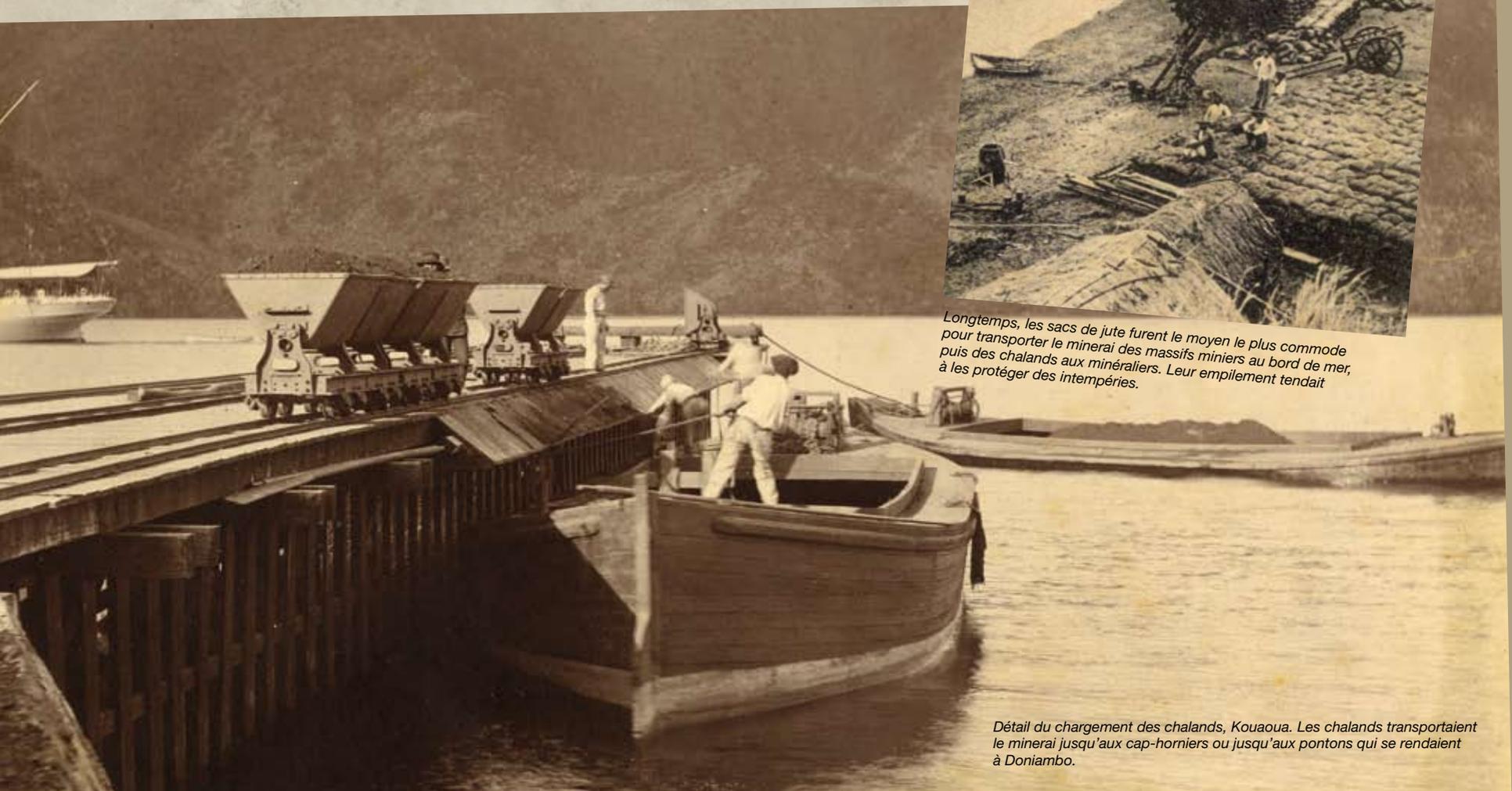
Au début, des « passe-ravines », constitués d'un simple câble tendu sur lequel glissaient des sacs accrochés, suffisaient pour la descente des minerais. Ils ont rapidement été remplacés par des « va-et-vient » : les wagonnets étaient accrochés à un câble qui tournait en continu. Ce système permettait aussi de monter des vivres et du matériel sur mine. Malgré les interdictions répétées en raison du danger encouru, il était tentant pour les hommes de monter dans un wagonnet afin d'éviter le long et fatigant parcours à pied qu'il fallait accomplir chaque matin et chaque soir entre les logements et les mines.



Descente du minerai à la mine Trazy, Koné.

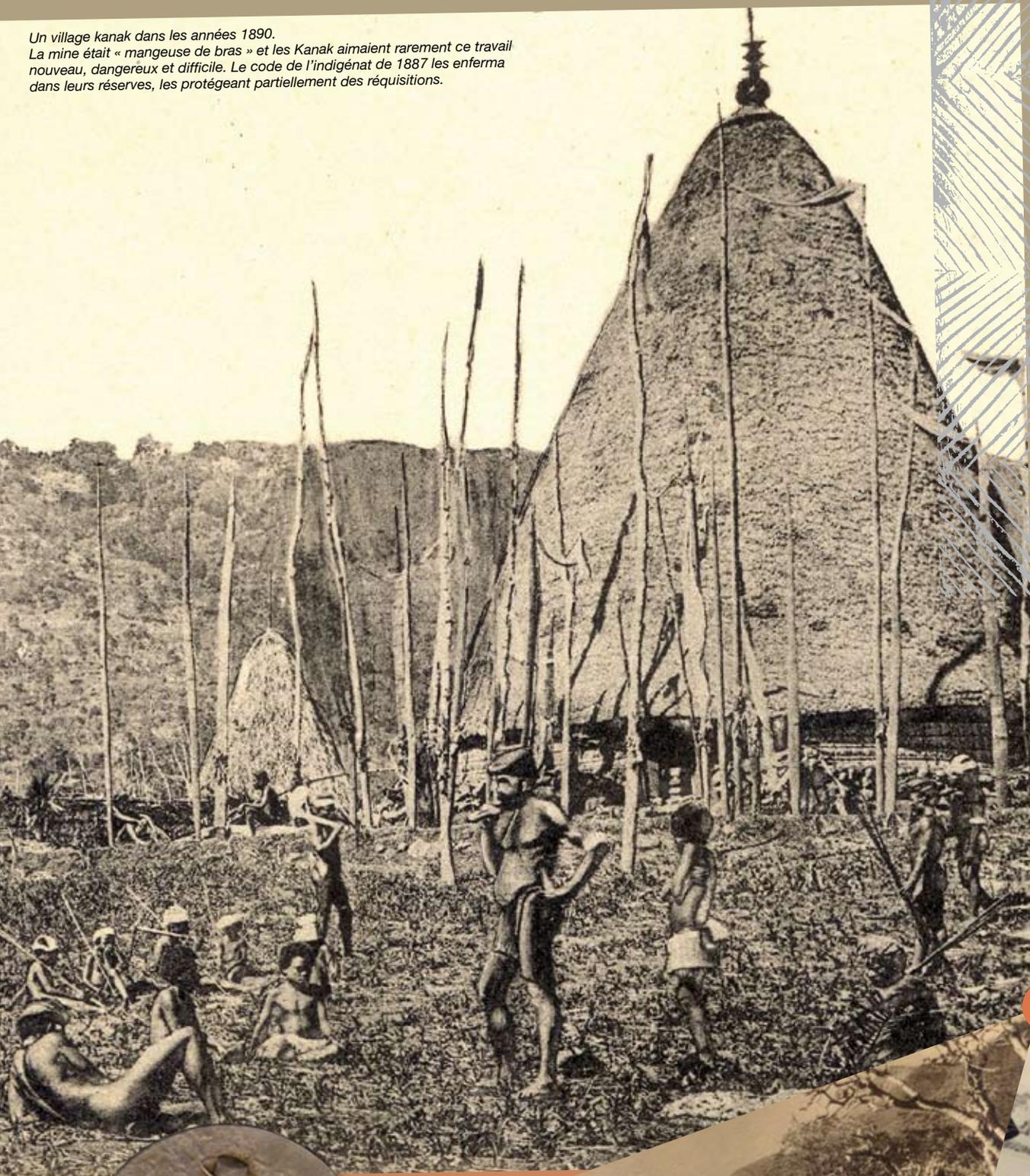


Longtemps, les sacs de jute furent le moyen le plus commode pour transporter le minerai des massifs miniers au bord de mer, puis des chalands aux minéraliers. Leur empilement tendait à les protéger des intempéries.



Détail du chargement des chalands, Kouaoua. Les chalands transportaient le minerai jusqu'aux cap-horniers ou jusqu'aux pontons qui se rendaient à Doniambo.

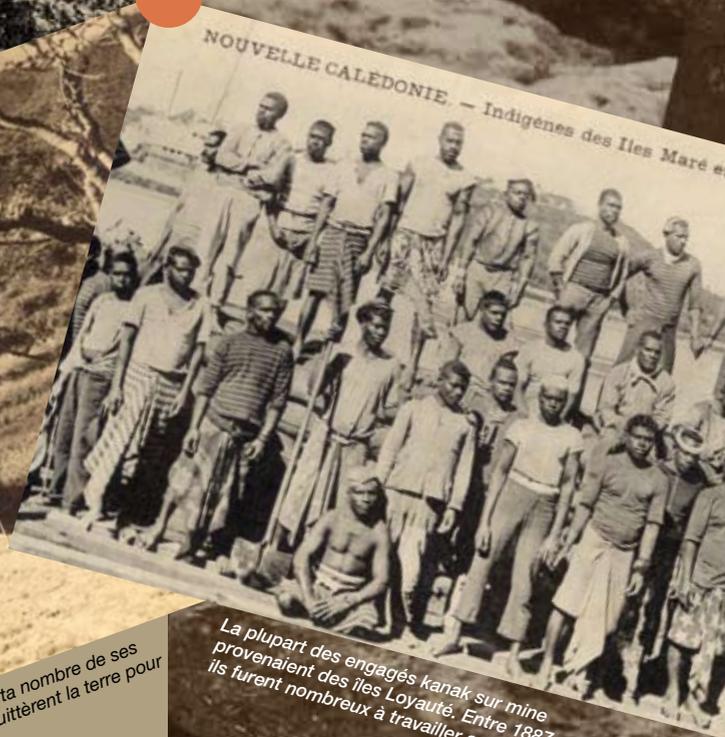
Un village kanak dans les années 1890.
 La mine était « mangeuse de bras » et les Kanak aimaient rarement ce travail
 nouveau, dangereux et difficile. Le code de l'indigénat de 1887 les enferma
 dans leurs réserves, les protégeant partiellement des réquisitions.



La première médaille
 commémorative
 de la SLN.



Les agriculteurs colons. La colonisation rurale apporta nombre de ses
 bras à la mine. Beaucoup de jeunes Calédoniens quittèrent la terre pour
 la mine.



La plupart des engagés Kanak sur mine
 provenaient des îles Loyauté. Entre 1887 et 1890,
 ils furent nombreux à travailler au port de Thio.

1

LE TRAVAIL
SUR
MINE



Le géomètre Mitride à la cascade de Ciu, Canala. Ce cliché date des années 1890. Les géomètres jouèrent un rôle important dans l'établissement des concessions minières et dans le règlement des conflits entre les différentes sociétés. Leurs auxiliaires kanak leur permirent de faire un travail remarquable.



1 LE TRAVAIL SUR MINE



*La mine Sans-Culottes dans les années 1880-1890.
Le nom de cette mine (en réalité l'un des deux chantiers de la concession Santa-Maria située sur le Plateau de Thio) proviendrait du fait
que les Néo-Hébridais travaillaient, comme on le voit sur cette vue, nus ou presque. Ils sont ici employés au triage du minerai.*



Appel de la main-d'œuvre pénale sur le site du Plateau, Thio.

C'est à l'initiative de la société Le Nickel que des Japonais sont venus travailler sur les mines calédoniennes. Le premier convoi d'engagés japonais a débarqué sur la plage de Thio le 26 janvier 1892. Ces hommes venaient pour la plupart de l'île de Kyushu.



Convoi d'engagés japonais en 1905, venus pour travailler sur les mines de la société Le Nickel à Thio. C'est le seul convoi qui ait comporté des femmes et des enfants.



Travailleurs japonais sur les mines de Thio.

Le premier « contrat de chair humaine » pour les mines a été attribué à John Higginson, en 1878, pour l'exploitation de la mine de cuivre de La Balade. La société Le Nickel a employé de nombreux condamnés sur ses mines jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

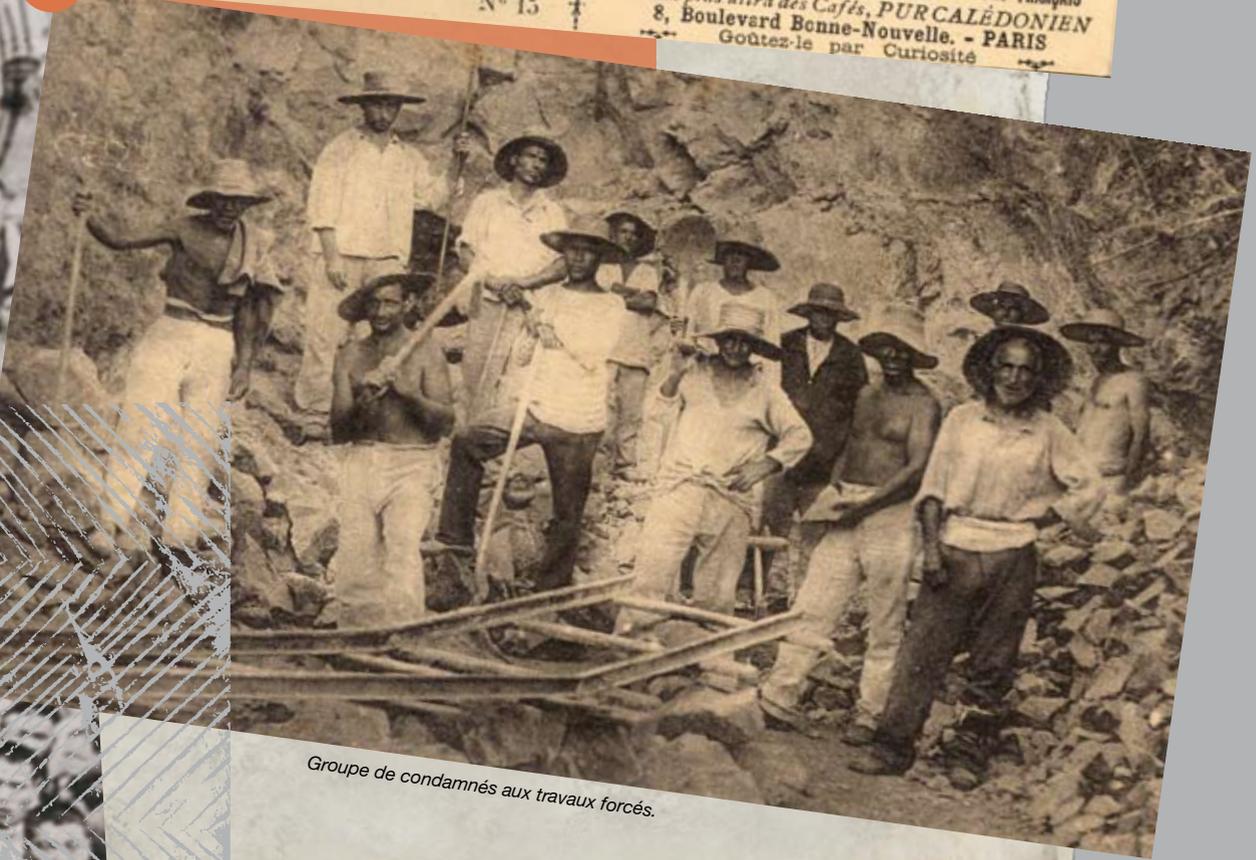


LE BAGNE. — Travaux dans les Mines

production interdite

N° 15

Le **Café Jouve** GRAND PRIX, PARIS 1900
Seul exclusivement FRANÇAIS
Est le nec plus ultra des Cafés, PUR CALÉDONIEN
8, Boulevard Bonne-Nouvelle. - PARIS
Goûtez-le par Curiosité



Groupe de condamnés aux travaux forcés.

Des travailleurs sur mine. Malgré leurs armes et leurs attitudes guerrières, il ne s'agit pas de guerriers kanak, mais d'engagés aux côtés de leurs contremaîtres, portant vareuses et casques coloniaux, et d'ouvriers de la Pénitenciaire.



L'installation des camps miniers

« Une fois arrivée dans la région à prospector, l'équipe construisait un cantonnement définitif en bois de brousse, couvert de paille ou de joncs, un abri pour les contremaîtres avec cuisine, un abri pour les engagés, un abri-laboratoire, un abri-forge, et éventuellement un abri à vivre. Puis, les sentiers d'accès aux gisements étaient entrepris et tracés. »

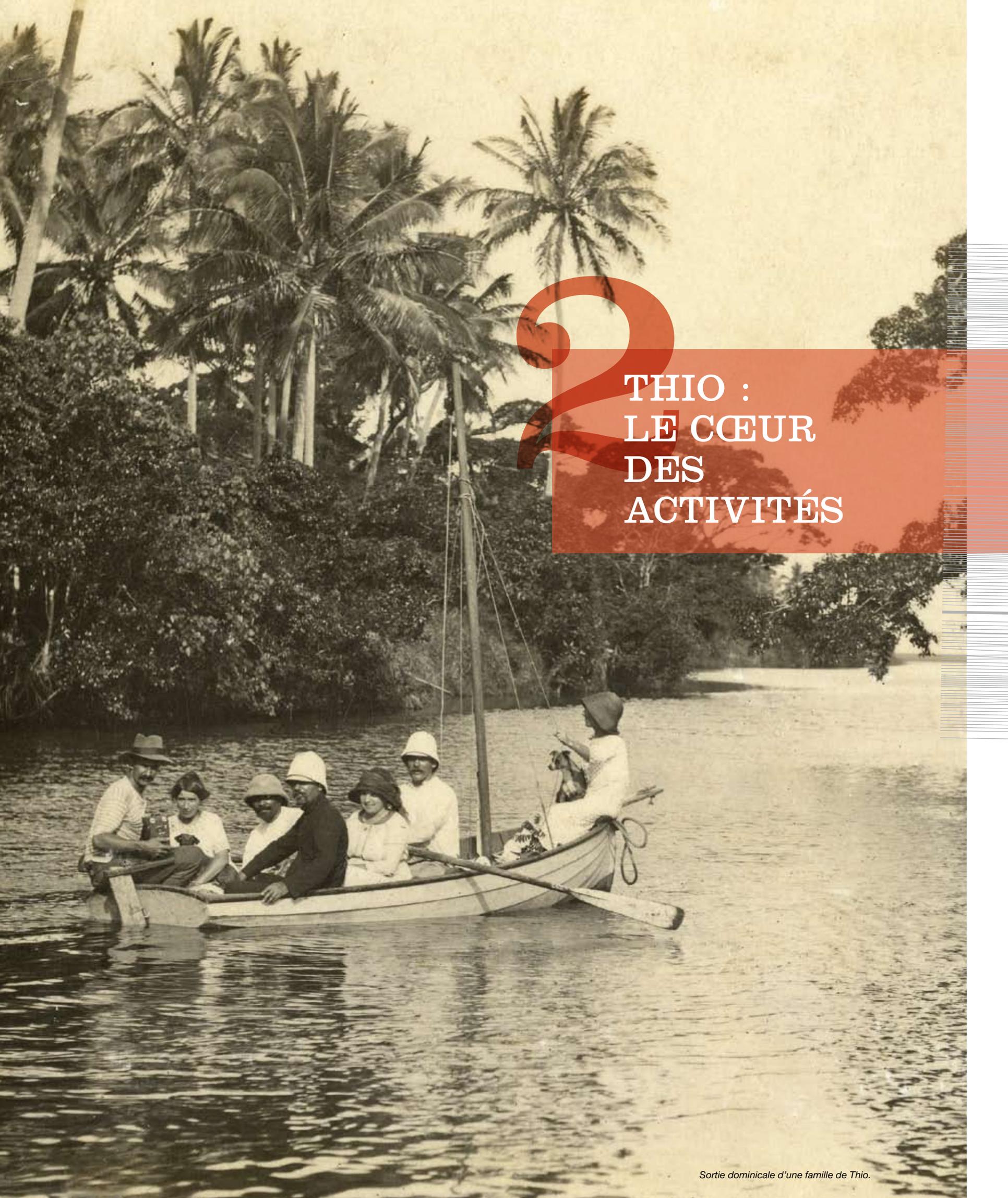
Études des gisements de nickel néo-calédoniens, juillet 1932.



Un village minier perdu dans la brousse, vers 1908.



Cases d'habitation de la mine Bornet.

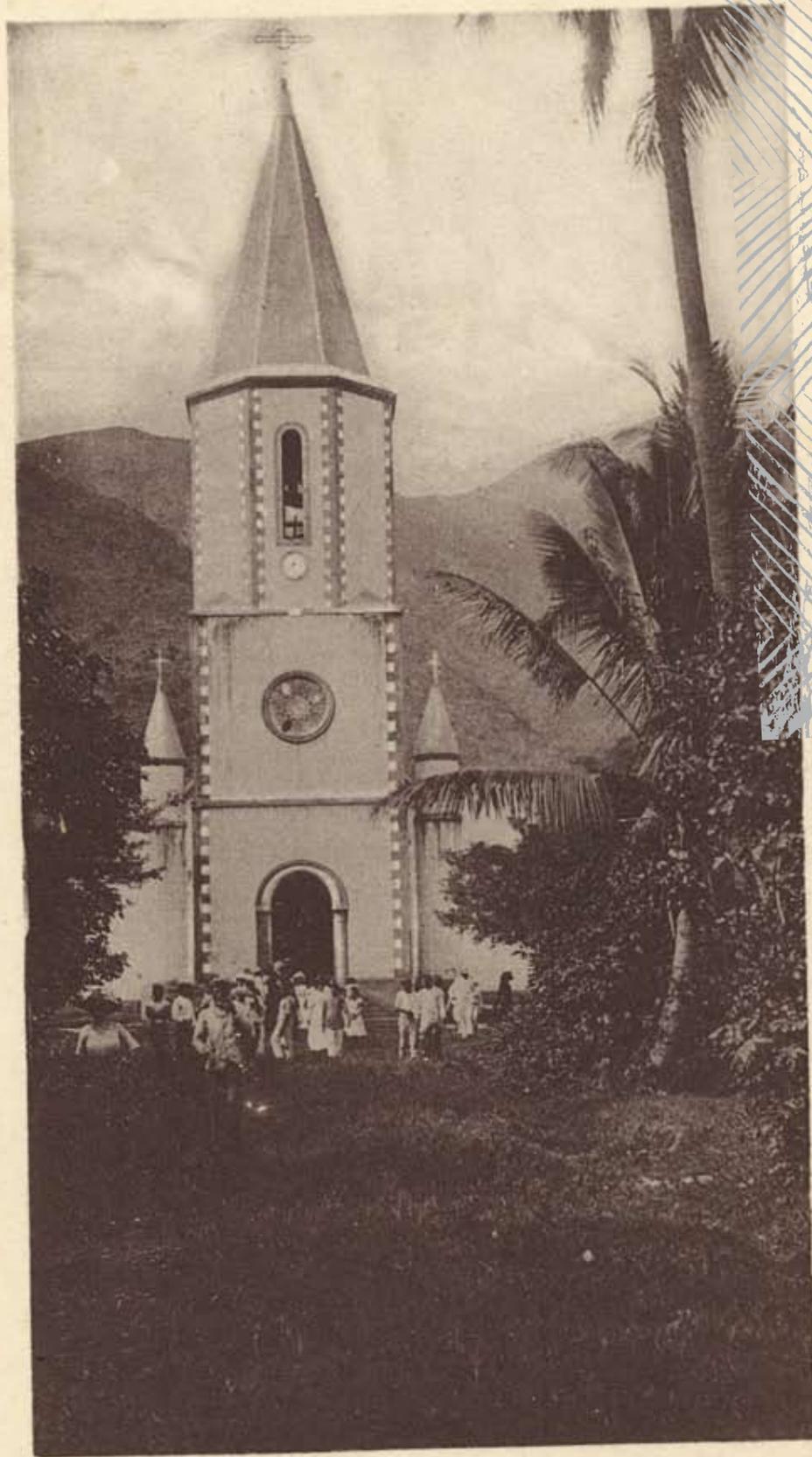


THIO :
LE CŒUR
DES
ACTIVITÉS

Thio est un des rares points de la côte Est de la Nouvelle-Calédonie où la montagne ne tombe pas directement dans la mer. Les vallées de la Dothio et de la Thio échancrent largement la montagne et aboutissent aux plaines de Balansa et de Thio-Mission. La baie de Thio, battue par des vents dominants de secteur sud-est, est mal abritée. Plusieurs tribus kanak se répartissent dans les deux vallées. Jusqu'à l'arrivée des pères maristes en 1859, nul Européen ne semble avoir habité la région.

En 1874-1875, la découverte de gisements de nickel provoque l'afflux soudain de prospecteurs. Jean-Louis Hubert Hanckar rachète de nombreuses concessions à des petits mineurs bien en peine de mettre en valeur leur découverte, notamment en raison de la première crise du nickel en 1877-1879. Ces concessions constituent le cœur du domaine minier de la société Le Nickel lors de sa formation en 1880.

Il apparaît rapidement que Thio recèle des gisements d'une valeur exceptionnelle : ils sont riches, bien regroupés et proches du bord de mer. Le Plateau comprend plusieurs concessions (Santa-Maria, Belvédère, Moulinet...) dont certaines ont été exploitées jusqu'à nos jours. D'autres groupes de mines sont peu à peu mis en exploitation : mine Pauline, mines Bornet, mine Toumourou. Au début du XX^e siècle, l'activité minière remonte plus loin dans la chaîne centrale, jusqu'à atteindre le massif du Ningua où les gisements Emma, Solferino puis Zizette sont travaillés à partir de 1911.



16 - THIO (Nouvelle Calédonie) - Eglise de la Mission

THIO :
LE CŒUR
DES
ACTIVITÉS

Thio-Village, 1906. Au centre, l'îlot Saint-Philippo, devenu la grande chefferie de Saint-Philippo.



Vue de Thio avec, au second plan, le Botaméré qui culmine à 90 mètres.

L'immense rade de Thio valut à ce petit village minier le surnom de « Valparaiso du Pacifique Sud ».
Au large de la jetée, des chalands et des cap-horniers attendent patiemment leur tour.



Dès les années 1880, le village de Thio est profondément marqué par l'activité minière : le plan incliné du Plateau y débouche, les bâtiments industriels, administratifs ou d'habitation s'y multiplient, les minerais y sont stockés et embarqués, des voies ferrées le sillonnent. Des logements collectifs sont édifiés sur le Plateau pour les condamnés ou au pied des mines pour les engagés japonais. Au début du XX^e siècle, le développement des équipements dans la plaine de la Mission (wharfs, chemin de fer, installations du transporteur Bleichert, bureaux, fonderie) fait de Thio un grand centre industriel.

Avec la présence d'une nombreuse main-d'œuvre presque exclusivement masculine, qui fréquente les débits de boissons et les salles de jeux, Thio prend l'allure d'une ville frontière. Cependant, sous l'œil vigilant de la société Le Nickel, une vie sociale s'organise peu à peu : un hôpital est bâti, des épreuves sportives sont organisées, d'anciens engagés japonais ouvrent des commerces.



Drague à sec, l'ancêtre de la roue-pelle, Thio, vers 1910.

THIO :
LE CŒUR
DES
ACTIVITÉS



L'ancienne usine de fusion de Thio-Mission, 1912-1931.



Les installations Bleichert de transport et de stockage du minerai dans la plaine de Thio-Mission peu de temps après leur mise en service en octobre 1906. La fonderie que l'on voit dans le médaillon n'existe pas encore (sa construction commencera en 1910).



Le camp du Plateau de Thio, 1915. Ce camp, édifié à la fin des années 1880 pour loger les condamnés, a aussi servi d'habitation aux engagés japonais.



Station de chargement du transporteur des Bornet : les minerais, qui sont descendus de la mine Bornet 2 par va-et-vient, sont transbordés dans les wagonnets du transporteur qui les emporte jusque dans la vallée de la Thio.





THIO :
LE CŒUR
DES
ACTIVITÉS





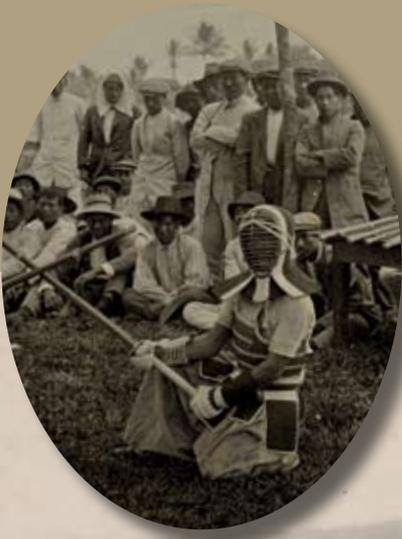
La kermesse du 24 décembre 1916. Cette boîte mécanique de petits chevaux était un jeu d'argent très populaire.



Pique-nique dominical à Ouroué, 1916.



Le champ de courses de Balansa à Thio, 1900.



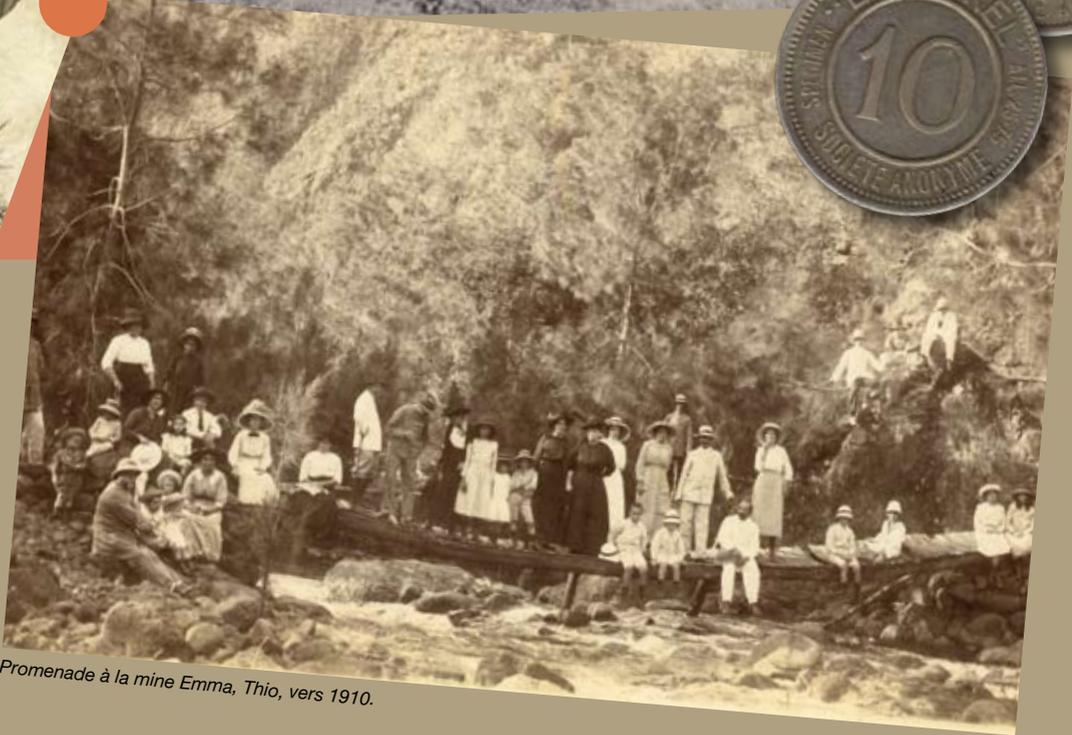
La fête du Mikado, marquant la présence japonaise, Thio, 1915.



Troupeau de moutons à Saint-Paul sur la propriété du « roi » David, Thio, 1916.

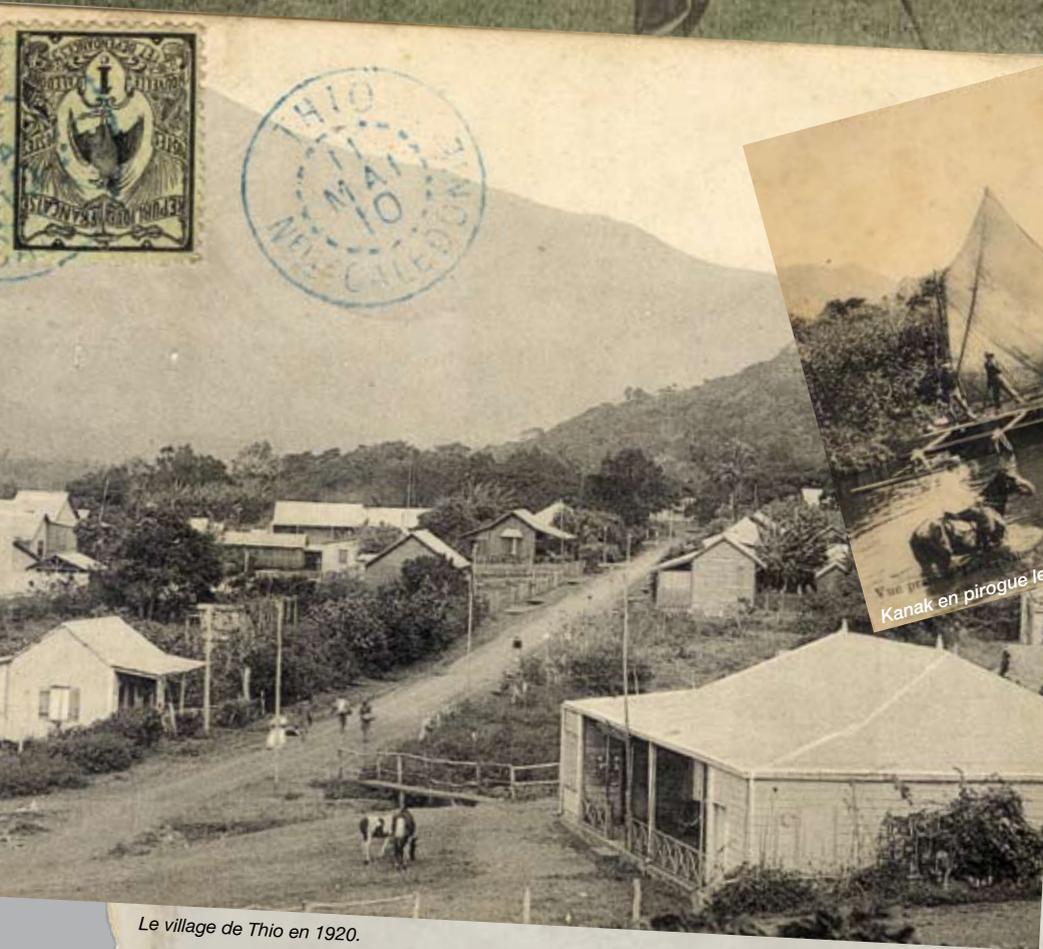


Un stand de « chamboule-tout » au profit du Bataillon du Pacifique, 1916.

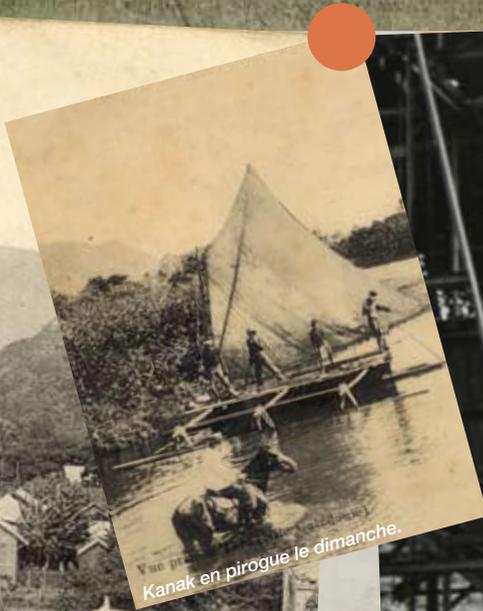


Promenade à la mine Emma, Thio, vers 1910.





Le village de Thio en 1920.

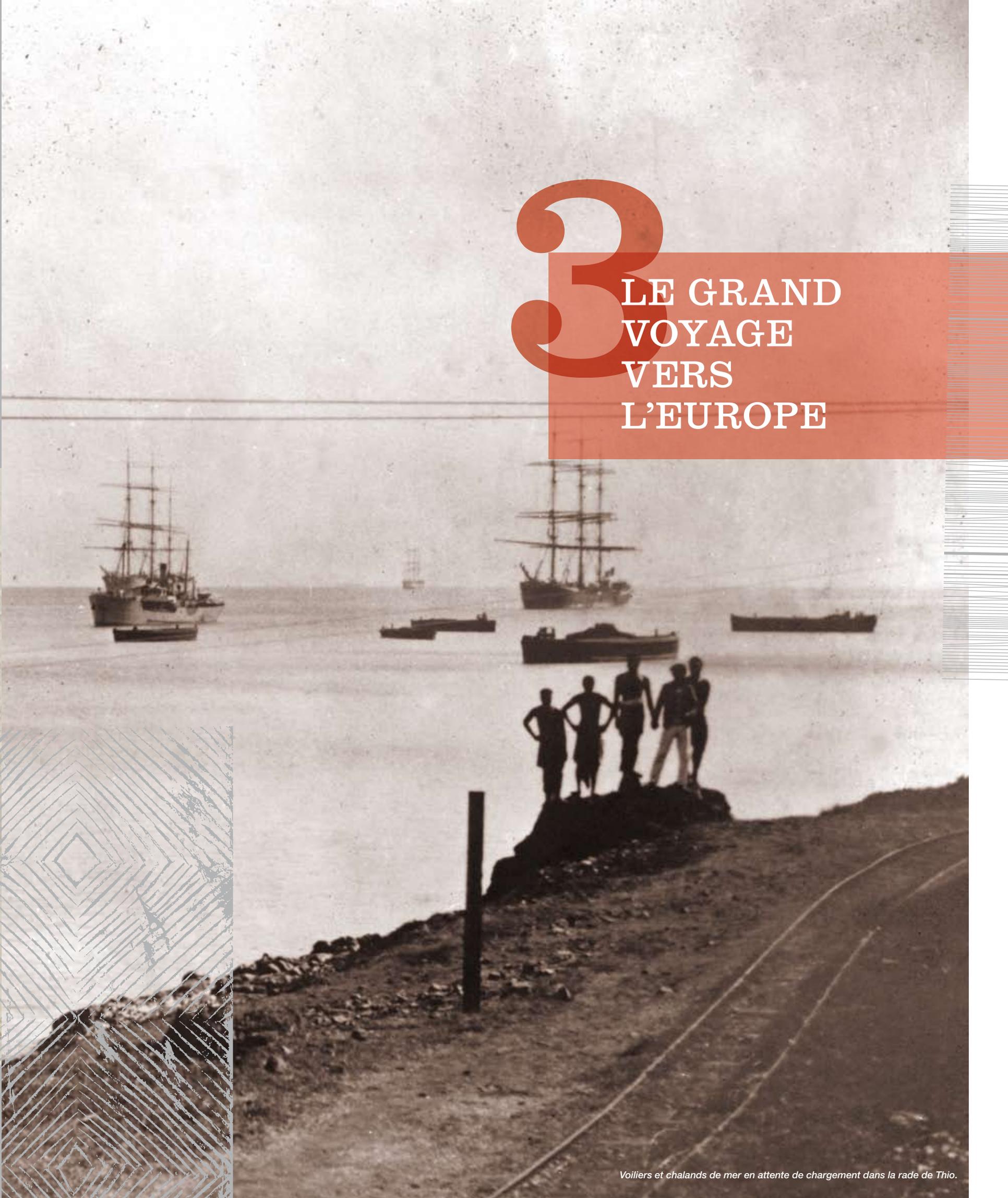


Kanak en pirogue le dimanche.



Le petit train en gare d'Emma, vers 1910. La société Le Nickel mettait à la disposition des habitants son petit train de mine pour les loisirs dominicaux.

3 LE GRAND VOYAGE VERS L'EUROPE

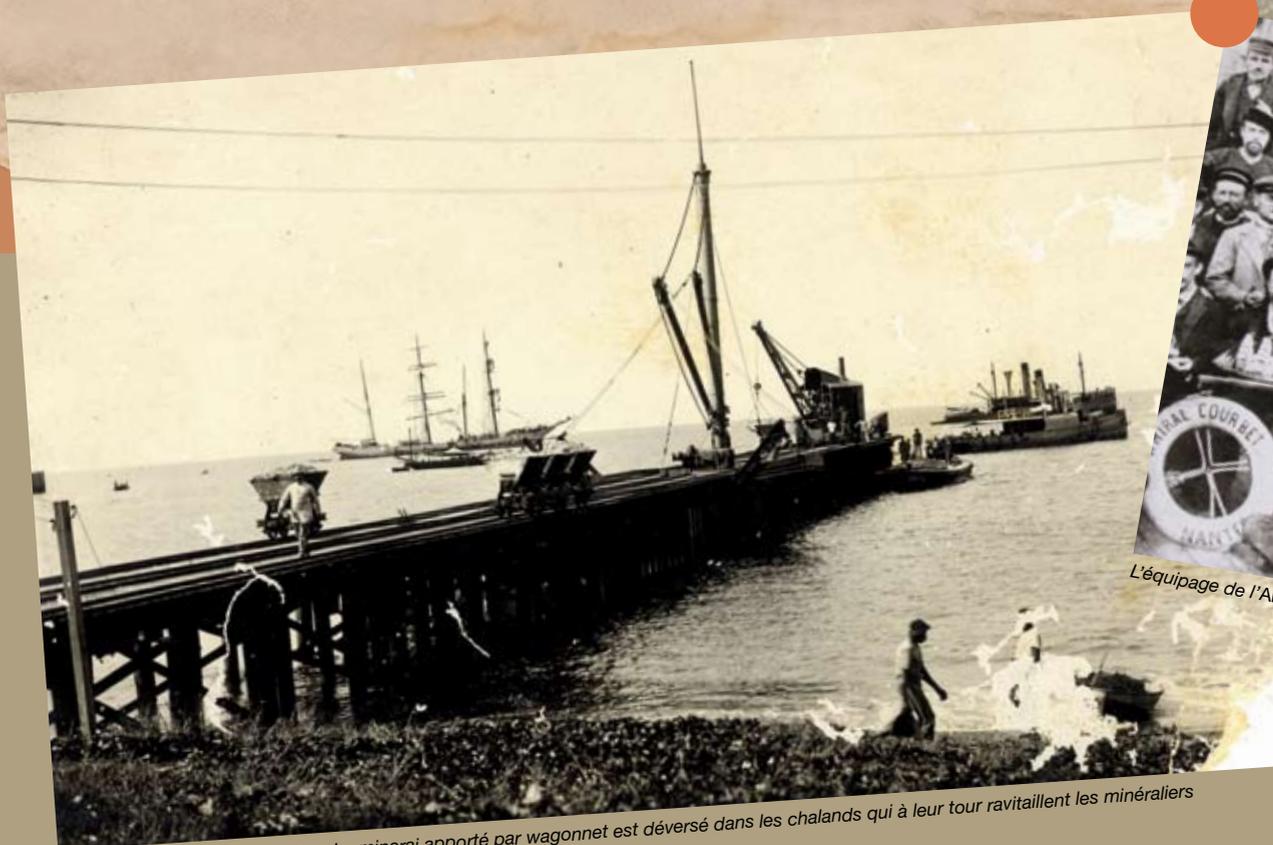


Jusqu'en 1912, c'est sous forme de minerais crus que la société Le Nickel a exporté la quasi-totalité de son métal. La distance entre ses mines calédoniennes et ses usines européennes est l'une des principales contraintes qui pèsent sur elle.

Tout est une question de prix. Le fret par navire à vapeur est plus onéreux. Pour le transport des mattes produites à la fonderie d'Ouroué en 1889-1890, la société recourt aux vapeurs des Messageries Maritimes. En revanche, pour les minerais, la société hésite. Le fret par voilier est un peu moins cher mais il présente de sérieux inconvénients : il est plus long, plus irrégulier et plus risqué. En 1893, l'établissement de primes à la construction de voiliers emporte la décision en abaissant le prix du fret. À une époque où la marine à vapeur donne le pion à la marine à voile dans le monde entier, les minerais calédoniens sont transportés par voilier.

Suivant la direction des vents dominants, les minéraliers effectuent un tour du monde d'ouest en est. Au départ de l'Europe, ils contournent l'Afrique, font souvent escale en Australie, viennent prendre leur chargement en Nouvelle-Calédonie puis retournent en Europe en passant par le cap Horn. Une rotation complète dure de sept à huit mois. Le voyage comporte de grands risques. Sur les quarante navires venus mouiller dans le port de Thio en 1905-1907, dix-sept ont terminé leur carrière par un naufrage, et ce, sans compter six d'entre eux qui ont été torpillés pendant la guerre. Certains disparaissent sans laisser de traces lors de la traversée, beaucoup sont victimes des pièges du lagon de la Nouvelle-Calédonie. Par exemple, alors qu'il a déjà failli sombrer au Havre en avril 1901, le *Notre-Dame de la Garde* coule à Thio quelques mois plus tard car le capitaine s'est trompé de passe. La plus célèbre de ces victimes du récif calédonien est le cinq-mâts barque *France* (généralement appelé *France II*). Lancé très tardivement en 1911, il échoue sur le récif en face de Pouembout en 1922.

Dans la plupart des cas, les naufrages ne donnent lieu qu'à la perte d'un chargement, compensée par les assurances. Mais il arrive que les conséquences soient plus graves en entraînant l'arrêt d'une usine ou l'annulation d'un marché important. Certains naufrages prennent un tour bien plus dramatique. En 1898, la perte du voilier russe *Bay of Naples* à Thio se solde par la mort de onze marins. L'émotion est grande en Nouvelle-Calédonie et de nombreux dons sont récoltés pour les familles des disparus.



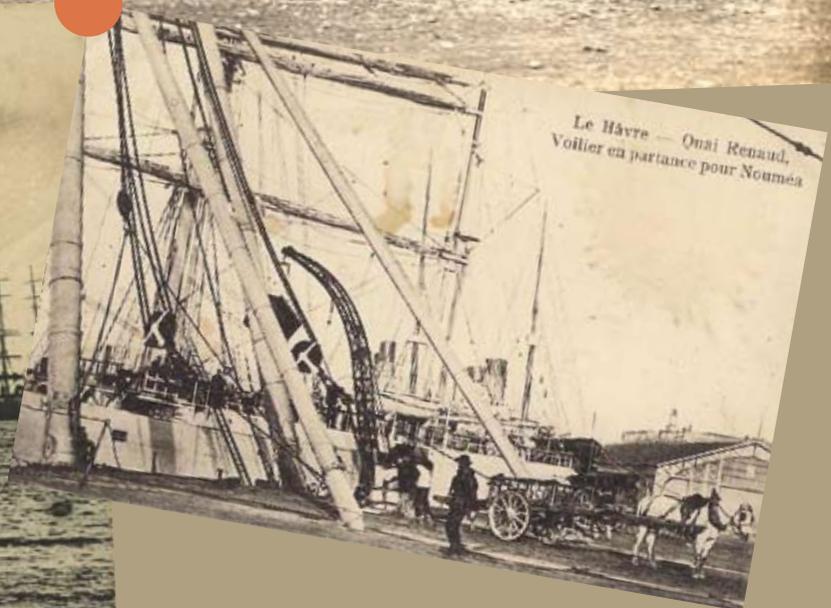
Le grand wharf de Thio-Mission. Le minerai apporté par wagonnet est déversé dans les chalands qui à leur tour ravitaillent les minéraliers au mouillage dans des eaux plus profondes.



L'équipage de l'Amiral Courbet en escale à Thio.



28 - NOUVELLE-CALÉDONIE - Thio - Voiliers en charge - Trois disparus : « Olivier de Clisson »
« Président Félix Faure » « Mistral »
L. B. F. - Reproduction interdite







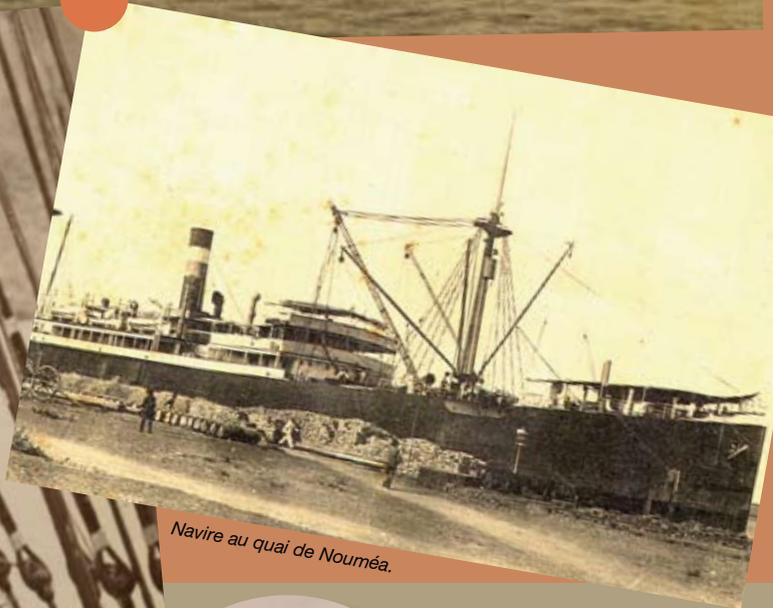
LE GRAND
VOYAGE
VERS
L'EUROPE



Minéraliers à quai, Doniambo, vers 1920.



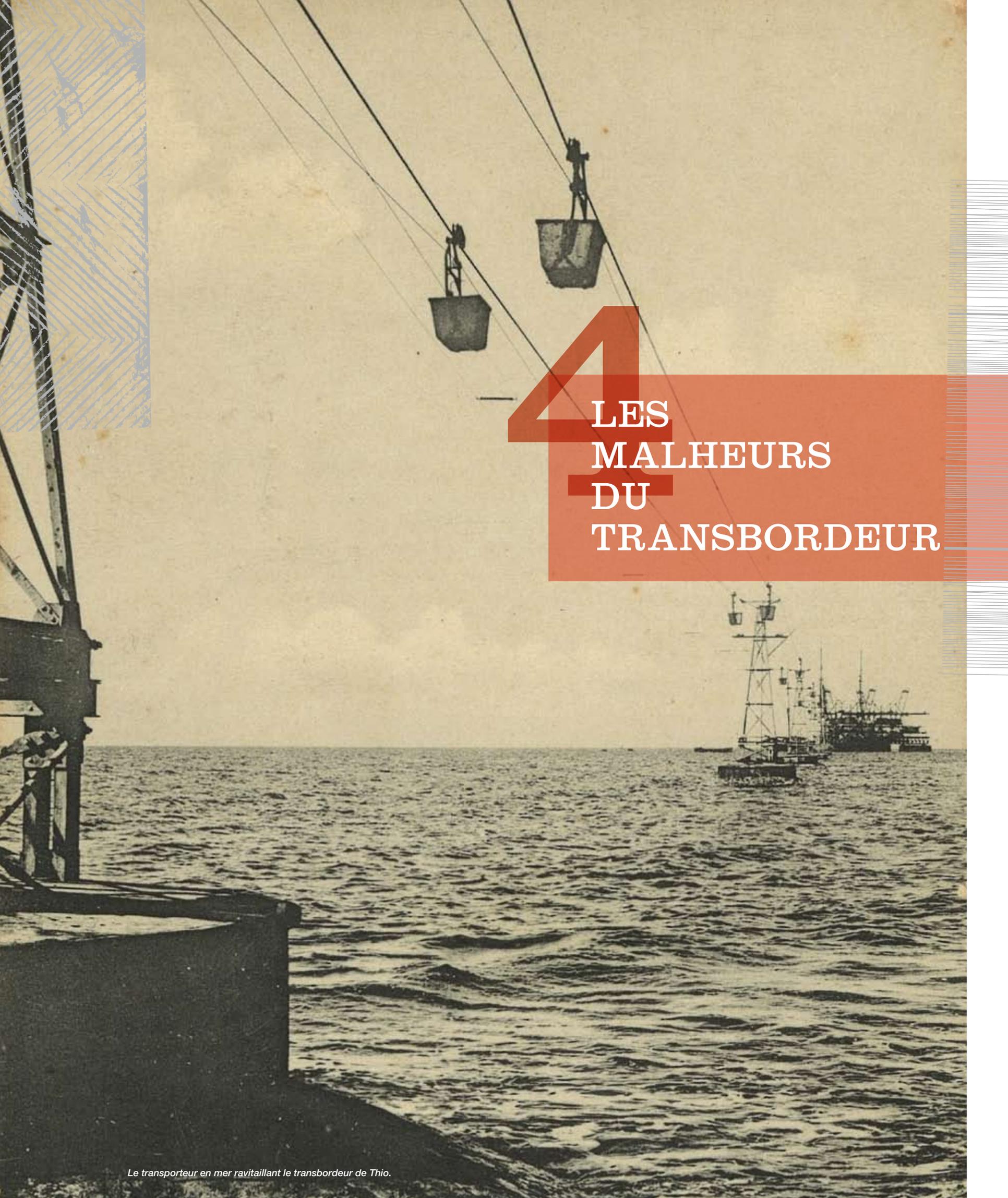
À bord d'un voilier à Kouaoua.



Navire au quai de Nouméa.



Ces chalands venaient charger des minerais en contrebas du Plateau, au niveau de l'actuelle direction de la SLN à Thio. Un chenal a été aménagé dans le lit de la rivière.



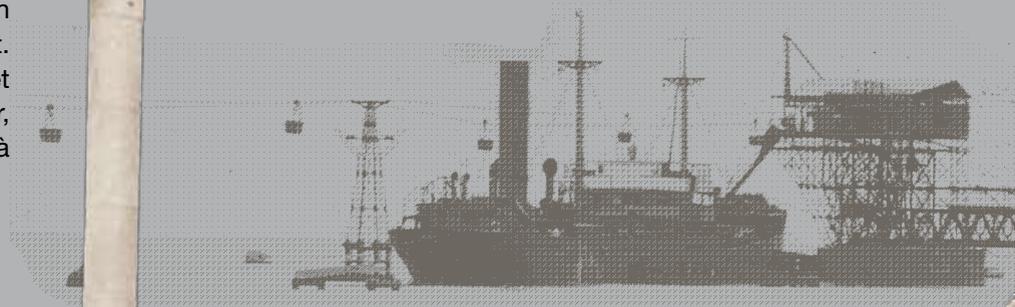
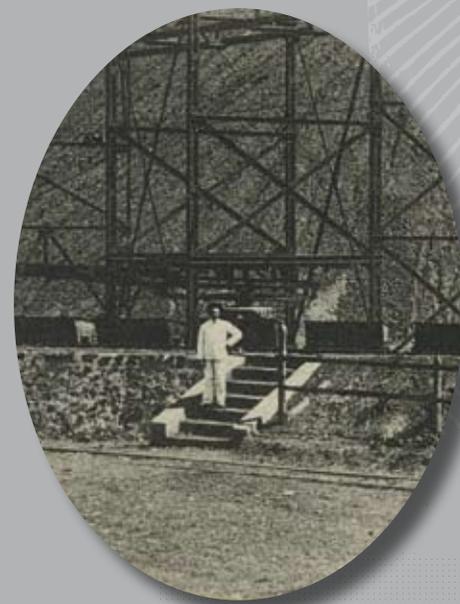
4 LES MALHEURS DU TRANSBORDEUR

Le transporteur en mer ravitaillant le transbordeur de Thio.

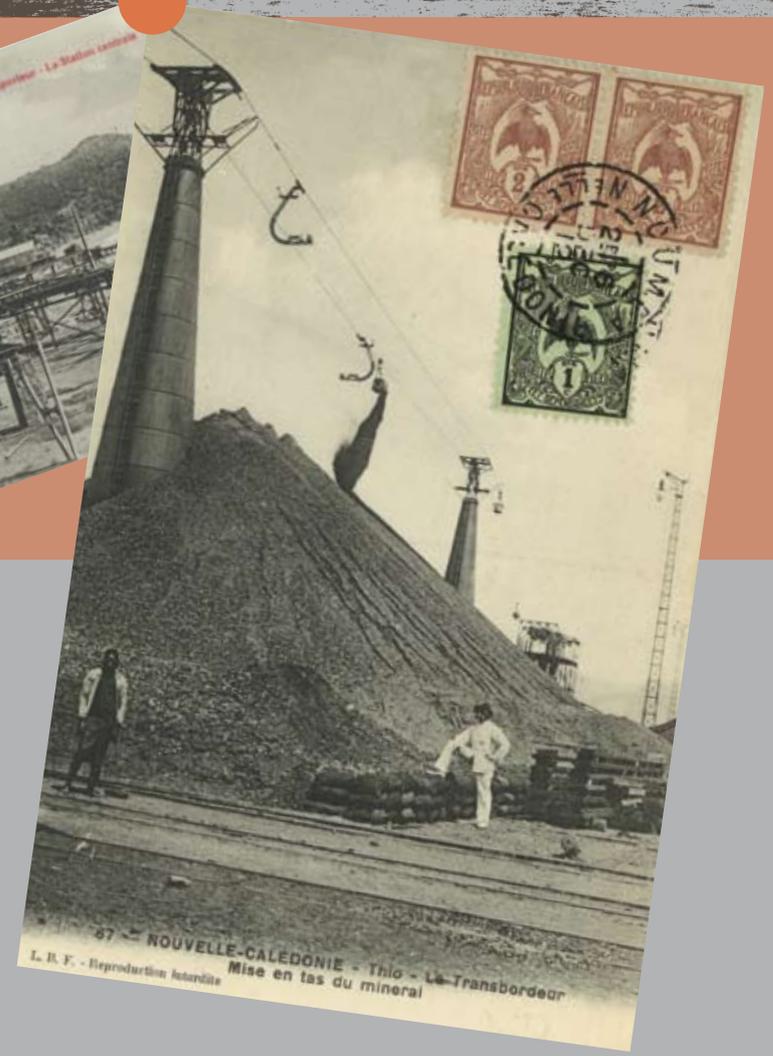
Après l'échec de l'usine d'Ouroué, la société Le Nickel décide de fondre tous ses minerais en Europe. Elle dispose d'une main-d'œuvre suffisante pour faire face à l'accroissement de la demande en nickel sans mécaniser l'extraction. En revanche, l'acheminement des minerais vers le bord de mer constitue un goulet d'étranglement. C'est donc là que la société porte ses efforts de modernisation.

Un téléphérique est ouvert en 1902 pour desservir la mine Bornet 2 qui est alors la principale mine du centre de Thio. Les minerais sont ensuite transportés jusqu'à la plaine de la Mission par un chemin de fer dont le réseau atteint une longueur de 25 km en 1911.

C'est dans la plaine de la Mission que la société réalise son principal investissement. Jusque-là, les minéraliers, qui ne peuvent pas approcher du bord à cause des hauts-fonds, devaient stationner au milieu de la baie pour être chargés à l'aide de chalands. Cette longue opération retardait le cycle de production et exposait les navires à un coup de vent. En 1906, la société Le Nickel met en service un système ultramoderne construit par la firme allemande Bleichert. Un transporteur permet de stocker et de reprendre les minerais et toutes les matières nécessaires au centre de Thio. Un transbordeur, installé sur un appontement édifié dans la baie, charge les navires à l'aide de deux grues mobiles.

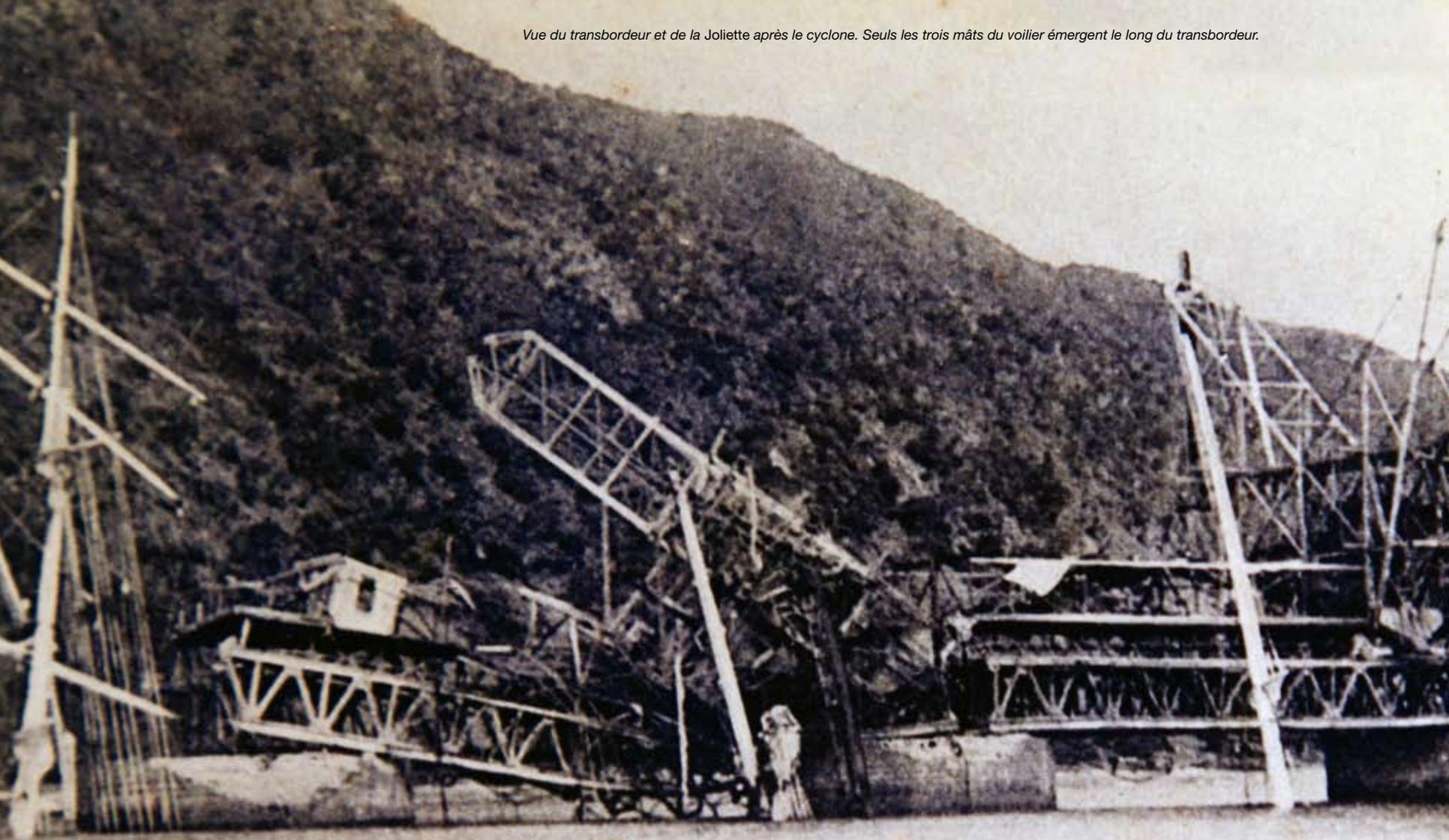


Le transbordeur possédait l'énorme avantage de pouvoir ravitailler un vapeur et un voilier en même temps. Grâce à cette technologie, le délai de ravitaillement passa de 60 jours à une semaine !



Stockage et transbordement.

Vue du transbordeur et de la Joliette après le cyclone. Seuls les trois mâts du voilier émergent le long du transbordeur.



La Joliette au mouillage.

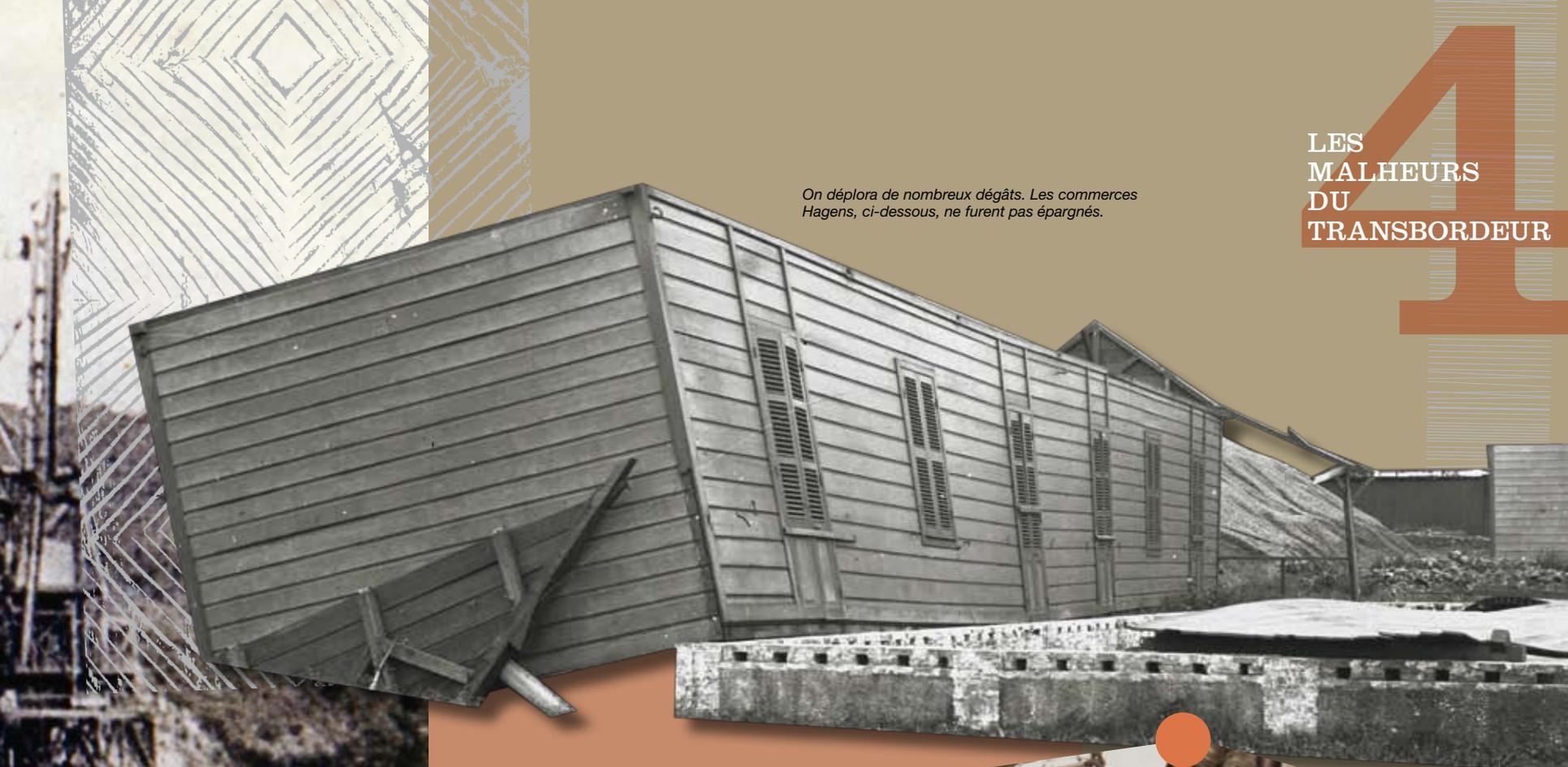


Naufrage d'un remorqueur.



Le pont submersible après le cyclone des 12 et 13 février 1909.

On déplora de nombreux dégâts. Les commerces Hagens, ci-dessous, ne furent pas épargnés.



Opération de récupération du cobalt présent dans les cales de la Joliette en 1938. Le nickel, en revanche, n'a jamais été remonté.

L'opération permit également de retrouver plusieurs pièces maîtresses du voilier et de remonter de beaux poissons et crustacés, telle cette loche de près de 30 kilos !

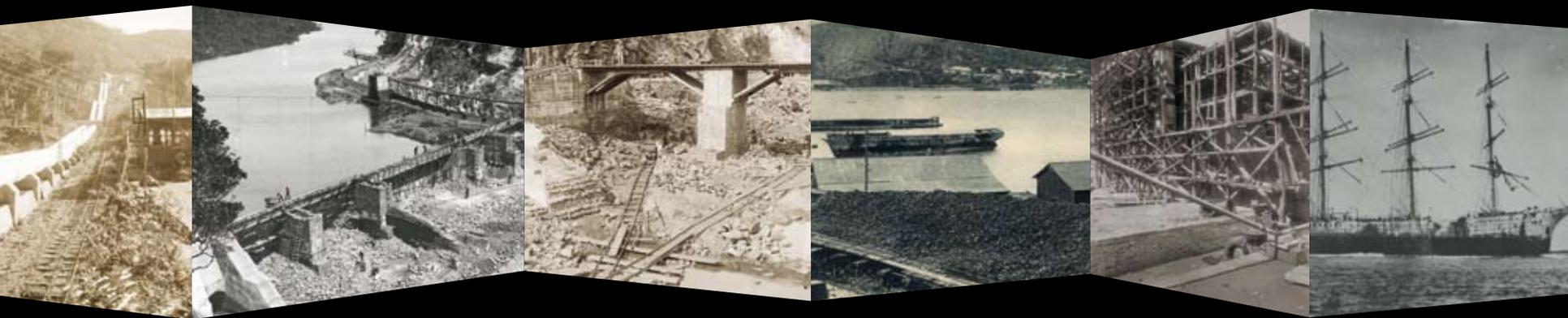
Chaque année, Thio subit le passage de plusieurs cyclones. À l'approche d'un coup de vent, les minéraliers sont mis à l'abri. Mais le 11 février 1909, un cyclone particulièrement violent surprend la *Joliette*, un trois-mâts barque qui est en plein chargement. Aucun des deux remorqueurs de la société n'est présent pour déhaler la *Joliette* et la conduire dans un secteur abrité. Le navire, violemment drossé contre les piles de l'appontement, coule au pied du transbordeur. L'équipage parvient à s'échapper en escaladant les mâts puis en gagnant tant bien que mal le bord de mer.

Les dégâts sont considérables. Trois ans après sa mise en service, le transbordeur est inutilisable. Sa conception comportait une faille : il était trop exposé aux vents. Sa réparation étant jugée trop coûteuse, la ronde des chalands doit reprendre. Du coup, alors que Ballande, son principal concurrent local, construit une usine à Doniambo, la société annonce l'ouverture d'une fonderie à Thio-Mission pour traiter sur place une partie de ses minerais. Quant au transbordeur, il est partiellement remis en état en 1912 pour charger... des chalands !

1914 > 1937



L'OUVERTURE DE LA SLN SUR LE MONDE



Avant la guerre, le nickel calédonien était exporté vers la France, l'Angleterre (Glasgow), la Belgique et, depuis peu, vers l'Allemagne et la Hollande. Le premier conflit mondial implique la fermeture des marchés traditionnels, qui sont remplacés dès 1915 par les États-Unis et en 1916 par le Japon.

Après la guerre, une crise de surproduction apparaît et la SLN se recentre sur Thio. Comme l'écrit Christian Thurneyssen, ancien directeur général de la SLN : « *L'arrêt des commandes de la Défense nationale, à l'époque grosse consommatrice de nickel, la mise sur le marché des stocks de nickel constitués à la fin de la guerre et le développement très important de la production canadienne de nickel provoquent un ralentissement considérable des débouchés du nickel calédonien.* » Par ailleurs, l'industrie calédonienne devait acheter le coke en Australie au cours de la livre, alors que le franc baissait toujours.

Un des deux générateurs à courant alternatif de Yaté

Ce sont deux générateurs triphasés, d'une puissance unitaire de 2 000 CV chacun et capables de travailler sur des circuits inductifs... La variation de tension indiquée se fait par réglage de l'excitation.

Dès 1919, la SLN se rapproche de l'industriel calédonien Lucien Bernheim pour racheter sa société Le Chrome. Cette opération réussie lui permet d'acquérir la concession de captation d'eau de la Yaté. La SLN y entreprend la construction d'un barrage et d'une centrale hydroélectrique.

Dans le même temps, cette société met au point dans un laboratoire des Pyrénées un nouveau four électrique qui est mis en service en 1927. Cette usine électrométallurgique donne des résultats encourageants, mais l'isolement et l'encaissement de Yaté ne facilitent pas son approvisionnement et son développement.

Le président de la société Le Nickel, M. du Castel, a la conviction que le redressement de sa société et celui de son concurrent, la société des Hauts Fourneaux, viendront de la mise en commun des exploitations, comme le faisait Inco au Canada en intégrant Mond Nickel Co.

La société des Hauts Fourneaux, fondée par André Ballande, avait changé de nom lors de son assemblée générale du 6 août 1928, devenant la société Calédonia, société anonyme au capital de 50 millions de francs, ayant pour objectif l'exploitation des charbonnages, minerais et métaux.

Finalement, la crise mondiale de la période 1929-1933 oblige la société Le Nickel à réduire ses frais généraux et à coordonner ses efforts avec Calédonia afin de confier leurs intérêts à une société de gérance commune qui prend le nom de Calédonickel.

Le rapport commun présenté aux deux sociétés préexistantes précise, en septembre 1931 : « La société anonyme nouvelle en question est fondée conjointement par la société Calédonia et par la société Le Nickel, qui lui donnent toutes deux apport en jouissance de l'ensemble de leurs actifs immobiliers, miniers et industriels. [...] Chacune des sociétés a droit à une participation égale dans les bénéfices de l'exploitation commune. [...] La raison sociale de la société nouvelle sera « Calédonickel », son siège social sera à Nouméa, où il est naturel de le placer, [...] le capital social est fixé à 10 millions. »

On a donc une société de gestion, Calédonickel, appartenant à parts égales aux deux sociétés préexistantes. Christian Thurneyssen précise : « De sévères mesures d'économie s'imposent : rapatriements de travailleurs tonkinois et javanais, licenciements de personnel, abandon de concessions minières, limitation de la production, relèvement à 5,5 % de la teneur du minerai traité, fermeture définitive de l'usine de Thio, fermeture provisoire de l'usine de Yaté, économies dans tous les secteurs de l'exploitation, etc. »

Les installations de la SLN à Thio

Cette vignette publicitaire réalisée pour l'Exposition coloniale de 1931, au moment même où l'usine pyrométallurgique de Thio ferme, avait pour objectif de faire connaître les activités minières de Nouvelle-Calédonie.



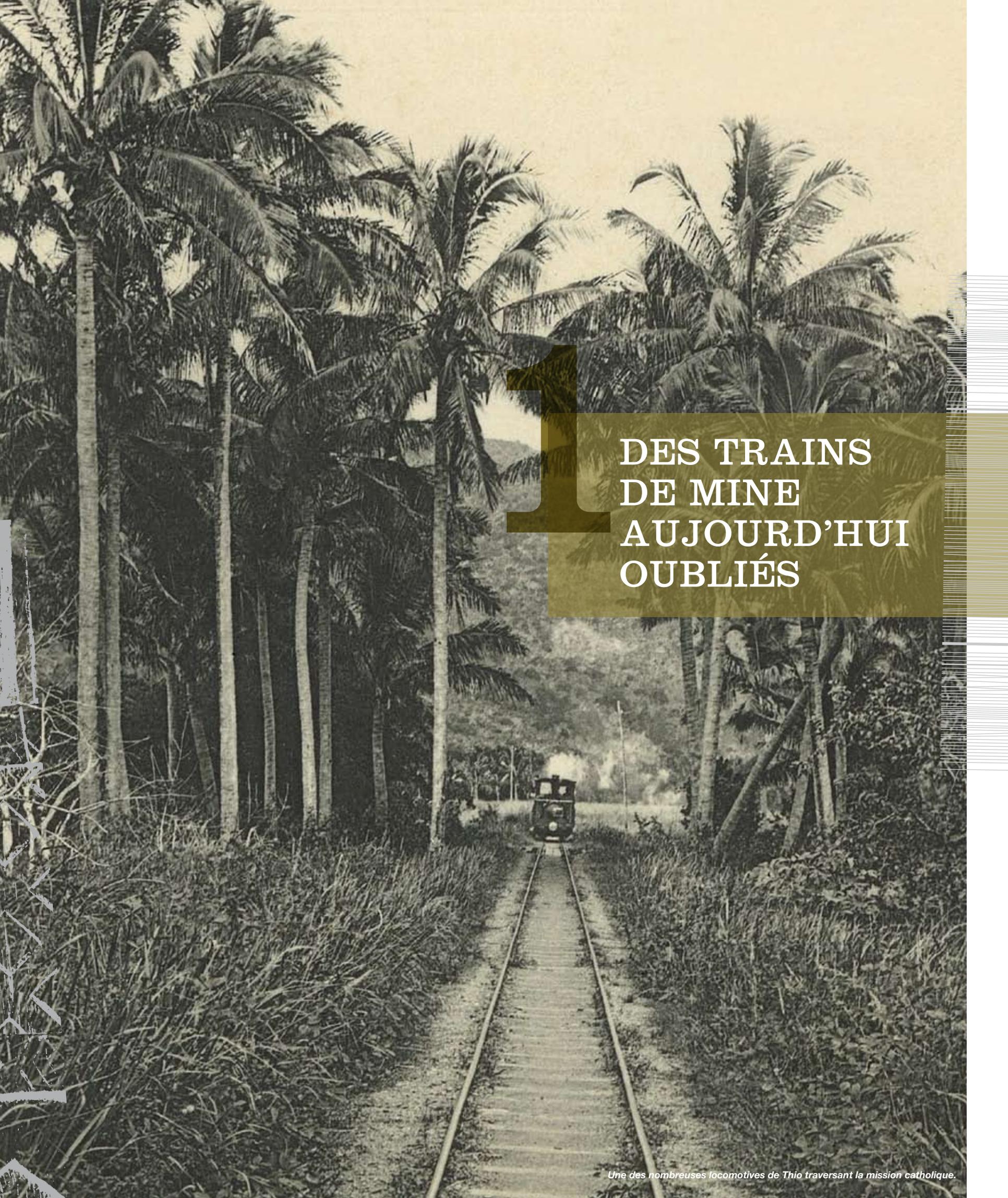
Une fois les deux usines excentrées fermées, Doniambo est la seule à fonctionner et ce, au ralenti. La production de 1932 descend à 3 000 tonnes de mattes.

Comme toutes les entreprises métallurgiques d'importance, Calédonickel sait anticiper la reprise économique et, dès 1933, elle redémarre des travaux d'agrandissement des fours water jackets et se lance dans des essais de granulation des scories.

Au niveau des événements conjoncturels, on note une catastrophe le 27 mars 1934. Lors d'un cyclone, le ponton « Pey Berland, liant au vapeur Saint Joseph, se rompt et, avec 17 hommes, est perdu corps et biens ». Ce malheur entraîne en 1936 la décision d'abandonner le transport des minerais sur des pontons remorqués et d'assurer ce transport dans les cales des navires.

L'accord de partenariat entre la SLN et Calédonia dure six ans. Finalement, il est décidé en 1937 que la société Calédonia accepte une dissolution – fusion au profit de la société Le Nickel. Aussi, la société Le Nickel paie tous les passifs éventuels de Calédonia et procède à une augmentation de capital afin de distribuer à tous les actionnaires de Calédonia des actions SLN.

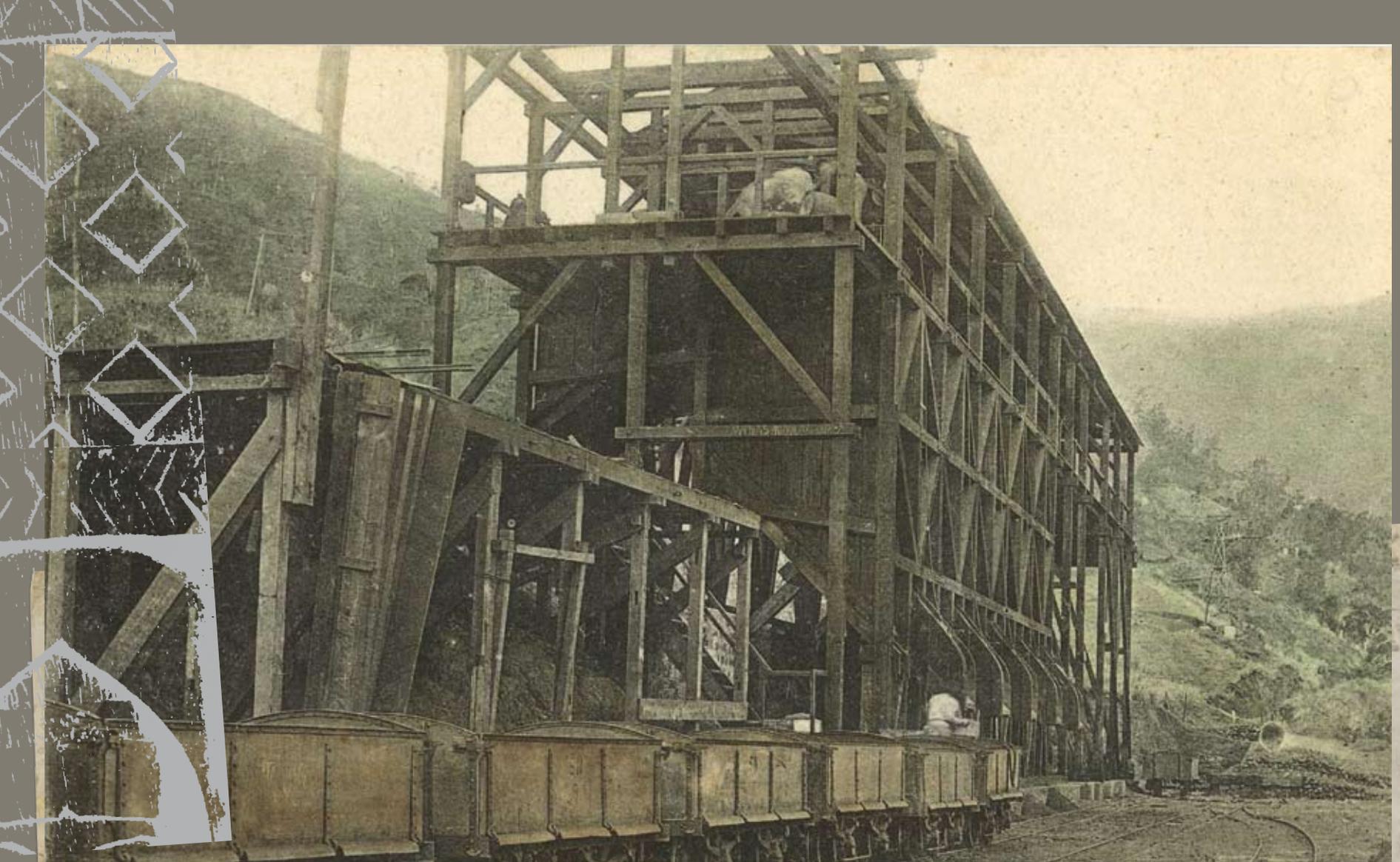
La société Le Nickel poursuit le redressement commencé par Calédonickel et son activité aboutit à d'importantes réalisations. Elle ouvre et équipe de nouveaux centres miniers, elle accélère la prospection de ses concessions, elle augmente sa flotte par l'achat de deux nouvelles unités, le *Notou* et le *Cagou*, elle entreprend la transformation et l'aménagement des quais de Doniambo qu'elle équipe de trois grues modernes, elle développe l'atelier de frittage par l'installation d'une seconde grille, elle poursuit l'agrandissement des fours water jackets, etc.



1

DES TRAINS DE MINE AUJOURD'HUI OUBLIÉS

Une des nombreuses locomotives de Thio traversant la mission catholique.



La trémie de Thio, 1906. Chaque centre d'importance possédait une trémie. Celles de Thio et de Kouaoua étaient les plus importantes.

Dès ses premiers jours, la SLN avait pris en compte la rareté de la main-d'œuvre et le coût important du travail journalier. Aussi, le transport à dos d'homme des sacs de minerai fut bientôt abandonné au profit de celui sur des voies de chemin de fer étroites dénommées funiculaires. Ces voies Decauville reposent sur deux idées : des voies suffisamment légères pour qu'un homme seul puisse en déplacer des sections ; des wagonnets suffisamment maniables pour qu'ils puissent être déplacés tant par de petites locomotives que par des chevaux ou même des hommes.

Les mineurs calédoniens firent l'acquisition de 97 locomotives Decauville et la dernière fut vendue à la SLN en 1938. C'est à Thio, en 1890, que la société Le Nickel construisit la première voie ferrée calédonienne, soit une voie de 760 mm allant du bord de mer vers la mine Bornet. Elle totalisait 10 km de ligne, se terminant par la célèbre haute trémie de chargement.

Longtemps, les plates transportèrent des sacs de 50 kilos. Puis, des wagonnets remplis « ras la gueule » de minerai les remplacèrent.

Une locomotive devant les ateliers de Kouaoua

Les deux engagés tonkinois du premier plan devaient être le chauffeur et le mécanicien. On note que le seul wagon est muni d'un banc, sans doute pour permettre à une personnalité de passage de se rendre commodément sur mine.



1

DES TRAINS
DE MINE
AUJOURD'HUI
OUBLIÉS



Chemin de fer
d'exploitation, mine
de M. Bernheim
à Népoui.



Abattage de blocs pour le passage de la voie ferrée à Thio.

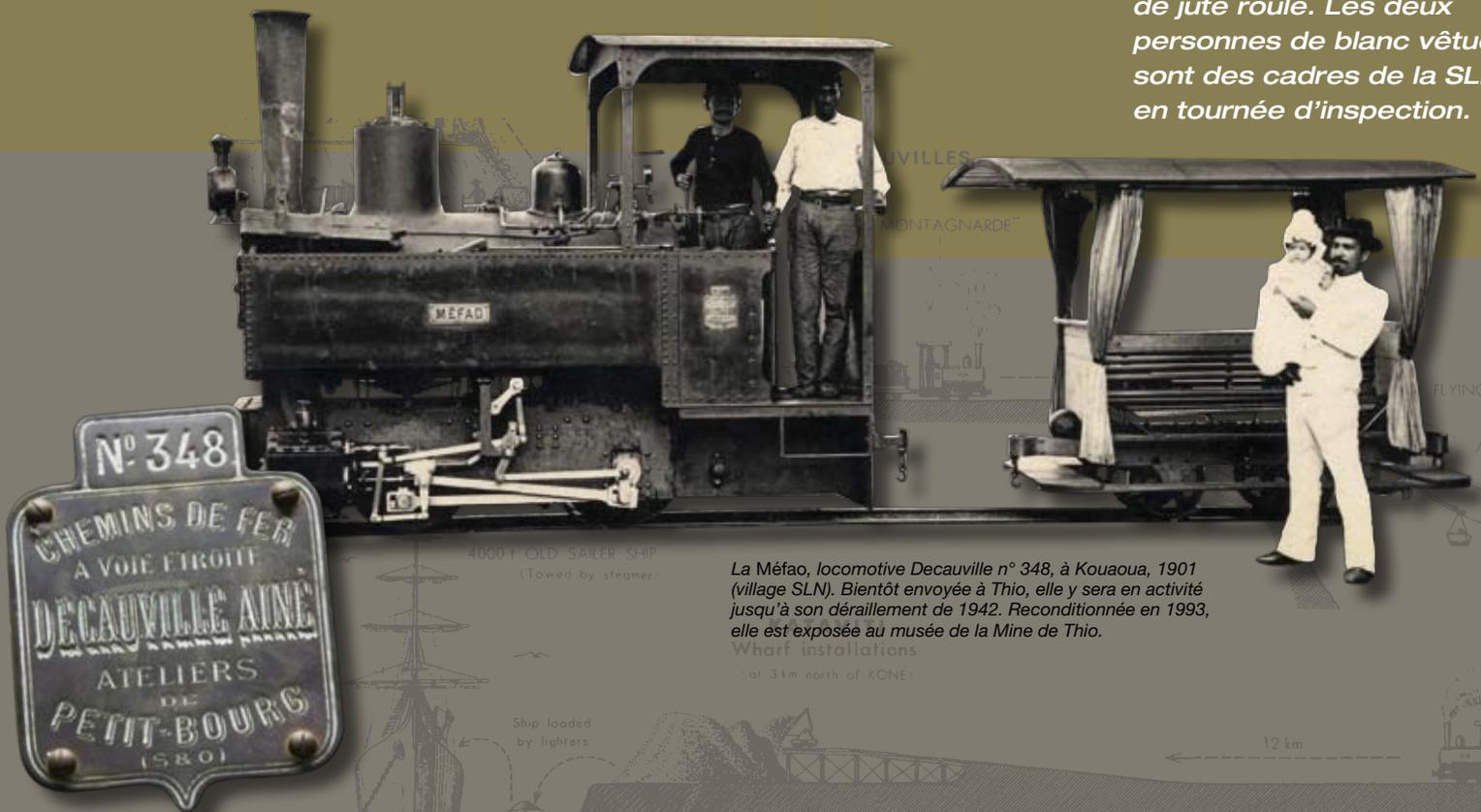


Arrivée au village de Thio du va-et-vient descendant du Plateau,
vers 1882-1883.



Wagonnet de construction
locale sur une carrière de Thio

Le frein est fait d'un rondin
de bois et le calage de la roue
est réalisé au moyen d'un sac
de jute roulé. Les deux
personnes de blanc vêtues
sont des cadres de la SLN
en tournée d'inspection.



40001 OLD SAILER SHIP
(Towed by steamer)

La Méfao, locomotive Decauville n° 348, à Kouaoua, 1901
(village SLN). Bientôt envoyée à Thio, elle y sera en activité
jusqu'à son déraillement de 1942. Reconditionnée en 1993,
elle est exposée au musée de la Mine de Thio.

Wharf installations
at 3 km north of KONE

Ship loaded
by lighters

NICKEL ORE STOCKING

12 km

FLYING FOX

1075 m

L'essentiel du travail sur mine consistait à se débarrasser des stériles de surface, puis à excaver le minerai. Durant la période Decauville, le flanc des montagnes était creusé en terrasses et des lignes portatives étaient installées sur chaque terrasse. Les ouvriers engagés creusaient le minerai à la pelle et le chargeaient dans des petits wagonnets à bascule se déversant sur le côté.

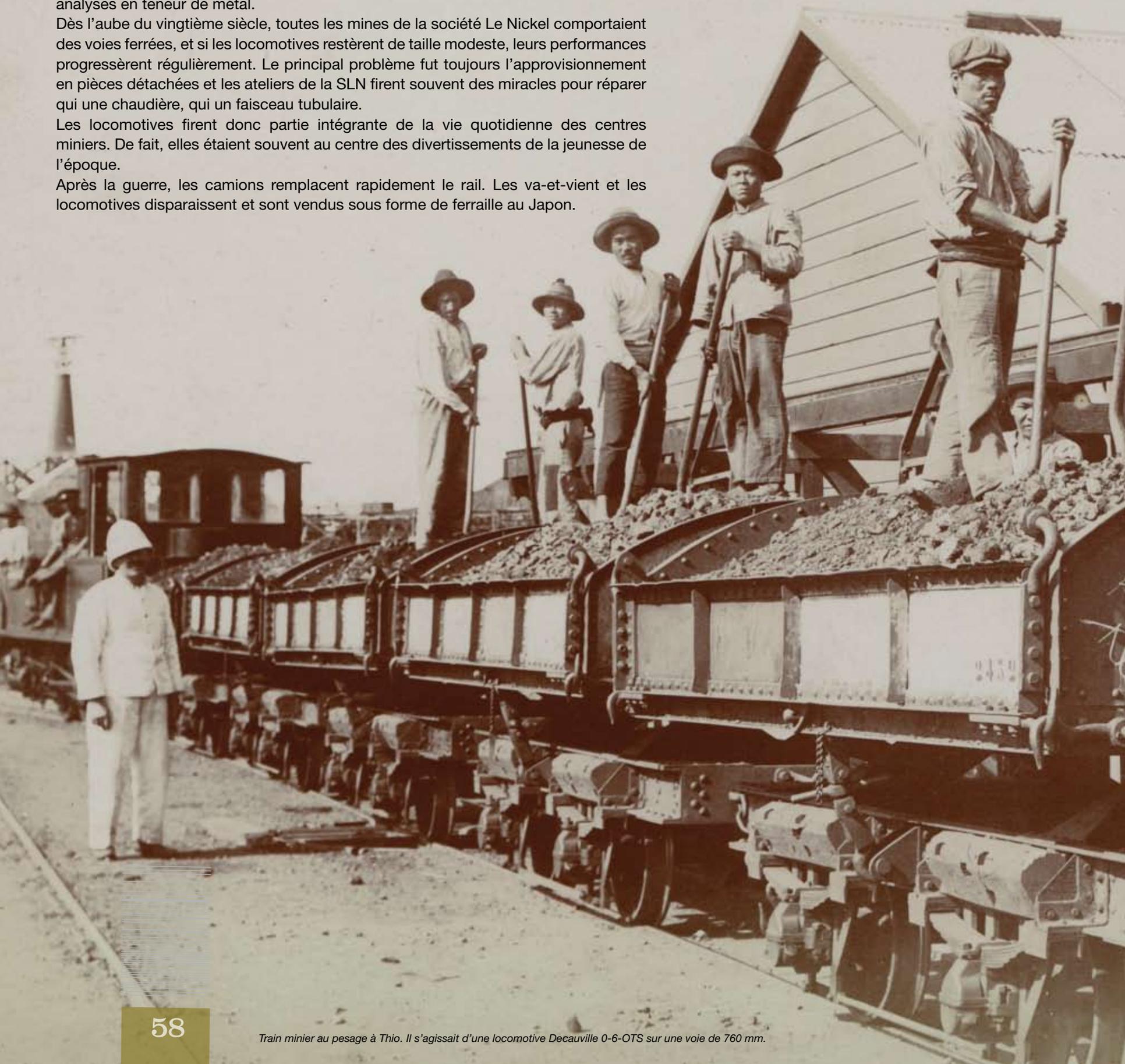
Si la mine se trouvait à une altitude relativement basse, le minerai était transporté par voie ferrée directement jusqu'à la côte. Si elle était éloignée, la ligne portative du plus bas niveau se terminait par un tramway aérien dénommé « va-et-vient », puis une autre ligne portative achevait le voyage.

Généralement, quand les wagonnets arrivaient sur le bord de mer, ils passaient un à un sur une bascule, lieu où deux pelletées de minerai étaient prélevées pour les analyses en teneur de métal.

Dès l'aube du vingtième siècle, toutes les mines de la société Le Nickel comportaient des voies ferrées, et si les locomotives restèrent de taille modeste, leurs performances progressèrent régulièrement. Le principal problème fut toujours l'approvisionnement en pièces détachées et les ateliers de la SLN firent souvent des miracles pour réparer qui une chaudière, qui un faisceau tubulaire.

Les locomotives firent donc partie intégrante de la vie quotidienne des centres miniers. De fait, elles étaient souvent au centre des divertissements de la jeunesse de l'époque.

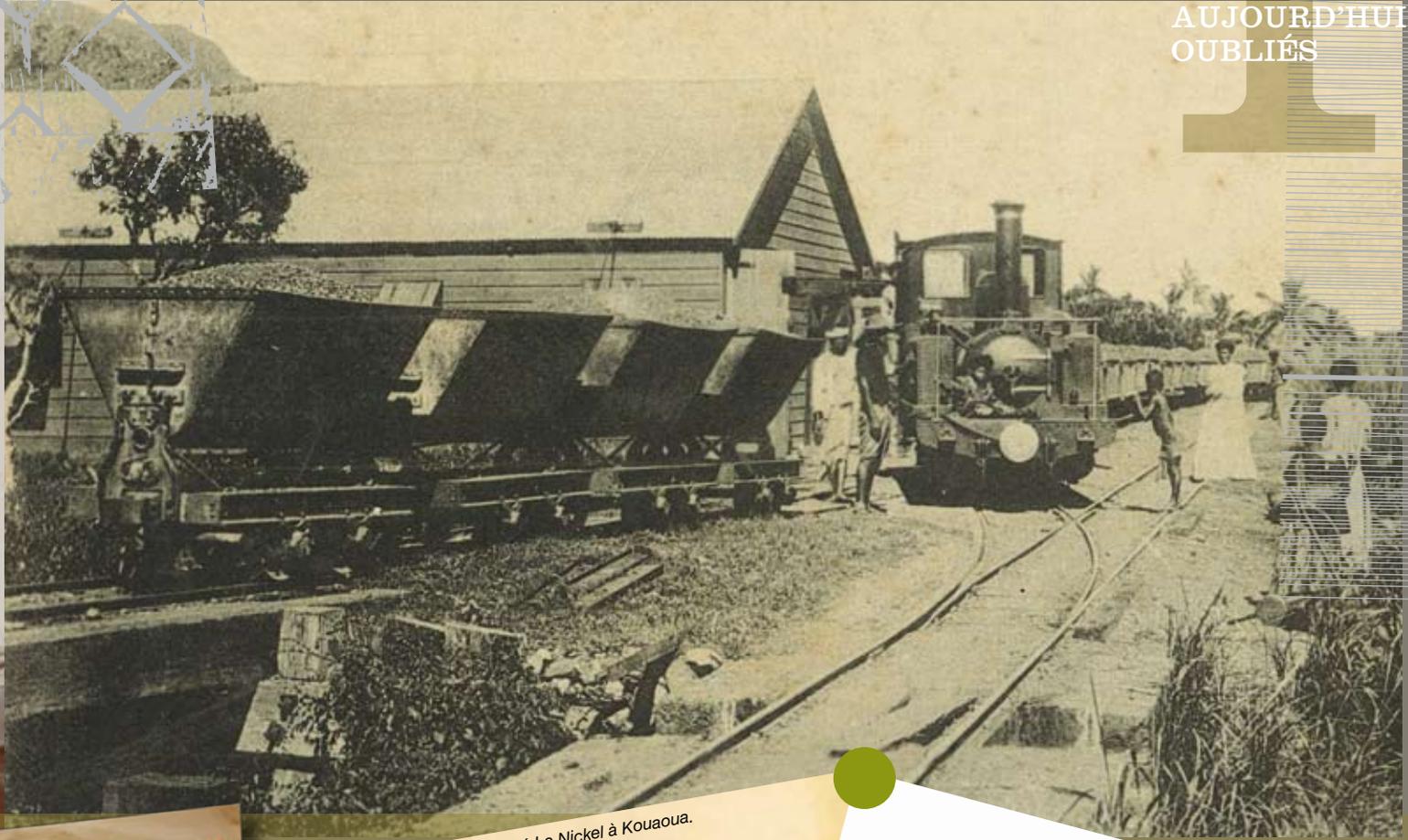
Après la guerre, les camions remplacent rapidement le rail. Les va-et-vient et les locomotives disparaissent et sont vendus sous forme de ferraille au Japon.



1

DES TRAINS
DE MINE
AUJOURD'HUI
OUBLIÉS

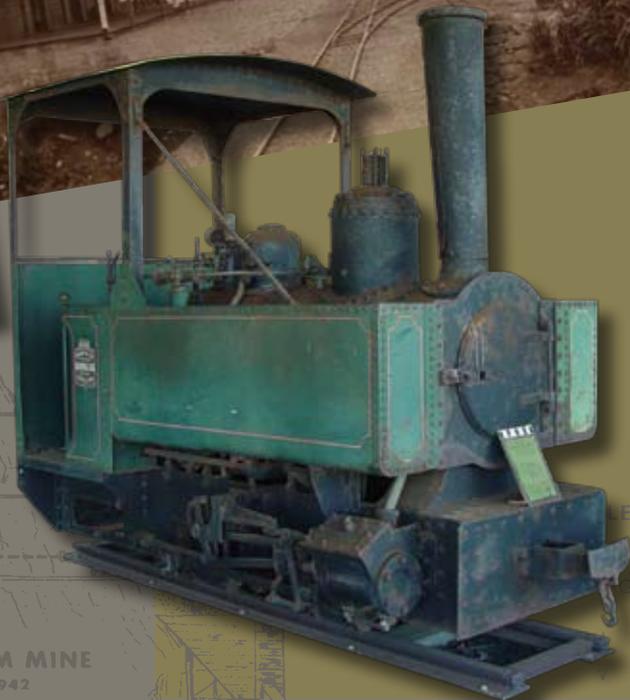
Thio-Mission : prise d'essai du minerai devant le laboratoire d'analyse.



Bureaux et magasins de la société Le Nickel à Kouaoua.



Wagonnets déchargés à Thio.



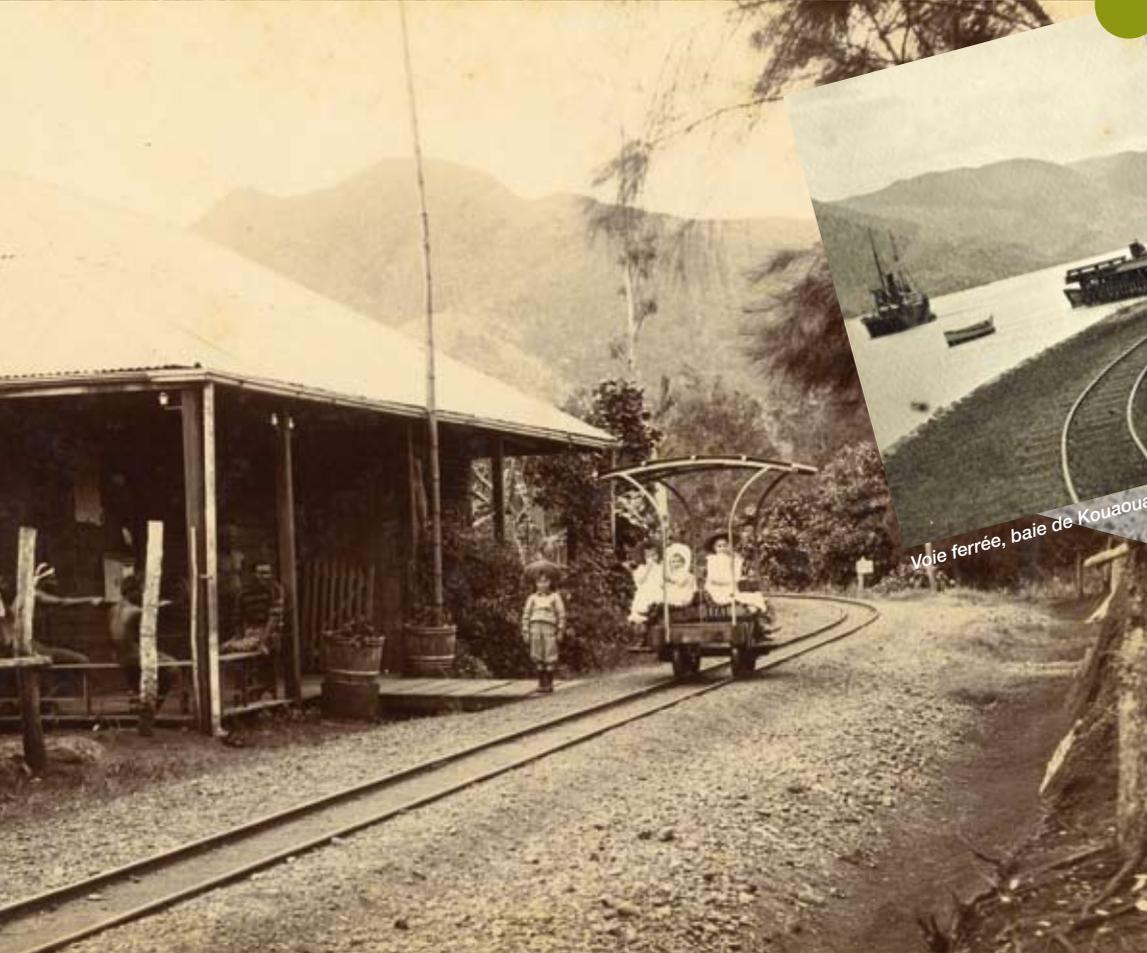
Une Decauville Higginson restaurée par la SLN

C'est le 5 juillet 1993 que le service des mines et la société Le Nickel récupèrent, avec l'aide d'hélicoptères Puma de l'armée, trois locomotives présentes sur le site du Koniambo. Après restauration, la Higginson n° 287, avec l'écusson n° 288, a été exposée au bureau de la direction de la SLN à Doniambo.





Les ateliers de la mission à Thio.



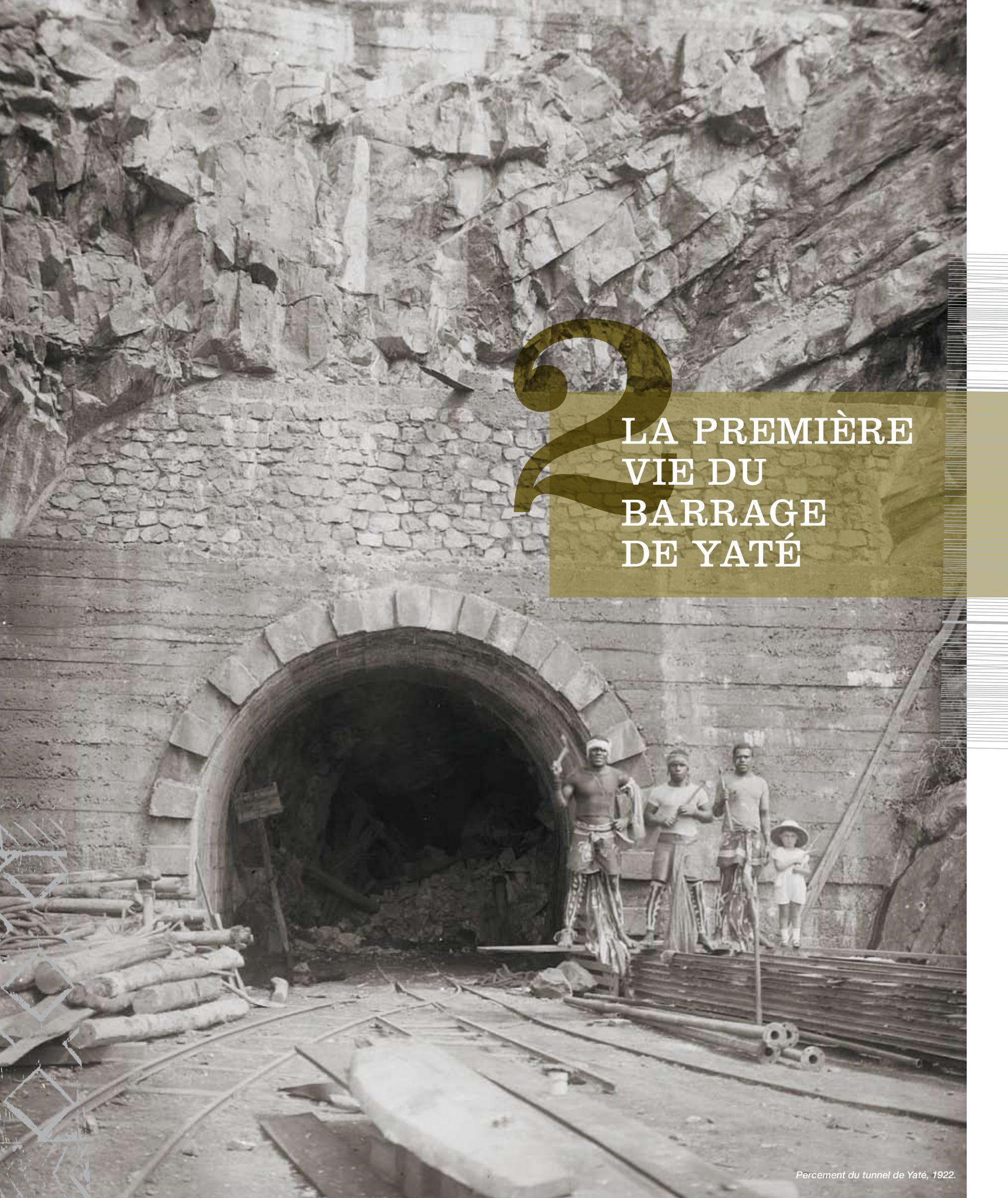
Enfants en promenade sur un wagonnet du petit train de Kouaoua.



Voie ferrée, baie de Kouaoua.



Le petit train de Thio fut souvent utilisé à des fins civiles, comme transporter les pique-niqueurs du dimanche.



LA PREMIÈRE VIE DU BARRAGE DE YATÉ

La société anonyme Le Chrome avait été fondée par Lucien Bernheim. Elle avait pour particularité de déplacer ses installations selon les besoins en minerai, les nouvelles découvertes et les possibilités de transport. Ses propriétaires entreprennent en 1911 de bâtir à Yaté un barrage hydroélectrique.

La Première Guerre mondiale paralyse les travaux de Yaté et le décès de Lucien Bernheim amène ses héritiers à vendre à la société Le Nickel les parts du barrage de Yaté. Les travaux de construction de cet ouvrage d'art d'une longueur de 70 mètres et d'une hauteur de 13 mètres reprennent et la SLN commence les travaux d'une usine hydrométallurgique pour bénéficier des soutiens promis par le Conseil général.

Les premiers fours électriques entrent en service en 1927. La société Le Nickel invite le gouverneur qui assiste le 8 juin à la première coulée de ferronickel.

Déjà, le centre minier comporte plus de quatre cents personnes, ce qui amène la SLN à financer la venue d'un médecin et l'ouverture d'une école à classe unique.

Fin 1931, l'usine ferme une première fois ses portes car la SLN vient d'incorporer le site de Doniambo dans son patrimoine.

Le barrage hydroélectrique est endommagé lors du cyclone du 9 avril 1933. Le rapport d'inspection qui suit considère que « la conception première de l'ouvrage est parfaitement rationnelle et s'inspire de la meilleure technique, mais elle procède d'évaluations erronées sur l'importance des crues. À quatre reprises différentes depuis 1925 (16 janvier, 4 février 1925, 31 décembre 1927, 9, 10 avril 1933), l'ouvrage a été submergé, événement mortel pour un barrage en enrochements du type mis en place. S'il a résisté dans ses œuvres vives, c'est grâce à la présence des piles du pont de service, fondées – par bonheur – sur la roche en place, et auxquelles le masque amont a pu s'adosser... Il faut transformer le barrage de Yaté en barrage déversoir. » Une nouvelle fermeture intervient le 1^{er} juin 1934, la SLN mettant en sommeil le barrage en attendant des temps meilleurs.

C'est en 1947 que le centre reprend brièvement vie, la SLN réalisant divers essais de fusion et d'électrolyse. Finalement, les fours sont démontés et transportés jusqu'à Doniambo où ils sont réutilisés. La société Le Nickel facilite alors la construction, par la société nouvellement créée ENERCAL, d'un barrage bien plus important destiné à fournir le courant électrique nécessaire à l'usine de Doniambo et à la ville de Nouméa.

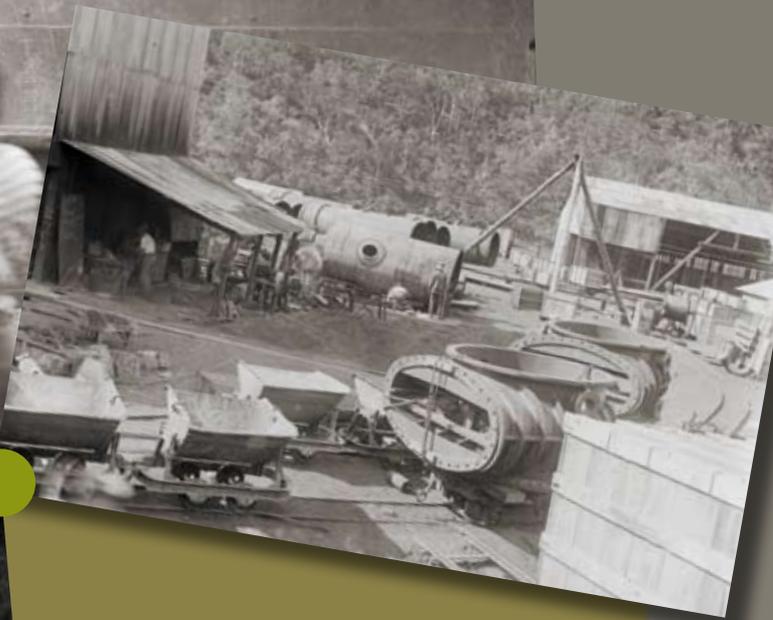


L'ouvrage comprenait un tunnel de plus de 3 km, creusé dans la roche.

LA PREMIÈRE
VIE DU
BARRAGE
DE YATÉ



Déchargement d'une pièce destinée à la construction d'une conduite forcée d'une longueur de 430 mètres.



L'approvisionnement du chantier se fait par mer

On voit, ici, l'arrivée d'une pièce fabriquée à Grenoble par la société Bouchayer et Viallet. Elle avait vogué sur les océans, sur un cap-hornier, avant d'être prise en charge par le remorqueur et sa grue porteuse.





La grande salle des machines électriques.

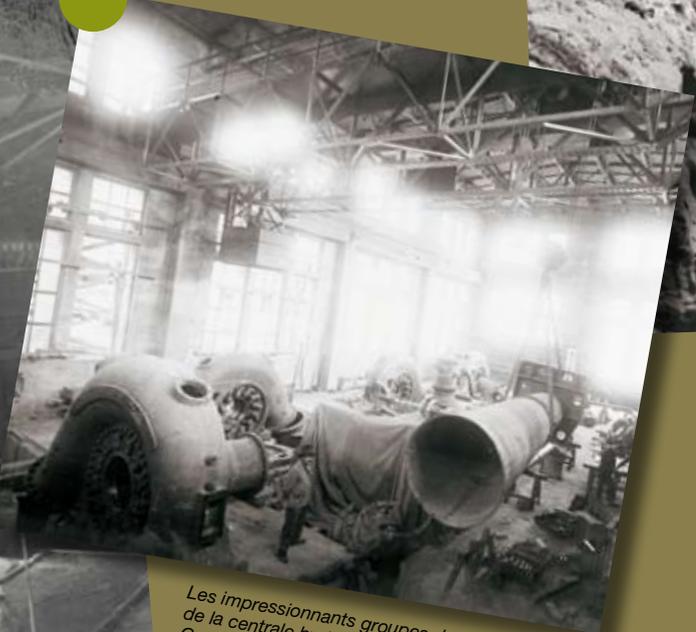
AVERTISSEMENT
Précautions à observer
 (Décret du 1^{er} Octobre 1915).

Le personnel est avisé, qu'il est dangereux et formellement interdit de toucher aux pièces métalliques ou conducteurs soumis à une tension supérieure à 150 volts, (courant alternatif) et à 600 volts (courant continu), même avec des gants en caoutchouc, ou de se livrer à des travaux sur ces pièces ou conducteurs, même avec des outils à manche isolant.

LA DIRECTION.

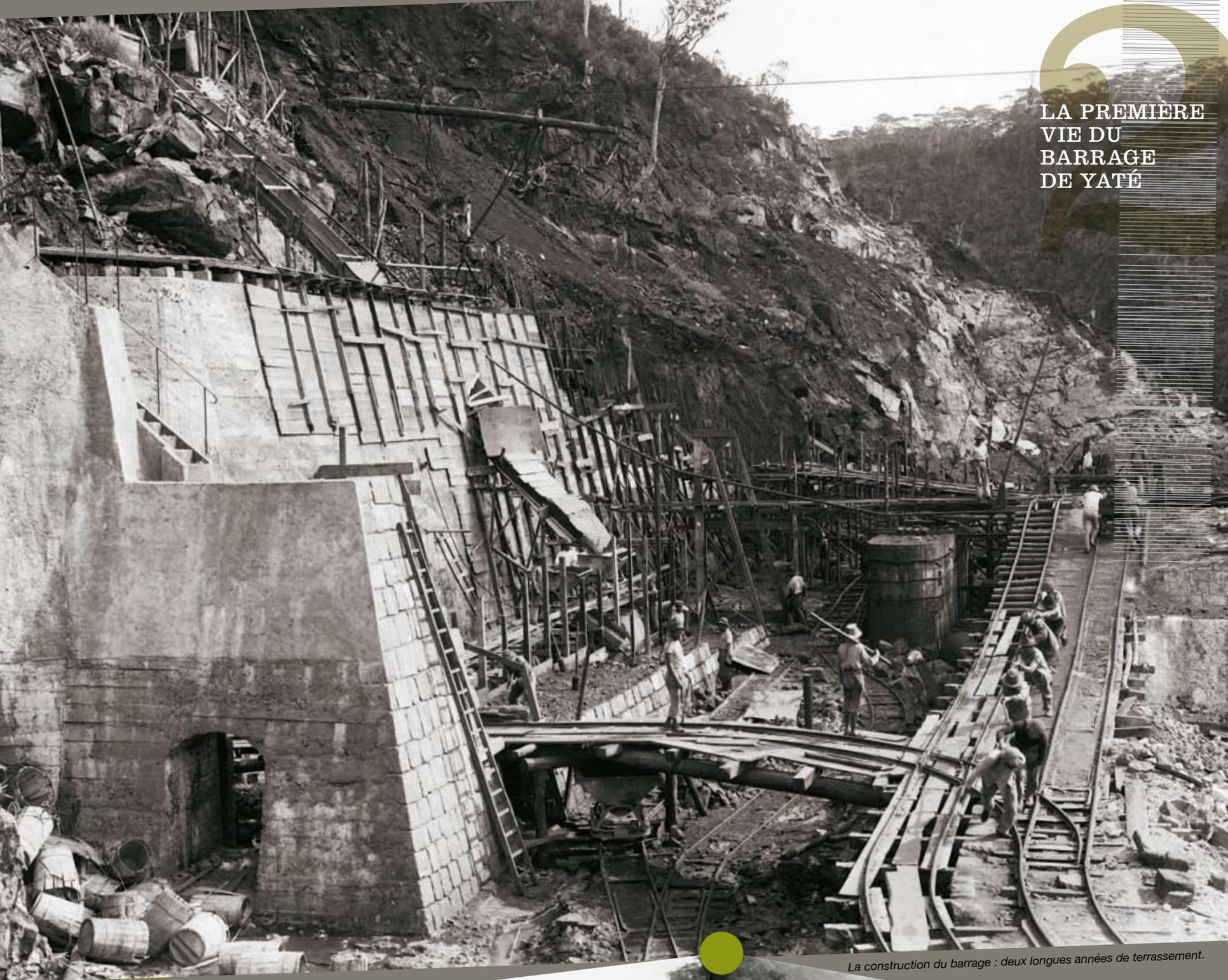


Coulée des lingots de matte.



Les impressionnants groupes de compresseurs de la centrale hydraulique de Yaté. Cette centrale pouvait produire 15 000 kW.

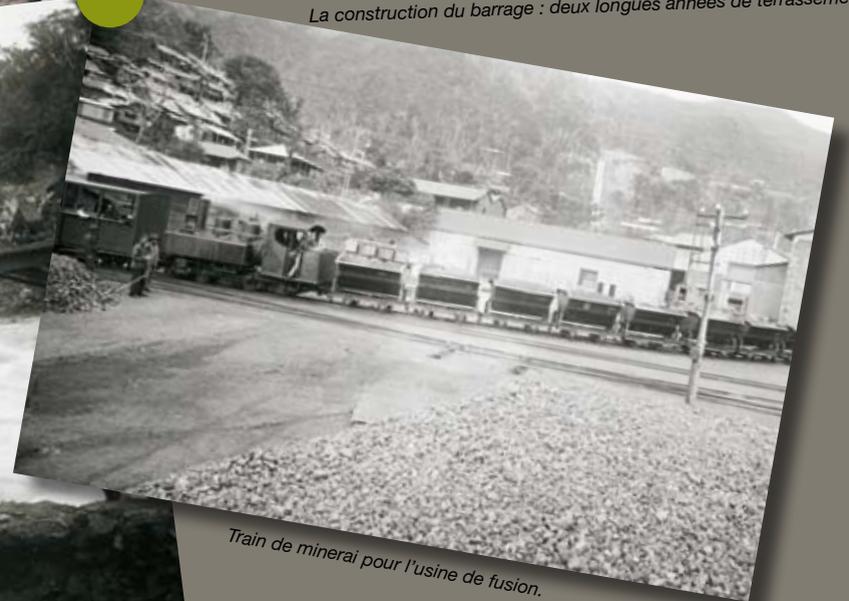
LA PREMIÈRE
VIE DU
BARRAGE
DE YATÉ



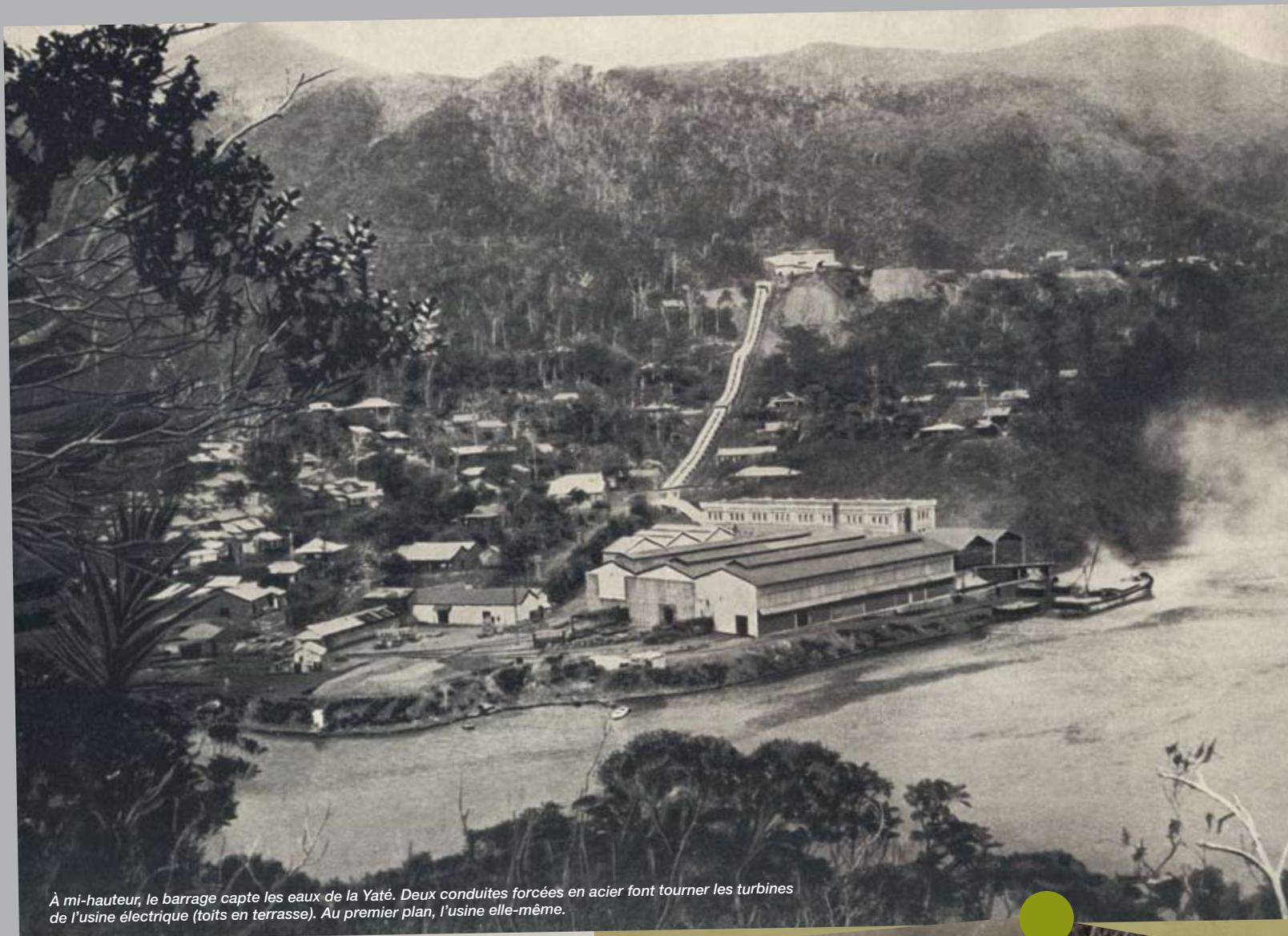
La construction du barrage : deux longues années de terrassement.



La Yaté en crue.



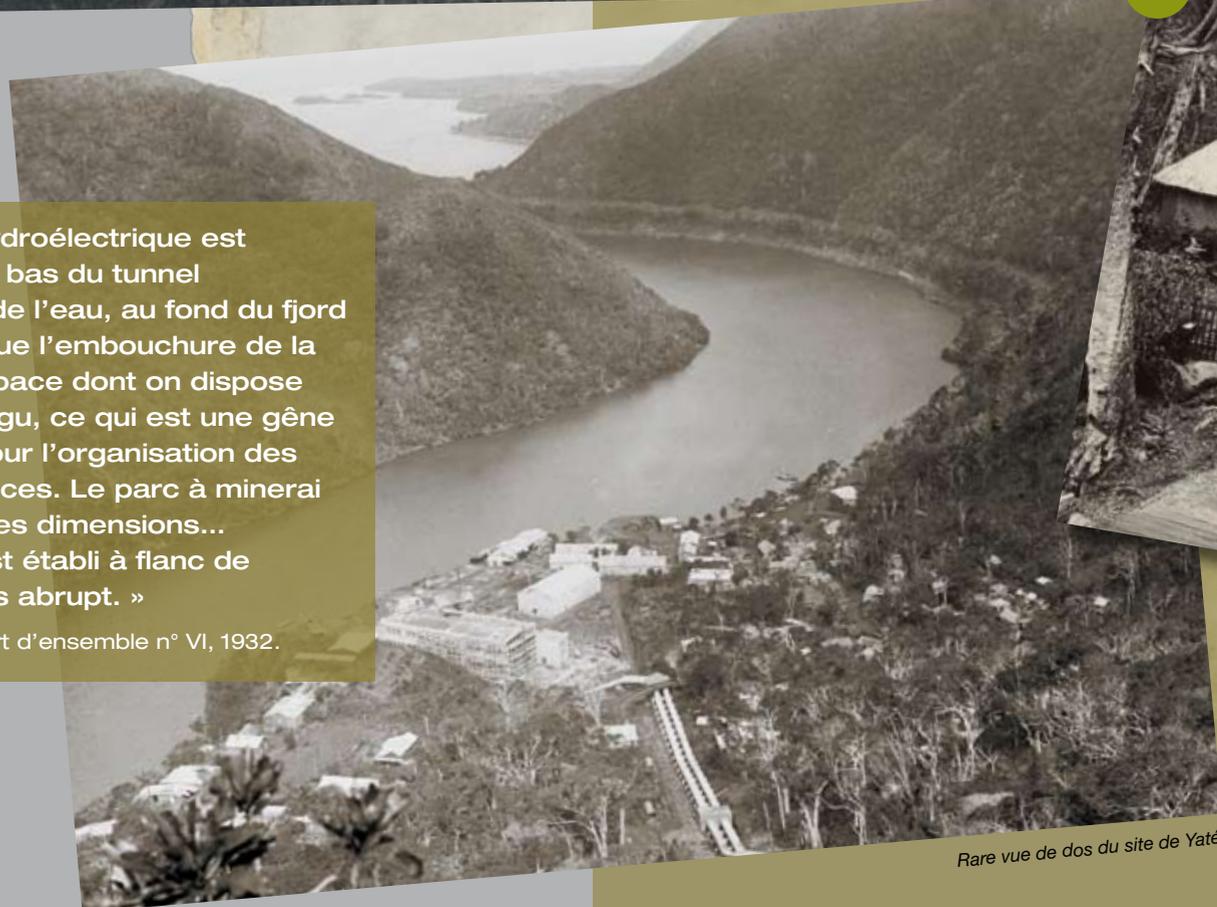
Train de minerai pour l'usine de fusion.



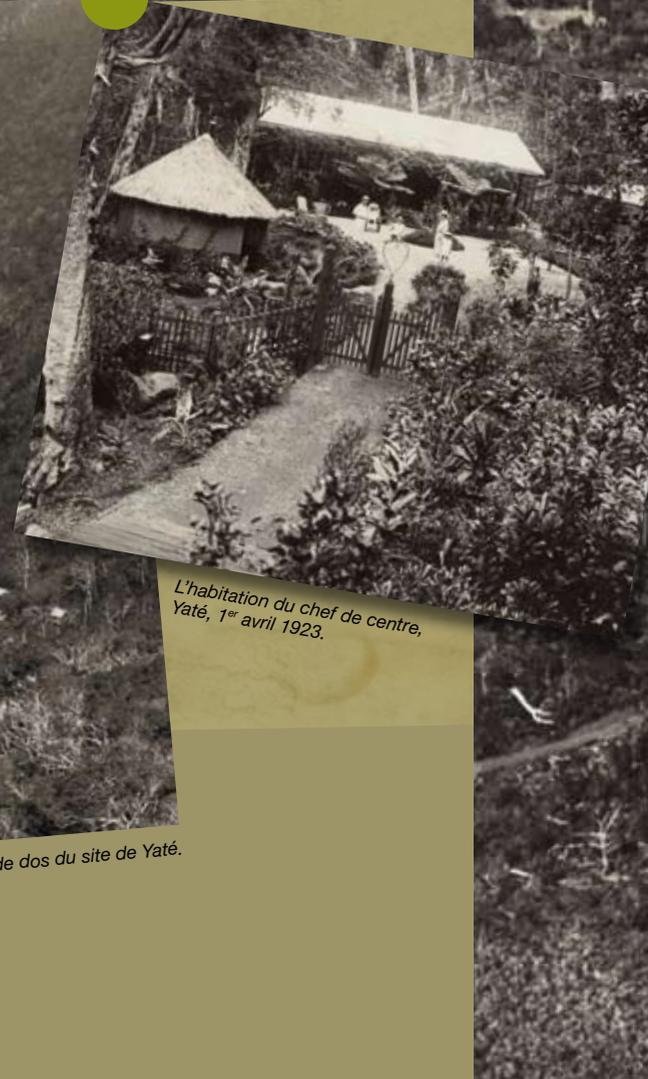
À mi-hauteur, le barrage capte les eaux de la Yaté. Deux conduites forcées en acier font tourner les turbines de l'usine électrique (toits en terrasse). Au premier plan, l'usine elle-même.

« L'usine hydroélectrique est installée au bas du tunnel d'amenée de l'eau, au fond du fjord que constitue l'embouchure de la Yaté... L'espace dont on dispose est très exigu, ce qui est une gêne sérieuse pour l'organisation des divers services. Le parc à minerai est de faibles dimensions... le village est établi à flanc de coteau, très abrupt. »

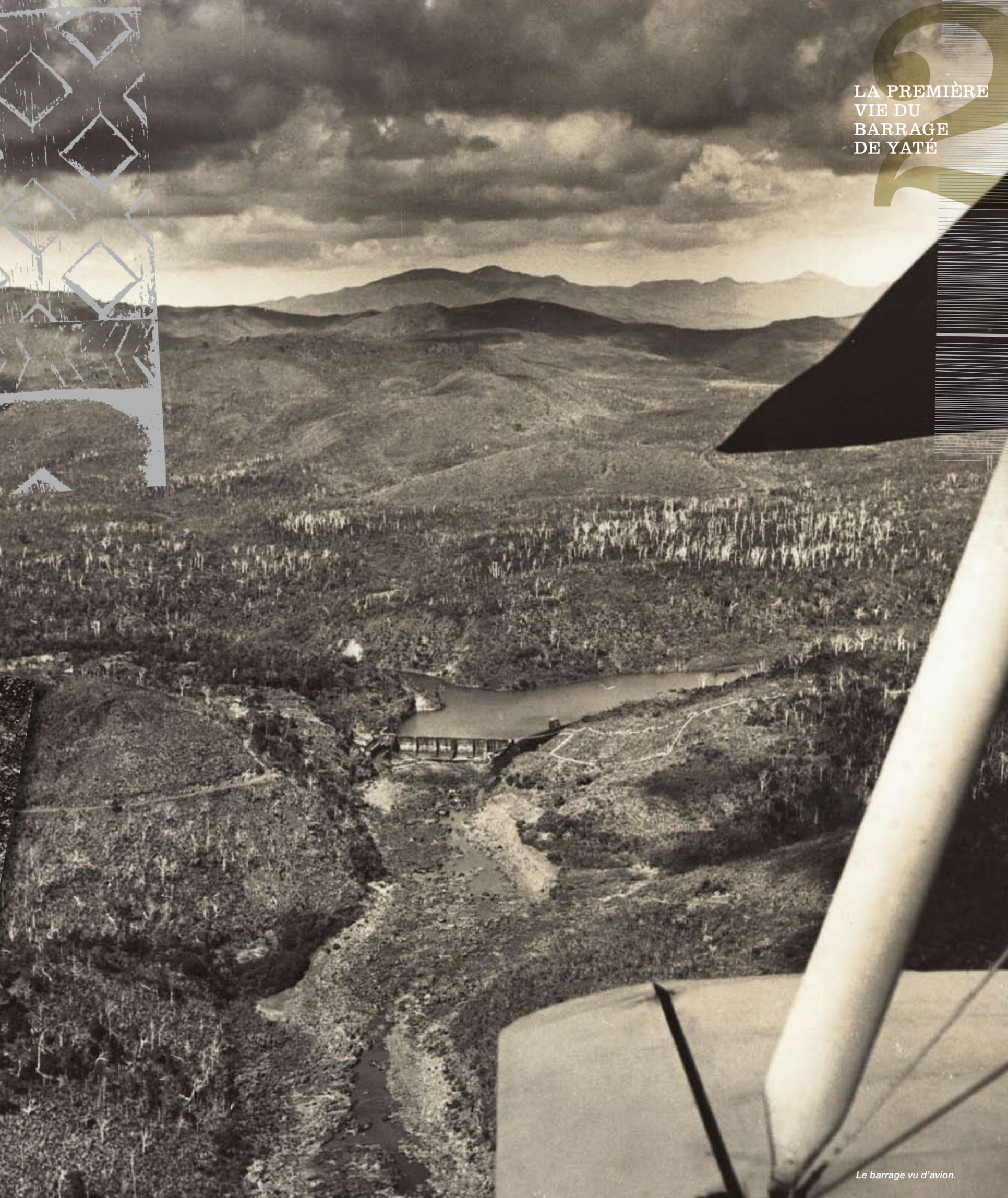
Rougy, Rapport d'ensemble n° VI, 1932.



Rare vue de dos du site de Yaté.



L'habitation du chef de centre, Yaté, 1^{er} avril 1923.



LA PREMIÈRE
VIE DU
BARRAGE
DE YATÉ

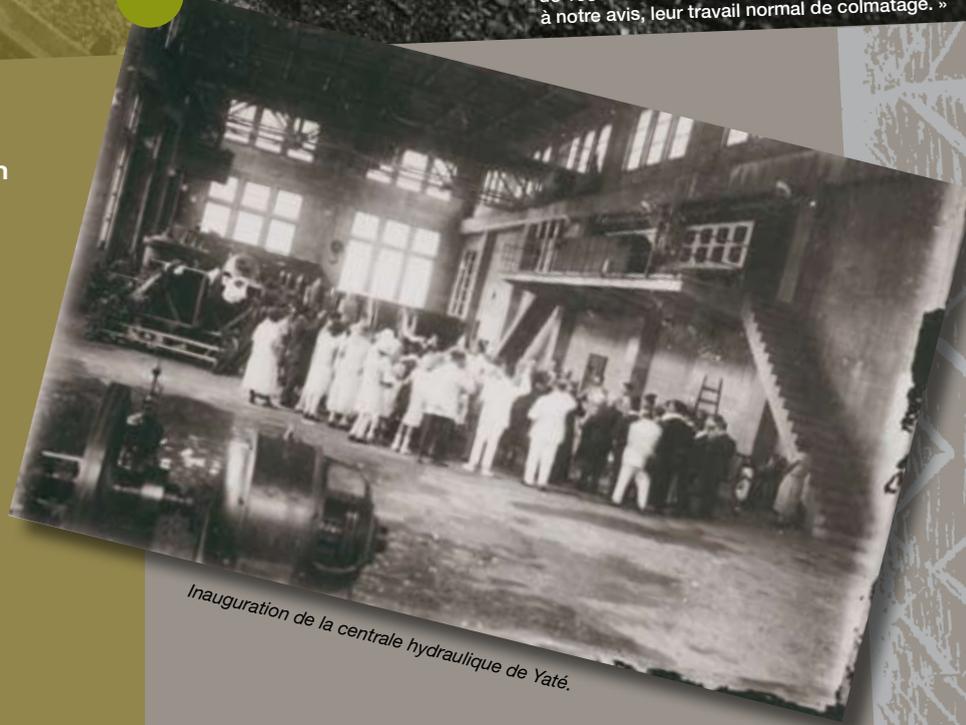
Le barrage vu d'avion.



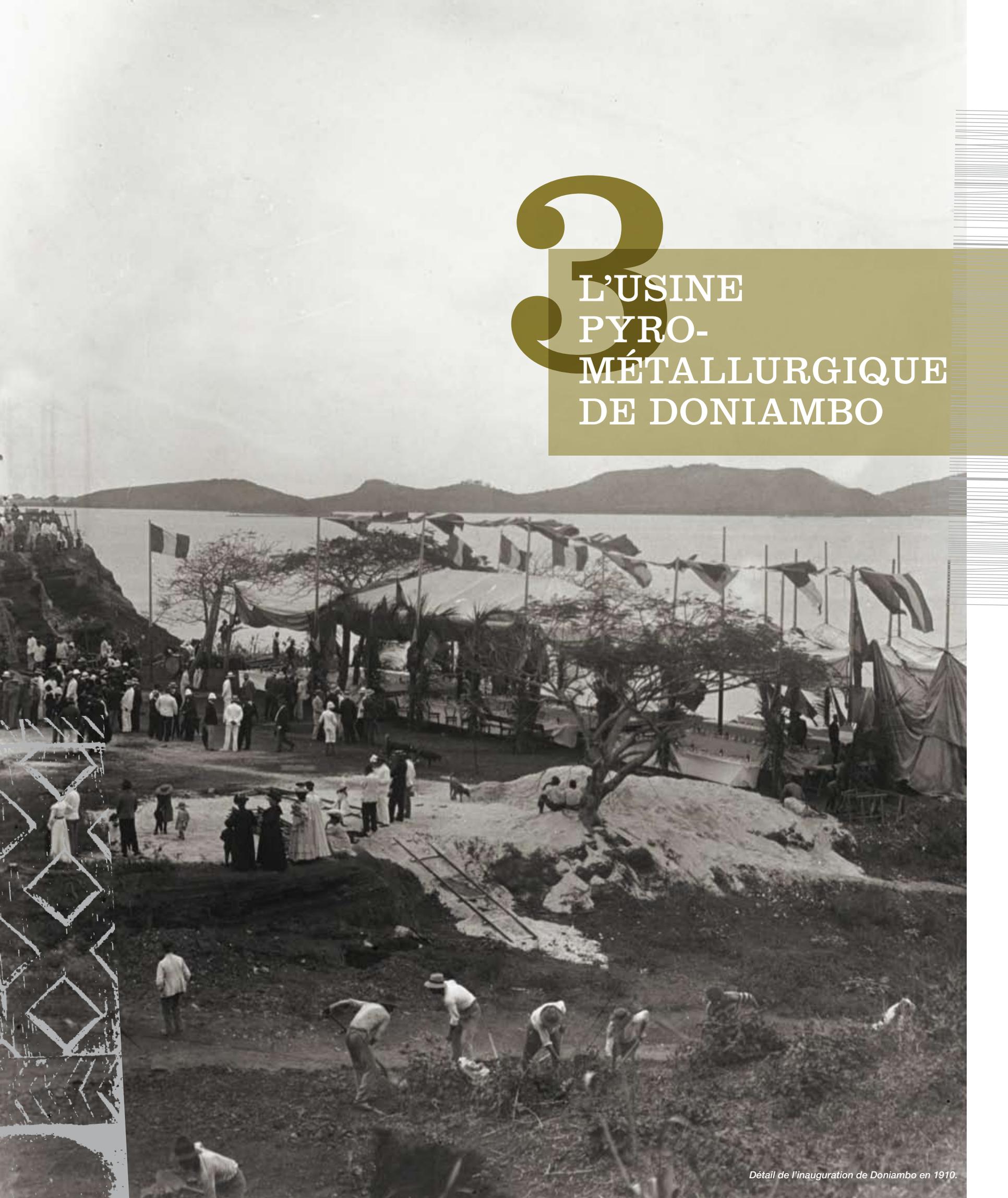
Photographie destinée à étudier les dégâts cycloniques de 1933. « Les alluvions, sans la digue AB, auraient fait, à notre avis, leur travail normal de colmatage. »

« Messieurs les ingénieurs, voilà donc votre beau travail en voie d'achèvement et, avant de l'utiliser pour la première fois, vous avez pensé à le consacrer à Dieu par une bénédiction solennelle – en faisant cela, vous reconnaissez les droits de Dieu et vous remplissez votre devoir... Comme ministre de ce Dieu, je dois vous inviter à remonter à la cause des causes, à l'Ingénieur Suprême, à l'Électricien Souverain, au Maître des sciences physiques et mathématiques, à celui qu'on nomme le Maître de toutes les sciences. *Deus, scientiarum dominus est...* Vous avez apporté votre intelligence qui a tout conçu et tout dirigé. Mais de qui la tenez-vous, votre intelligence ? À qui est-elle ? À Dieu et à Dieu seul. »

Extrait du « discours pour la bénédiction de l'usine hydrométallurgique de Yaté, 22 mai 1927 », R.P. Niel, missionnaire de Touaourou.

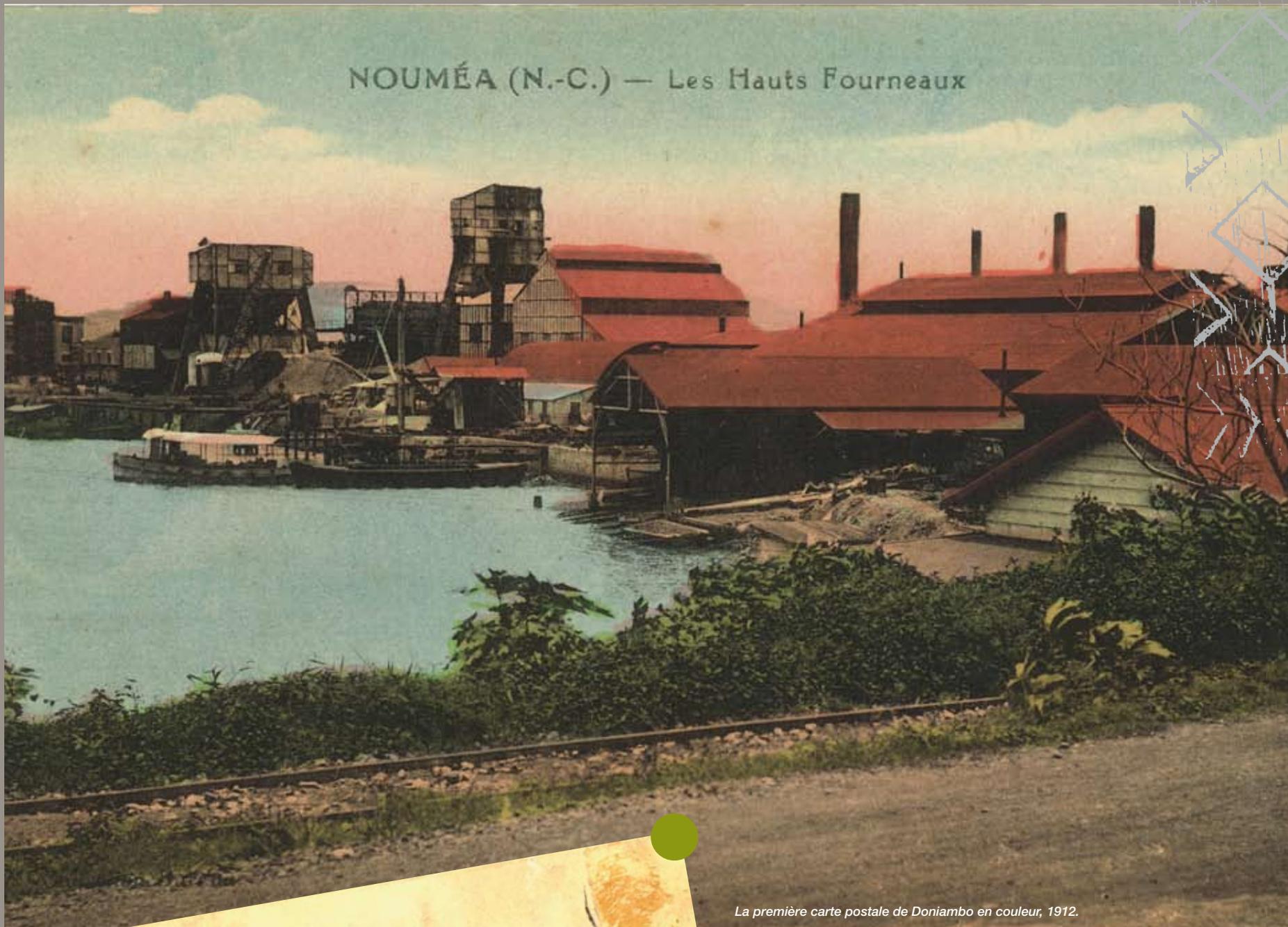


Inauguration de la centrale hydraulique de Yaté.

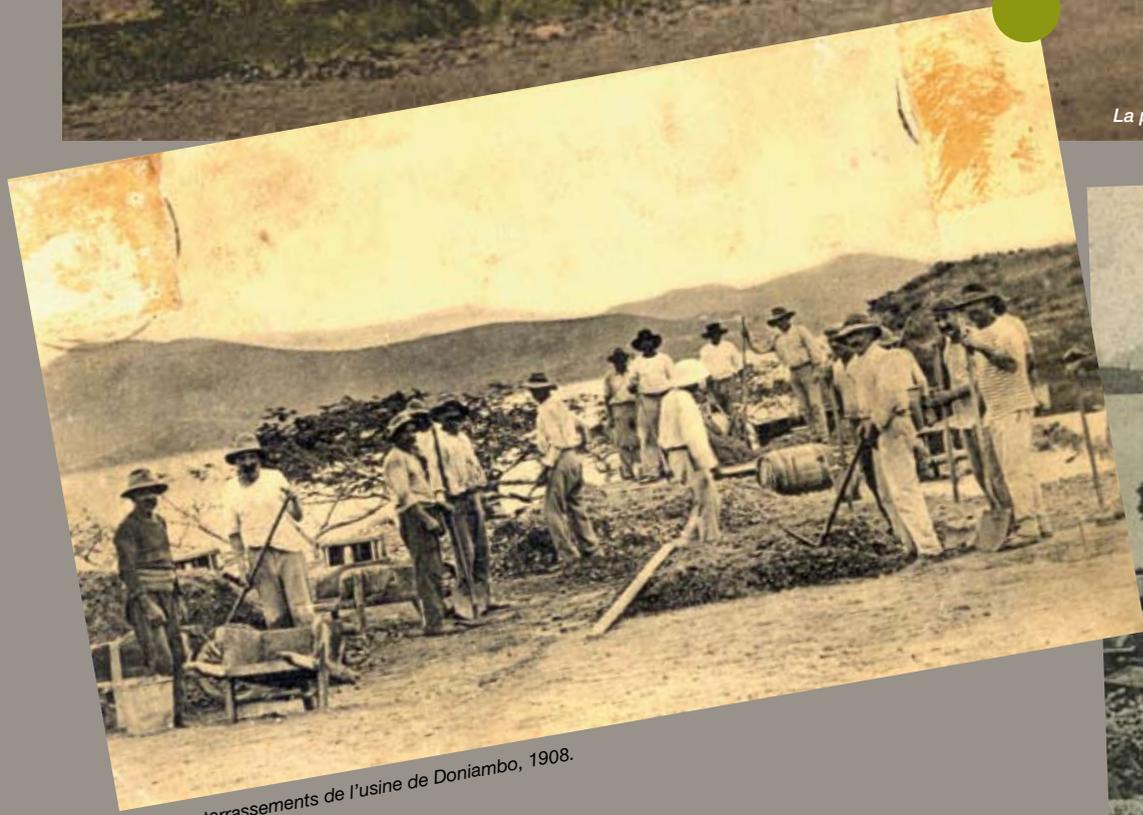


L'USINE PYRO- MÉTALLURGIQUE DE DONIAMBO

NOUMÉA (N.-C.) — Les Hauts Fourneaux



La première carte postale de Doniambo en couleur, 1912.



Premiers terrassements de l'usine de Doniambo, 1908.



Cette usine, joyau industriel de la SLN, a aujourd'hui 100 ans. Elle fut créée en 1910 par la société des Hauts Fourneaux de la firme bordelaise Ballande. Comme nous l'avons déjà précisé, Doniambo entra dans le giron de la SLN dès 1931, lorsqu'un accord de gérance conjoint fut trouvé entre la société Le Nickel et la famille Ballande. Elle n'a, depuis, cessé de s'adapter, d'innover et d'investir pour fournir les matières (ferronickel et matte) les plus performantes aux clients de la SLN.

À l'origine, le gouvernement de la colonie annonça qu'il apporterait une aide substantielle à tous les projets de transformation locale du minerai de nickel. La maison Ballande passa dès le 16 septembre 1908 une convention avec le maire de Nouméa, Louis Gex. Il y était précisé :

« Article 1. M. L. Ballande fils aîné s'engage à construire à Nouméa, sur un terrain appartenant à la ville et dénommé « pointe Diambo », une usine dite hauts fourneaux destinée au traitement des minerais extraits dans la colonie. Cette usine aura une capacité de production telle que la quantité traitée annuellement ne pourra jamais être inférieure à 10 000 tonnes de minerai... »

« Article 2. Pour favoriser cette entreprise dans toute la mesure de ses moyens, la ville de Nouméa concède à titre de location, pour une durée de 99 ans, à M. Louis Ballande fils aîné la jouissance d'un terrain d'une superficie totale de deux hectares 80 ares 17 centiares, situé sur le territoire de la commune au lieu-dit « pointe-Diambo ».

« Ce terrain est délimité comme suit au nord par la ligne de crête formant la limite de la ville et la limite sud de la batterie Diambo appartenant à l'État, au sud par la mer, à l'est par la limite de l'abattoir, à l'ouest enfin par la mer. »

On trouvait alors plusieurs écritures pour dénommer la pointe « Dui-ambo », secteur de la Vallée-du-Tir qui avait préalablement abrité une usine de cobalt.

La superficie occupée par l'usine pyrométallurgique et ses dépendances augmenta au fil des différentes acquisitions réalisées par la SLN et en raison des remblaiements continus liés au déversement de milliers de tonnes de scorie.

Doniambo comprend l'usine proprement dite, ainsi qu'une usine électrique au charbon et tout un ensemble de voies ferrées reliant les stocks de matières premières (minerai, mais aussi charbon et corail) tant à l'usine qu'aux quais.

Le site comprenait aussi les bureaux administratifs de la société ainsi que les cantonnements des engagés ou encore les ateliers fer et bois.



Inauguration de Doniambo le 10 juillet 1910.



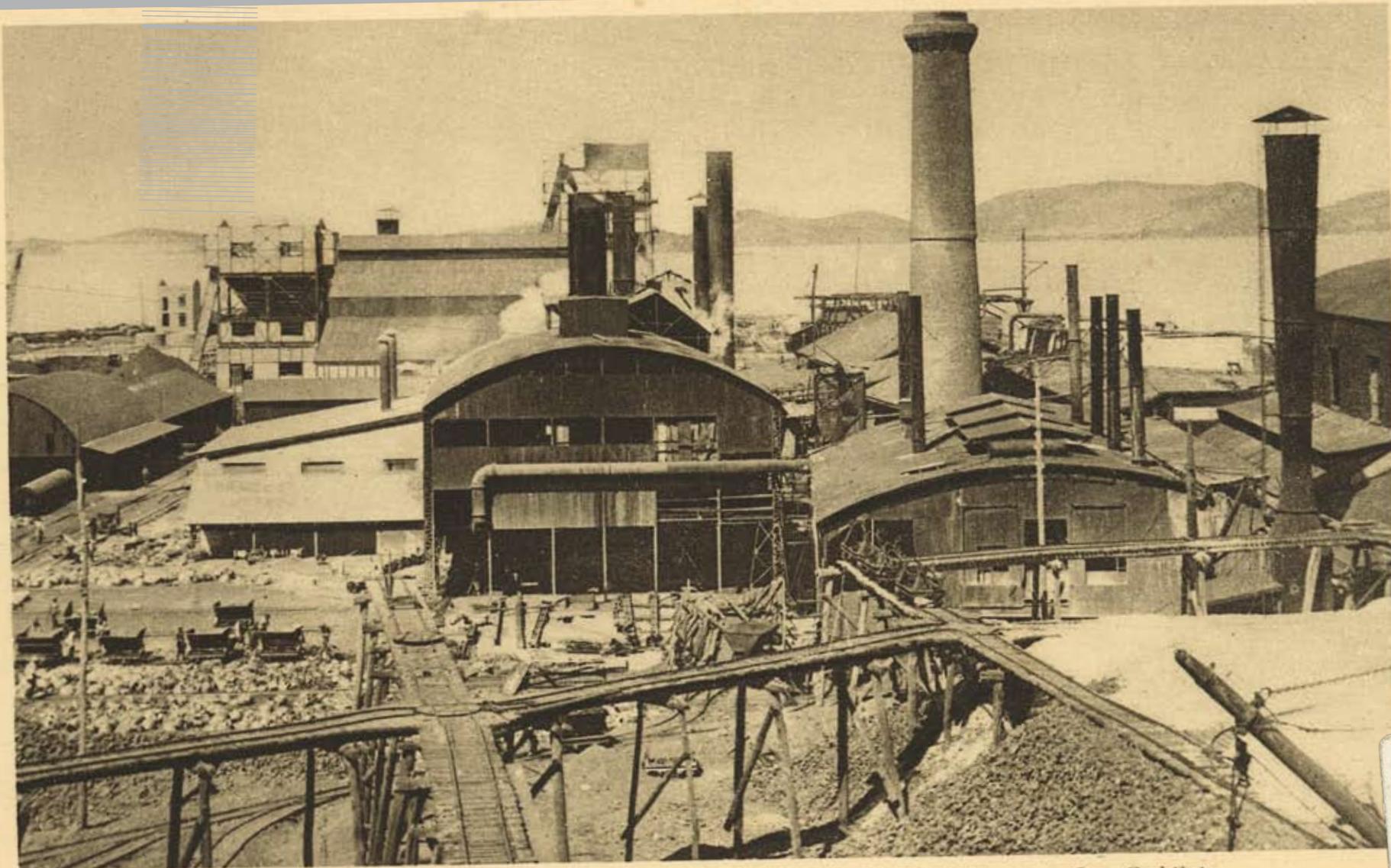
Bénédictio de Doniambo.



L'USINE
PYRO-
MÉTALLURGIQUE
DE DONIAMBO



Transport d'une des grandes chaudières de Doniambo. Certaines pièces étaient réalisées entièrement en Europe, puis transportées sur des cap-horniers. La plupart des pièces étaient montées et soudées dans les ateliers de la SLN ou à la Société des Forges de l'Océanie.



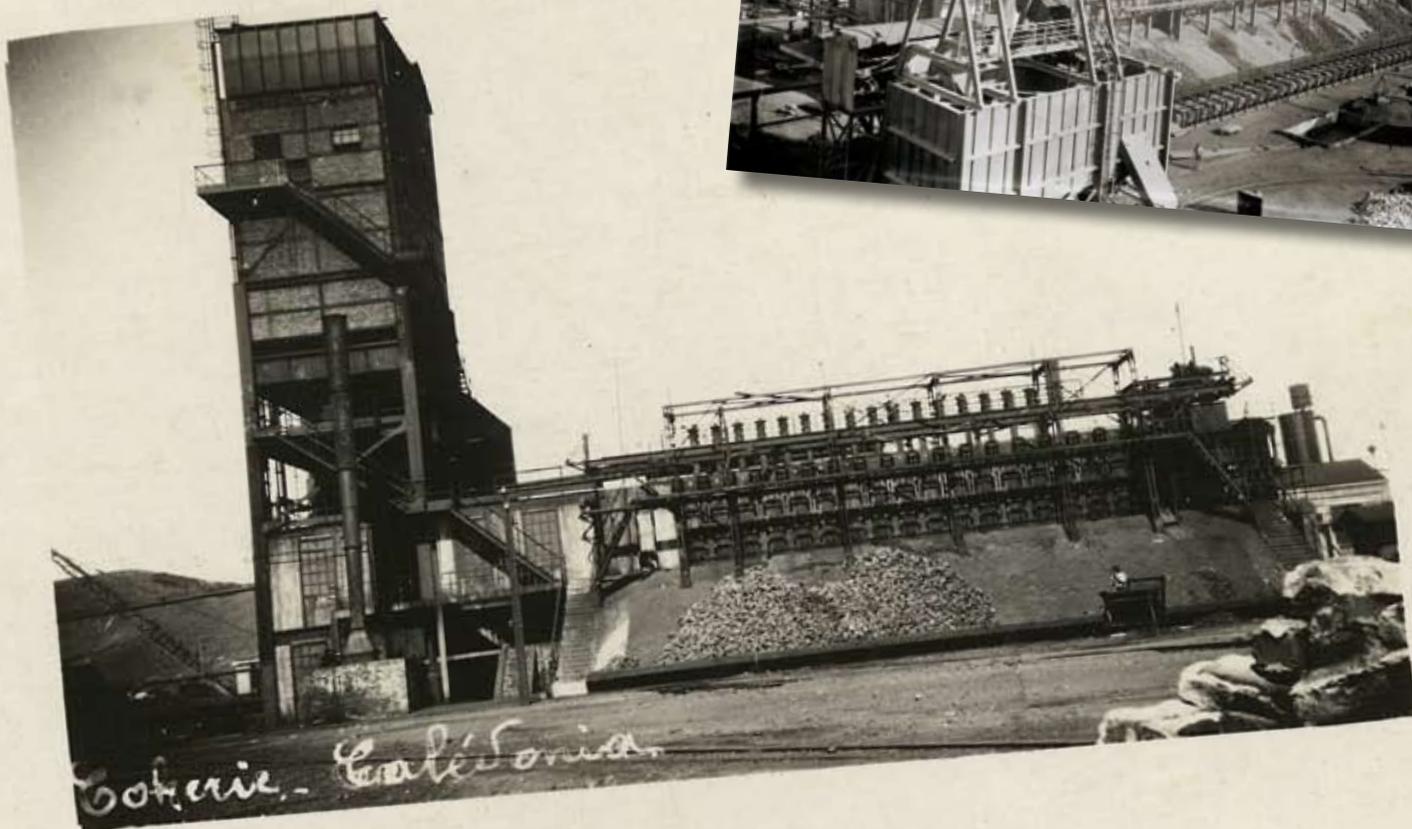
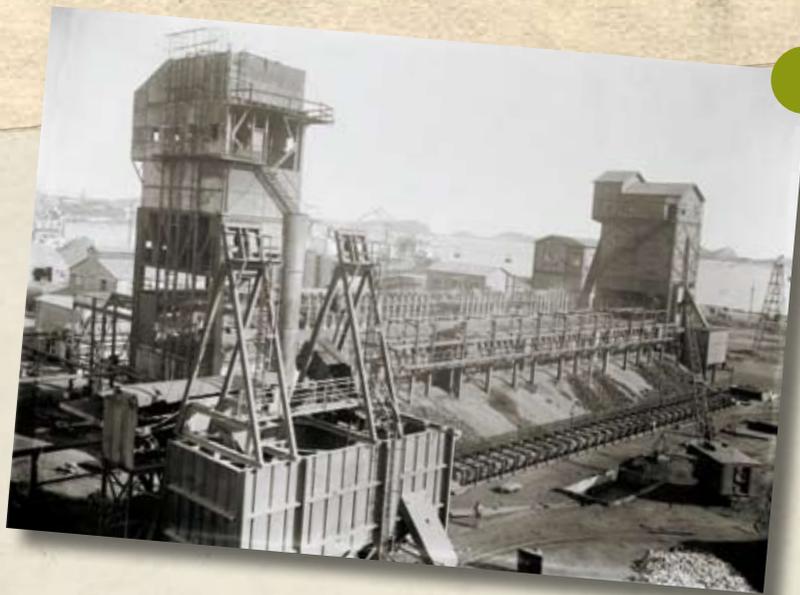
94. - NOUVELLE-CALÉDONIE. - NOUMÉA. - Société Calédonia. - Les Cubilots



La certification d'actions Calédonia de Georges Baudoux

Ce certificat fut ramené avec les autres aux comptables de la SLN. Chaque actionnaire de la société Calédonia (groupe Ballande) reçut cinq actions nouvelles de la société Le Nickel pour quatre actions de Calédonia. Afin de financer cette absorption-fusion, la SLN effectua un accroissement de capital.

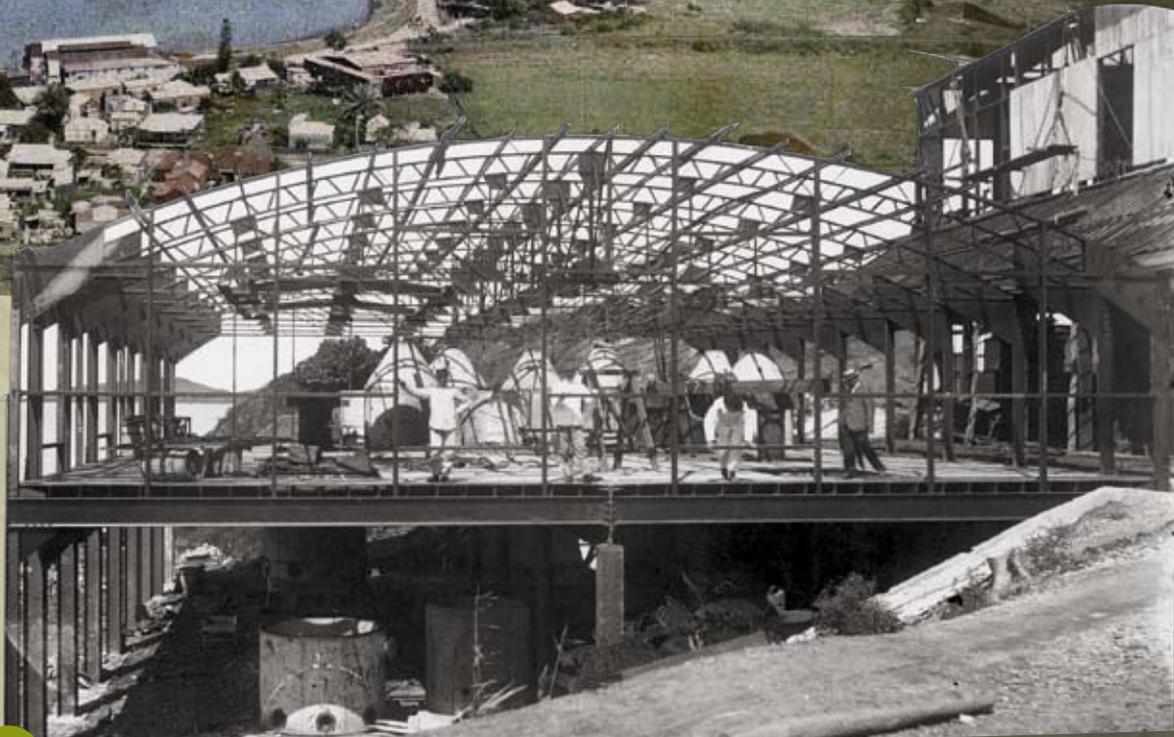
L'USINE PYRO- MÉTALLURGIQUE DE DONIAMBO



La cokerie est d'une importance primordiale puisqu'elle assure un approvisionnement régulier, tant en quantité qu'en qualité, des fours de fusion.



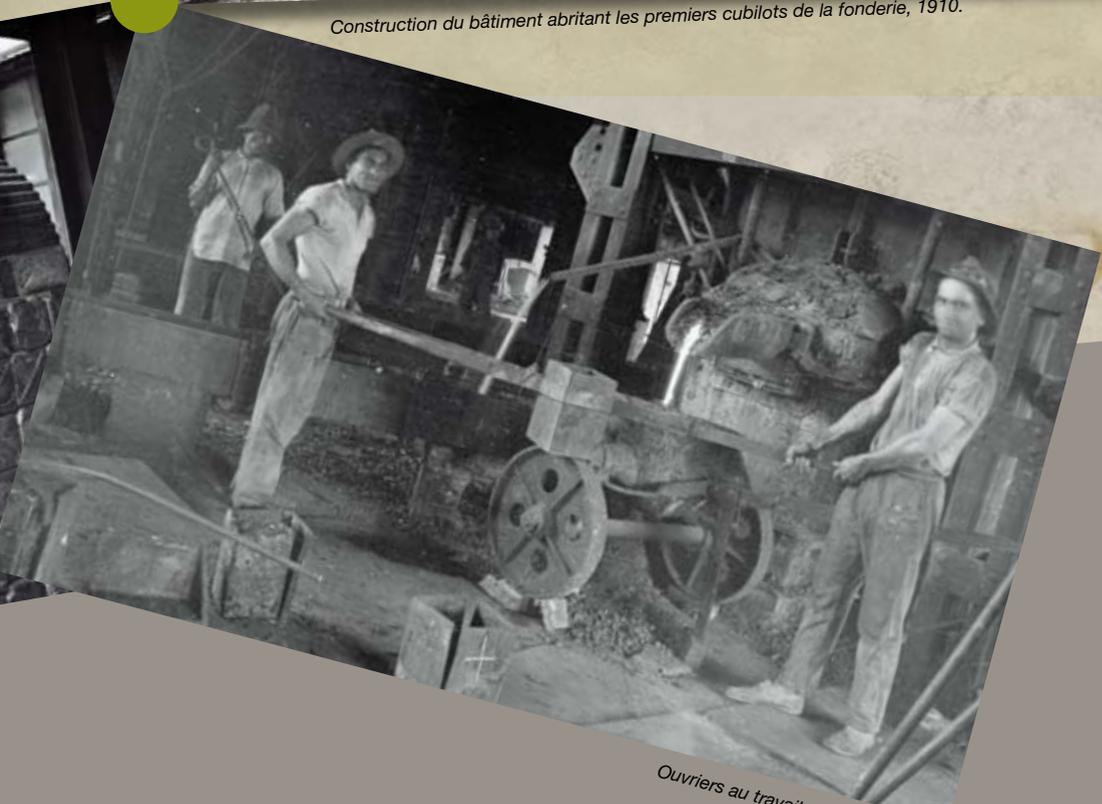
La direction.



Construction du bâtiment abritant les premiers cubilots de la fonderie, 1910.



Les briques de minerai avant leur insertion dans le four.



Ouvriers au travail dans l'atelier fer.



4 1922, LE NAUFRAGE DU FRANCE II

Le plus grand voilier sorti des chantiers français fit de nombreux voyages pour la SLN, avant de faire naufrage sur les récifs de la côte Ouest, à proximité de Moindou.

C'est en 1913 que le *France II*, gigantesque cap-hornier de 142 mètres de long, gréé en cinq-mâts barque, sort des Chantiers de la Gironde et est livré à la Société Anonyme des Navires Mixtes que vient de créer le Rouennais Prentout.

Le *France II*, navire mixte alliant la voile et le moteur, est construit pour le transport du nickel calédonien. Ce cap-hornier était un pari audacieux, qui laissait dubitatifs les milieux de l'armement maritime. Il était tout en acier et sa surface de voiles – inégalée depuis – était de 6 300 mètres carrés.

Il avait deux hélices latérales tournant à 240 tours par minute maximum, mues par deux moteurs Diesel de 900 chevaux. Les soutes contenaient assez de combustible pour marcher 47 jours et parcourir 11 000 milles. Les armateurs comptaient que cette combinaison de la voile et du moteur leur permettrait d'aller en Calédonie en 80 jours, c'est-à-dire plus rapidement qu'un cargo de ce temps.

C'est avec un équipage total de 45 hommes seulement que le *France II* prit la mer, ce qui paraît bien peu proportionnellement au gigantisme de ce bâtiment. C'est à dire à quel point les armateurs pariaient sur une grande maniabilité du navire. C'est ainsi que s'effectue le premier voyage du *France II* entre l'Europe et Thio, avec 92 jours de mer à l'aller et 102 au retour.

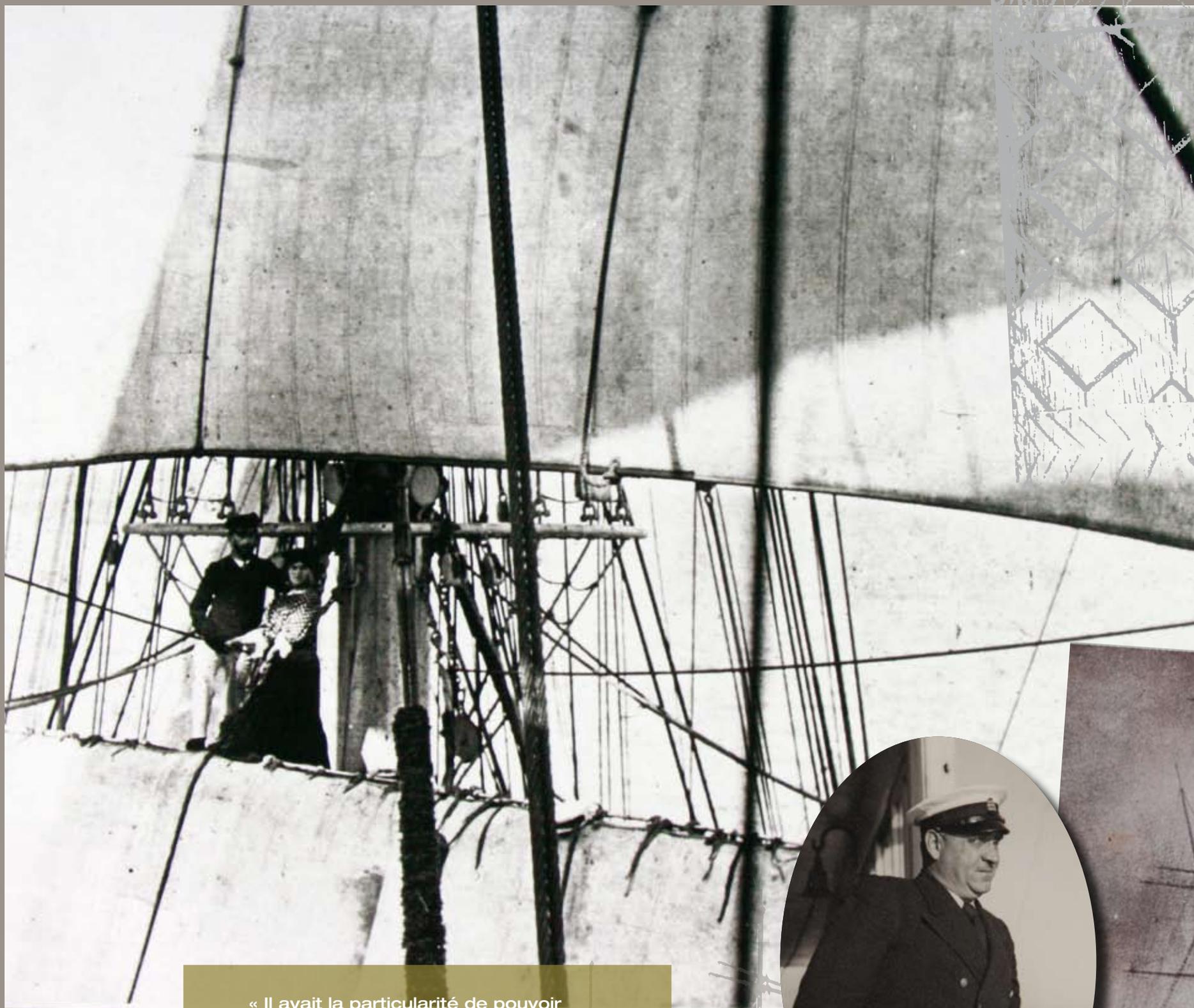
Après la mort d'Henri Prentout, la société des Navires Mixtes décida, fin 1916, de se séparer du *France II*, estimé trop peu rentable par la compagnie : les difficultés liées à la guerre, le contrat avec la société Le Nickel jugé trop onéreux et un problème de moteur au retour du quatrième voyage eurent raison de lui.



1922,
LE NAUFRAGE
DU
FRANCE II



Le France II sur le récif de Ouano (Téremba).



« Il avait la particularité de pouvoir embarquer des passagers à son bord. Dans ce but, le château central avait été luxueusement aménagé. Sept vastes cabines donnaient sur un grand salon avec piano, un fumoir, une salle de lecture avec bibliothèque et même une chambre noire pour les travaux photographiques. »

*Naufages en Nouvelle-Calédonie,
Fortunes de Mer Calédoniennes, 2003.*



*Lucien Lefèvre, second
du capitaine du France II.
Le capitaine Victor Lianel et
son second, Lucien Lefèvre,
touchèrent quatre fois Thio.
En 1922, ils quittèrent Thio
pour aller chercher
un chargement à Pouembout
lorsqu'ils firent naufrage
sur le récif de Ouano.*

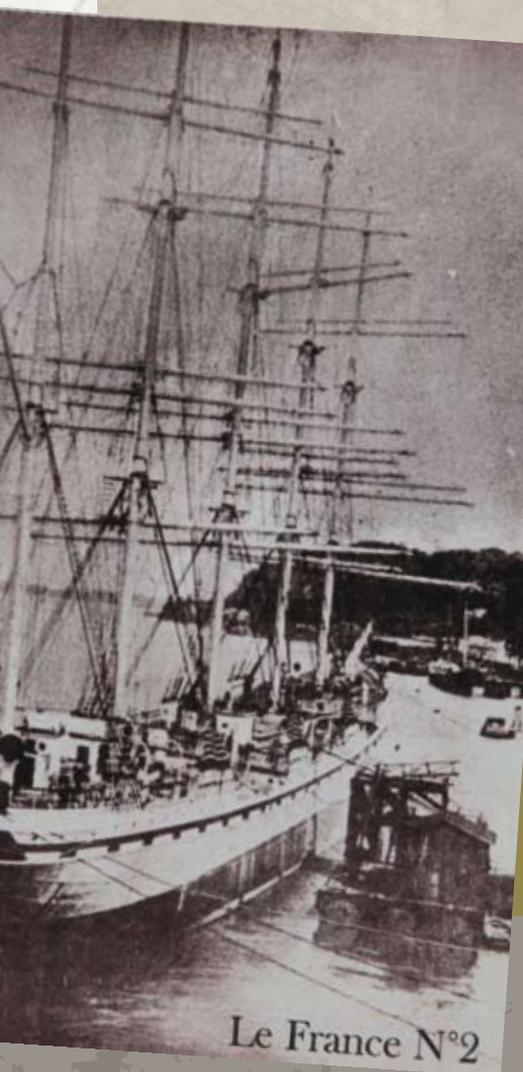
1922, LE NAUFRAGE DU FRANCE II

En 1919, il fut décidé d'enlever purement et simplement les moteurs dont les hélices retardaient sensiblement la marche de la voile. Le cinq-mâts à moteurs redevint cinq-mâts à voiles comme le *France I*.

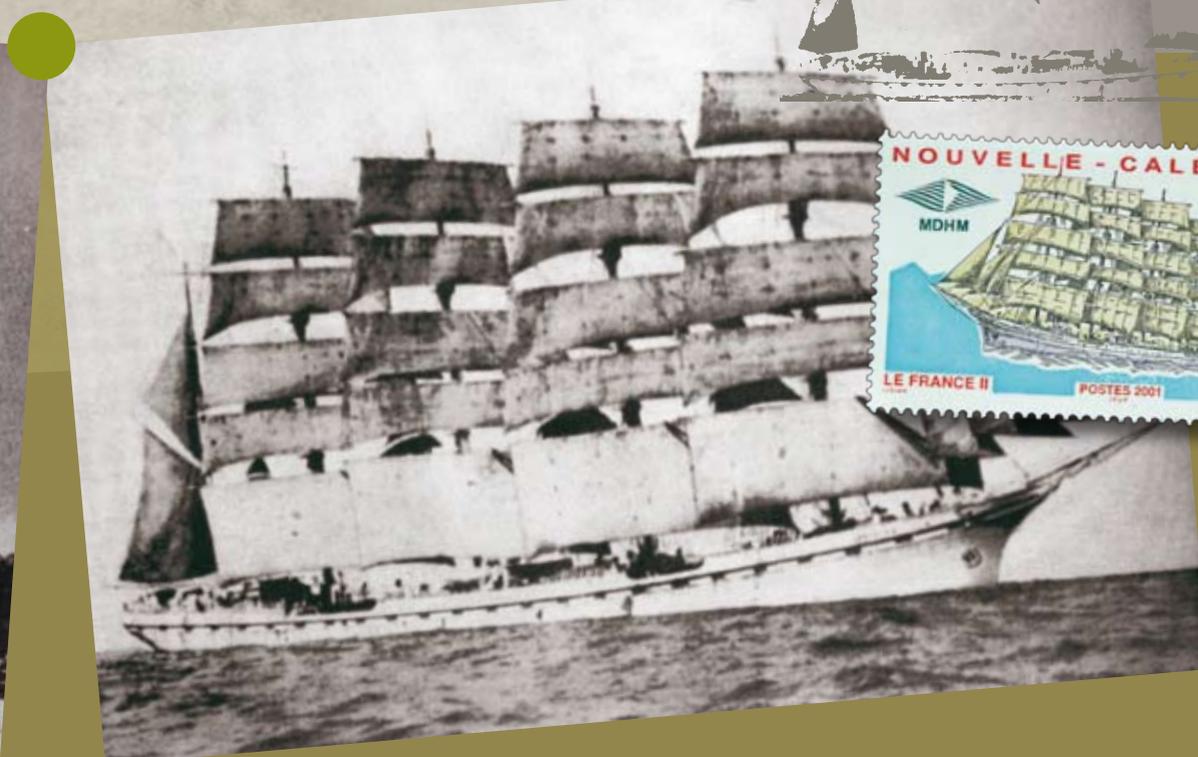
Bientôt, un nouvel accord fut trouvé avec la SLN. Malheureusement, lors d'un de ses voyages, après avoir déchargé une cargaison de ciment à Thio, le *France II* fit voile vers Pouembout où l'attendait un chargement de minerai à destination de l'Europe.

Près de Téremba, faute de moteurs, il s'échoua dans la nuit du 11 au 12 juillet 1922 sur le récif de Ouano. Le vent l'avait abandonné et une mer houleuse avait fait le reste.

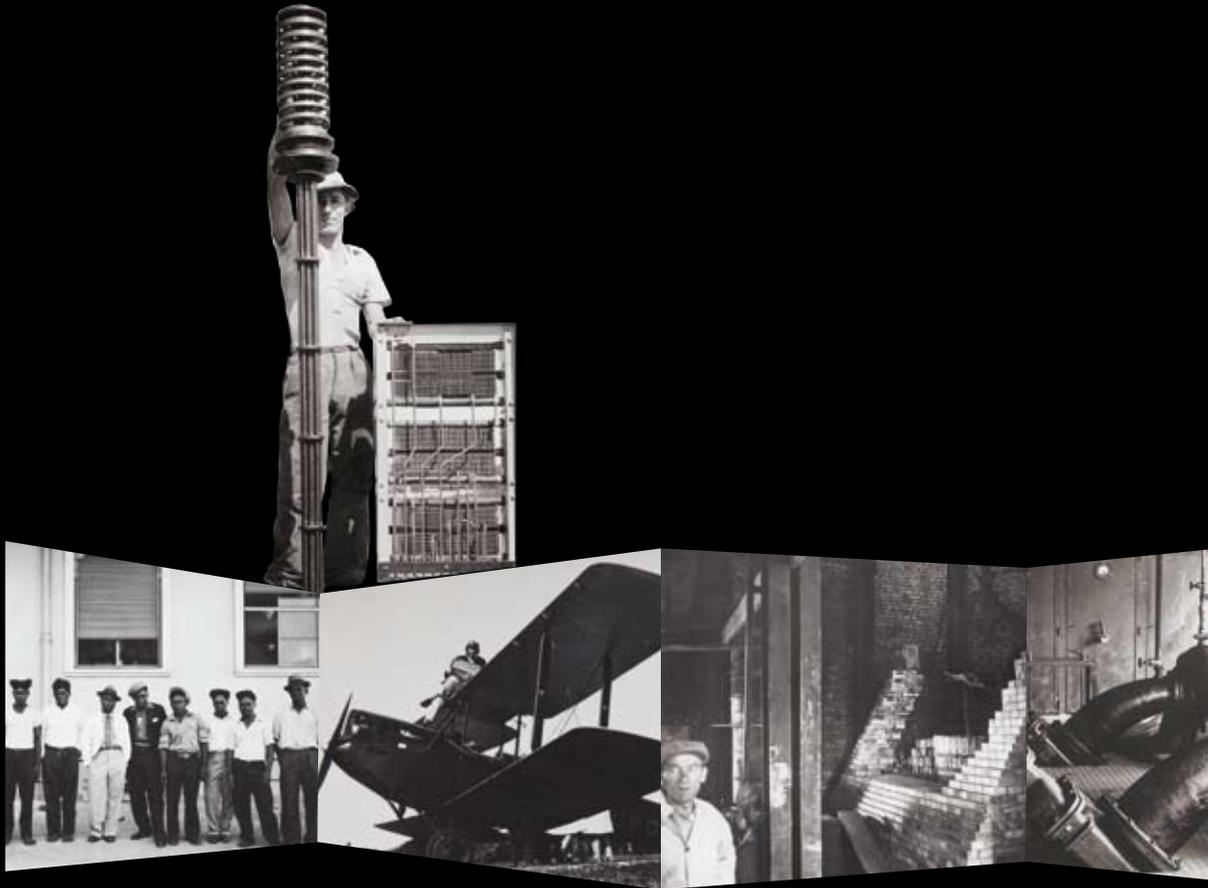
L'Australian Salvage Cie envoya un des puissants remorqueurs de la société sur les lieux ; son représentant estimait le sauvetage très possible, mais les frets avaient baissé, la marine marchande était dans le marasme, les derniers cap-horniers se vendaient à vil prix et ceux qui étaient obligés de naviguer le faisaient à perte. L'abandon du *France II* fut décidé.



Le France N°2



1937 > 1998



LA MODERNISATION DE L'OUTIL



La course aux armements de la période d'avant-guerre fut bénéfique à l'exploitation du nickel et à la SLN. A contrario, la guerre empêcha la société Le Nickel de fournir ses clients européens, en raison du blocus maritime allemand puis du ralliement de la Nouvelle-Calédonie à la France libre.

Aussi, le directeur, Paul Vois, prit-il l'attache du gouvernement australien qui accepta d'acheter la production de l'usine de Doniambo par un contrat signé le 30 juillet 1940.

Le 9 janvier 1941, un nouveau contrat entre la SLN, le Commonwealth d'Australie et l'International Nickel Company augmentait le tonnage exporté mensuellement de 450 à 550 tonnes de mattes. Et le 1^{er} juillet 1941, un troisième contrat négocié avec le gouvernement américain permit d'augmenter encore la production afin d'assurer un fonctionnement normal de l'outil industriel.

Stein d'affinage de l'usine de Doniambo, vers 1960

La SLN bénéficia, après la guerre, de prêts spéciaux et obtint un régime fiscal particulier afin de moderniser son outil de production. Ce qui amena le chef du service des mines à déclarer, en 1966 : « *Quel que soit le régime minier en vigueur dans tel ou tel pays, il est un fait certain : l'industrie minière est destructrice... Pourtant, aucune civilisation, aucune économie développée ne peut se concevoir sans exploitation minière et, par la suite, sans consommation des minerais extraits.* »

La SLN fut néanmoins confrontée à deux problèmes : le manque d'approvisionnement en charbon australien et le manque récurrent de main-d'œuvre. C'est ainsi qu'en 1943 le directeur de la SLN rédigea un vœu pour les autorités politiques demandant à ce « *que les armées alliées remettent à la disposition de la vie économique de ce pays la main-d'œuvre locale qu'elles détiennent à quelque titre que ce soit* ».

La fin de la Seconde Guerre mondiale changea radicalement la donne salariale car le régime de l'engagement des Asiatiques en provenance des colonies hollandaises et françaises disparut en quelques années. La SLN se trouva alors confrontée à la nécessité d'améliorer les conditions de vie de ses ouvriers, initiant une politique sociale en avance sur son époque. Christian Thurneyssen, ancien directeur général de la SLN, rappelle que « *l'usine Doniambo, aménagée dans une période où la main-d'œuvre était abondante, bon marché et très docile, ne répondait plus aux nécessités du moment* ».

Les grandes grèves des dockers australiens des années 1945 à 1947 obligèrent la SLN à arrêter l'usine le 18 juillet 1945 et il fallut attendre mai 1947 pour la réouverture d'un premier four water jacket, et encore, seulement au tiers de sa capacité. Il fallut à nouveau arrêter deux fois ce four – avec les risques inhérents –, jusqu'à ce que tous les approvisionnements soient assurés. La SLN arriva néanmoins à produire 1 300 tonnes de mattes en 1946 puis en 1947 grâce à la réouverture temporaire de son unité métallurgique de Yaté.

La société Le Nickel en tira la conclusion logique qu'elle ne pouvait plus dépendre des importations pour assurer l'approvisionnement en énergie de Doniambo. Elle apporta tout son concours dans la réalisation du grand barrage de Yaté et dans la construction d'une ligne de transport d'énergie reliant la centrale de Yaté à l'usine de Doniambo.

À Doniambo, on installa un four d'affinage de la fonte, on construisit une troisième grille de frittage et un troisième four water jacket, puis on installa deux fours électriques de 3 000 kW. C'est ainsi que la société passa le cap des 10 000 tonnes de métal en 1955. La crise de récession qui toucha le marché du nickel en 1962 fut utilisée par la SLN qui ferma alors ses fours water jackets vieillissants afin de les remplacer par des bas-fourneaux.

Sur le plan politique, l'application de la loi-cadre en 1957 donna une certaine autonomie minière à la Nouvelle-Calédonie. La métropole ayant entrepris, à partir de la loi Jacquinot de 1963, de restreindre l'autonomie de ce « confetti de l'Empire », elle reprit le

contrôle du sous-sol lors des lois Billotte de 1969. Une de ces lois institua un nouveau régime fiscal permettant à l'État, et non plus au Territoire, d'attribuer des avantages fiscaux à des entreprises minières. La troisième imposait à tous les candidats mineurs d'adresser au ministère de l'Industrie une demande d'autorisation personnelle minière.

Le « boom » minier commença en 1967.

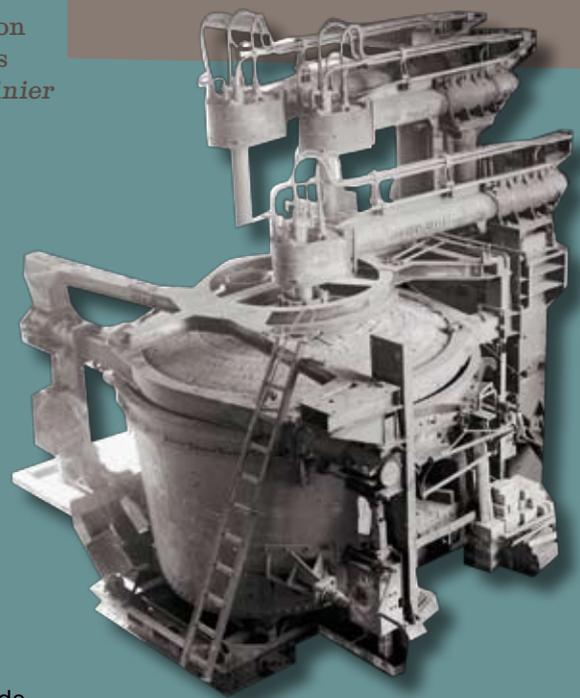
Il transforma profondément les mentalités et fut à l'origine du décollage économique du Grand Nouméa tout en accentuant les inégalités entre la mine et l'agriculture, ainsi qu'entre les communautés.

Malgré tous les efforts des autorités, le nickel restait la seule activité économique d'importance. Et pour paraphraser le dicton portant sur le BTP lors des Trente Glorieuses, les Calédoniens prirent l'habitude de penser : « *Quand la SLN va, tout va !* »

Il est à noter que la crise qui déboucha sur les Événements est concomitante de la crise minière des années 1980. En 1988, la Nouvelle-Calédonie sort de la crise politique grâce aux accords de Matignon.

Bientôt, de nouvelles discussions intervinrent pour prolonger cette période de paix et de reconstruction économique. Les négociations furent bientôt compliquées par le dossier d'accès à la ressource minière, la Société Minière du Sud Pacifique (SMSP) souhaitant à tout prix obtenir un massif minier appartenant à la société Le Nickel afin de mettre en place un projet métallurgique avec une société canadienne. Ce véritable « préalable minier » fut finalement réglé par l'État français lors des accords de Bercy en faveur des intérêts de la province Nord, actionnaire majoritaire de la SMSP. En contrepartie, la SLN recevra en 2006 une soulte ainsi que les titres miniers de Poum où elle ouvrira progressivement un cinquième centre minier.

Finalement, un nouvel accord politique fut signé à Nouméa le 5 mai 1998. Une nouvelle collectivité territoriale entra en fonction en janvier 2000, ayant vocation à prendre le contrôle progressif d'un certain nombre de compétences, dont les ressources naturelles. Dans cette nouvelle configuration politico-économique, l'État transmit aux Provinces de la Nouvelle-Calédonie une partie significative des actions de la SLN, renforçant – si besoin était – la communauté d'intérêt entre la société Le Nickel et le « Caillou ».





1 LA TOURMENTE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE



Hier, le mécénat d'entreprise amena la SLN à subventionner les courses hippiques, de la même façon que la société soutient aujourd'hui les Jeux du Pacifique.

Inauguration des nouvelles installations administratives de Doniambo, le 4 mars 1939. À cette occasion, le secrétaire général Bayardelle remet la médaille du travail à Charles Bénébig, chef de l'atelier fer.

Presque du jour au lendemain, la succursale de Nouméa est complètement coupée de son siège social de Paris. Le directeur, Paul Vois, se trouve devant le problème financier que pose la nécessité de maintenir son exploitation, problème très grave en raison des répercussions qui en résulteraient pour son personnel et pour l'économie générale de la Nouvelle-Calédonie.

Il se rend en Australie pour y obtenir de nouveaux débouchés. Lors de son voyage de retour, le minéralier *Notou*, à bord duquel il avait pris passage, est attaqué et coulé à pic par un corsaire allemand. Paul Vois et tout l'équipage sont faits prisonniers et, après plusieurs semaines de fuite, sont transférés sur un ravitailleur allemand. Ce dernier, après avoir doublé le cap Horn et forcé le blocus des côtes françaises mis en place par la marine britannique, les ramène à Bordeaux. Ils sont alors envoyés dans un camp d'internement en Allemagne puis rapatriés en France.

Un des administrateurs de la SLN, M. Dewetz, qui avait rejoint la France libre et qui résidait aux États-Unis, effectue alors les voyages destinés à conclure avec le gouvernement américain les contrats nécessaires à la pleine utilisation de Doniambo.



MM. Rapadzi, Vois et Trubert en présence du gouverneur, le 6 février 1940 à Doniambo.

1

LA TOURMENTE
DE LA SECONDE
GUERRE
MONDIALE

Première voiture à avoir emprunté la route Thio-Nouméa. Celle-ci fut ouverte grâce aux engins privés prêtés par le président de la commission municipale, M. Rapadzi, qui était aussi directeur de la SLN.



La période 1937-1939 fut prospère pour la société Le Nickel en raison de la course aux armements puis de l'effort de guerre. C'est ainsi qu'en 1938 la production de matte calédonienne dépasse pour la première fois les 6 000 tonnes, et ce, malgré un abaissement de la teneur du minerai à 4,8 %.



Hydravion de la Marine nationale face à l'hôtel Maridas à Thio, 1940.

Durant toute la guerre, la Nouvelle-Calédonie reste une base arrière américaine, ce qui protège l'outil industriel. Et, de fait, l'administration avait mis au point avec la direction de la SLN un plan de « mise hors d'usage de l'usine, de la flotte et des centres ». Dans une lettre du 31 janvier 1942, le directeur précise : « La société Le Nickel fixera une mission à chaque employé spécialisé pour exécuter au plus vite ce programme de destruction, les explosifs devront être conservés à pied d'œuvre sous la responsabilité de ces employés. Par la suite, le personnel devenu disponible reprendra sa place dans la milice. »

L'année 1942 est marquée par le torpillage du minéralier *Cagou* par un sous-marin japonais en juillet. La même année, commencent à se faire sentir les effets d'un certain mécontentement du personnel dû à l'inflation et aux difficultés d'entretien des fours, problèmes liés dans les deux cas aux difficultés d'approvisionnement.

Le 1^{er} novembre 1942, le dépôt de munitions du quai américain de Doniambo explose, offrant une vision d'apocalypse. Les pertes humaines sont dramatiques puisque l'US Navy dénombre 52 morts et 38 disparus. La SLN n'a à déplorer que des blessés légers en raison de l'isolement des installations américaines et de la réduction du personnel sur site en ce jour férié. Endommagée, la cokerie est aussitôt réparée, la production n'attendant pas.

Le Cagou peu avant sa disparition. Il était composé d'un équipage de 38 hommes : 9 Européens, 10 Kanak et 19 Tonkinois.



Le directeur de la SLN, Paul Vois, et les officiers du Notou, après leur libération, Paris, 1942.



Le Notou est capturé et coulé le 16 août 1942 par un corsaire allemand. Une équipe de prise de l'Orion monte à bord du Notou, déleste la cambuse et place dans ses cales des charges d'explosifs. L'épave est achevée de quelques coups de pièces de 150 mm. Tout l'équipage est fait prisonnier.

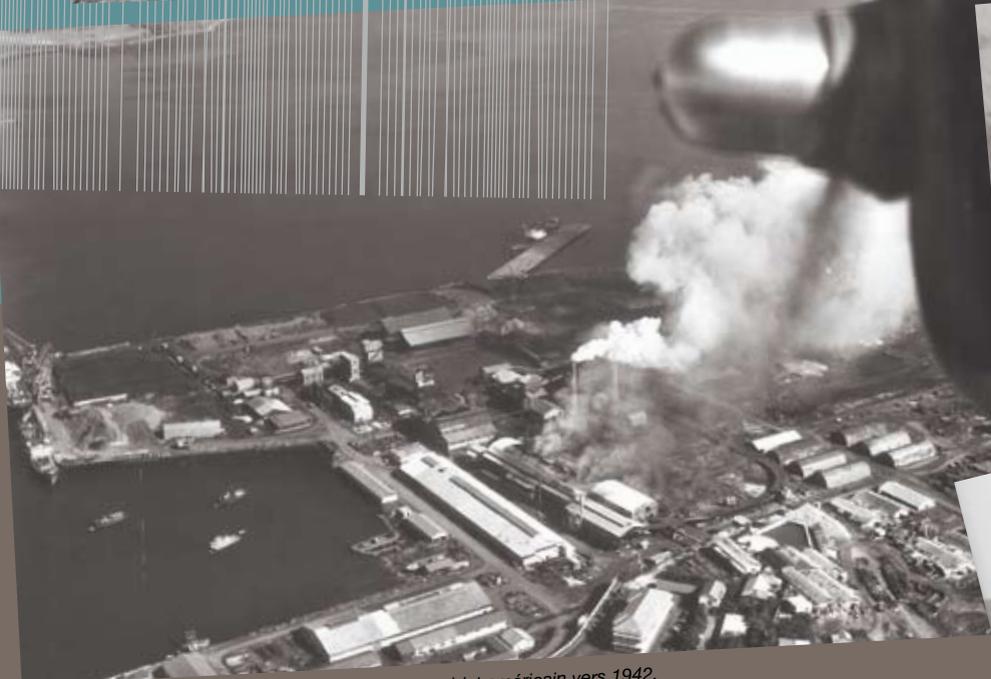




Les matelots du Notou après leur libération. Tout l'équipage avait été fait prisonnier. Composé de 18 Indochinois et de 8 Kanak, celui-ci avait été déposé le 21 décembre 1942 dans une île du nord de la Nouvelle-Guinée. Quant aux neuf officiers et au seul passager, le directeur de la SLN, Paul Vois, ils avaient été transférés, après plusieurs semaines de fuite, sur un ravitailleur allemand qui les avait ramenés à Bordeaux. Ils avaient alors été envoyés dans un camp d'internement en Allemagne avant d'être finalement rapatriés en France.



Le cratère après l'explosion du 1^{er} novembre 1942.



Photographie de Doniambo prise de l'avion d'un soldat américain vers 1942.



Première évacuation aérienne à Thio. La SLN initia cette mesure - ancêtre de l'Evasan - pour transporter M. Chautard à l'hôpital colonial, en 1942.



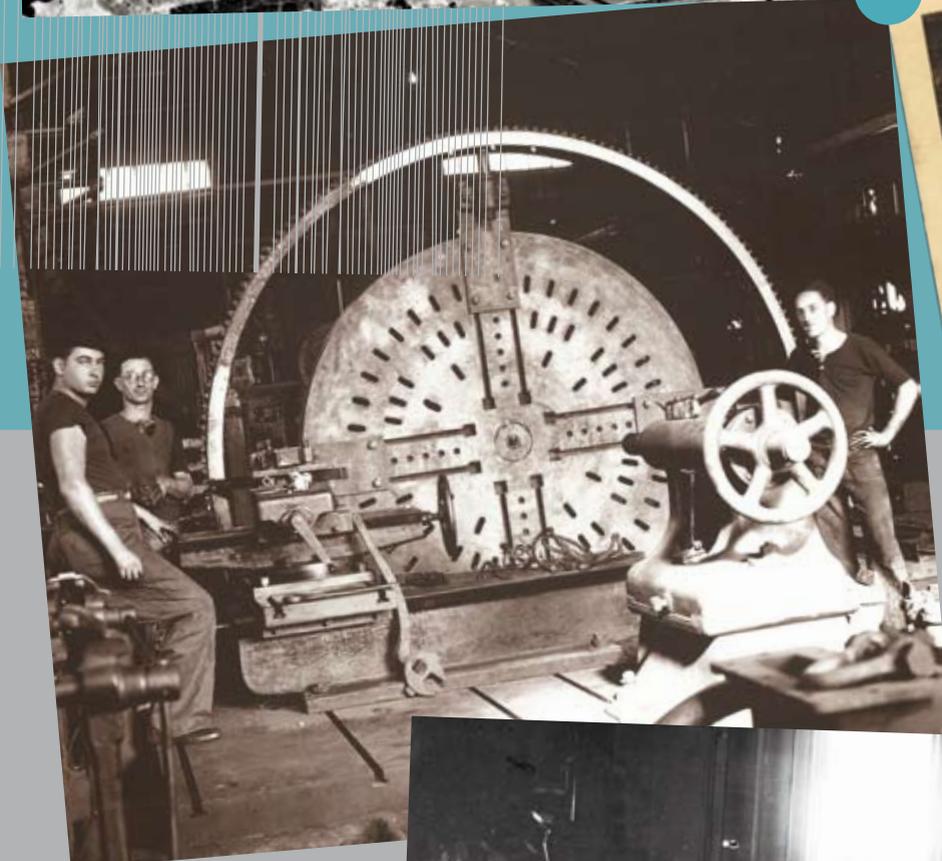
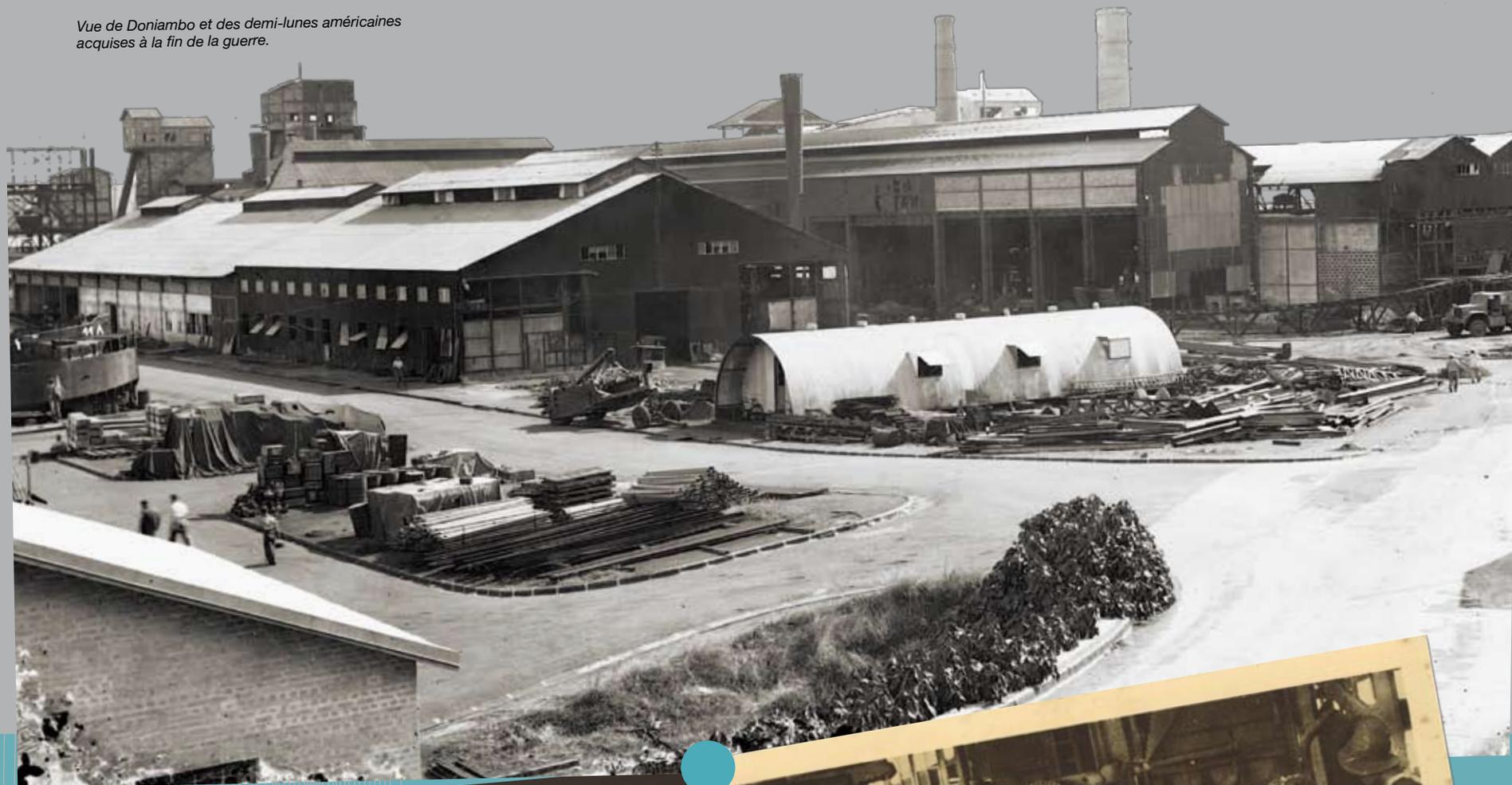
La cité SLN Saint-Louis, Vallée-des-Colons.

**Drame au quai américain
de Doniambo, 1^{er} novembre 1942**

Ce jour-là, une formidable explosion ébranle la ville et l'usine de la SLN. Une énorme boule de feu se transforme en un gigantesque nuage de fumée au-dessus de Doniambo. Le bilan fut de 52 morts, 90 blessés graves et 38 disparus. La SLN, qui n'avait qu'un personnel réduit sur site en ce jour férié, n'eut à déplorer que des blessés légers, malgré de gros dégâts dans les bâtiments proches, notamment la cokerie.



Vue de Doniambo et des demi-lunes américaines acquises à la fin de la guerre.



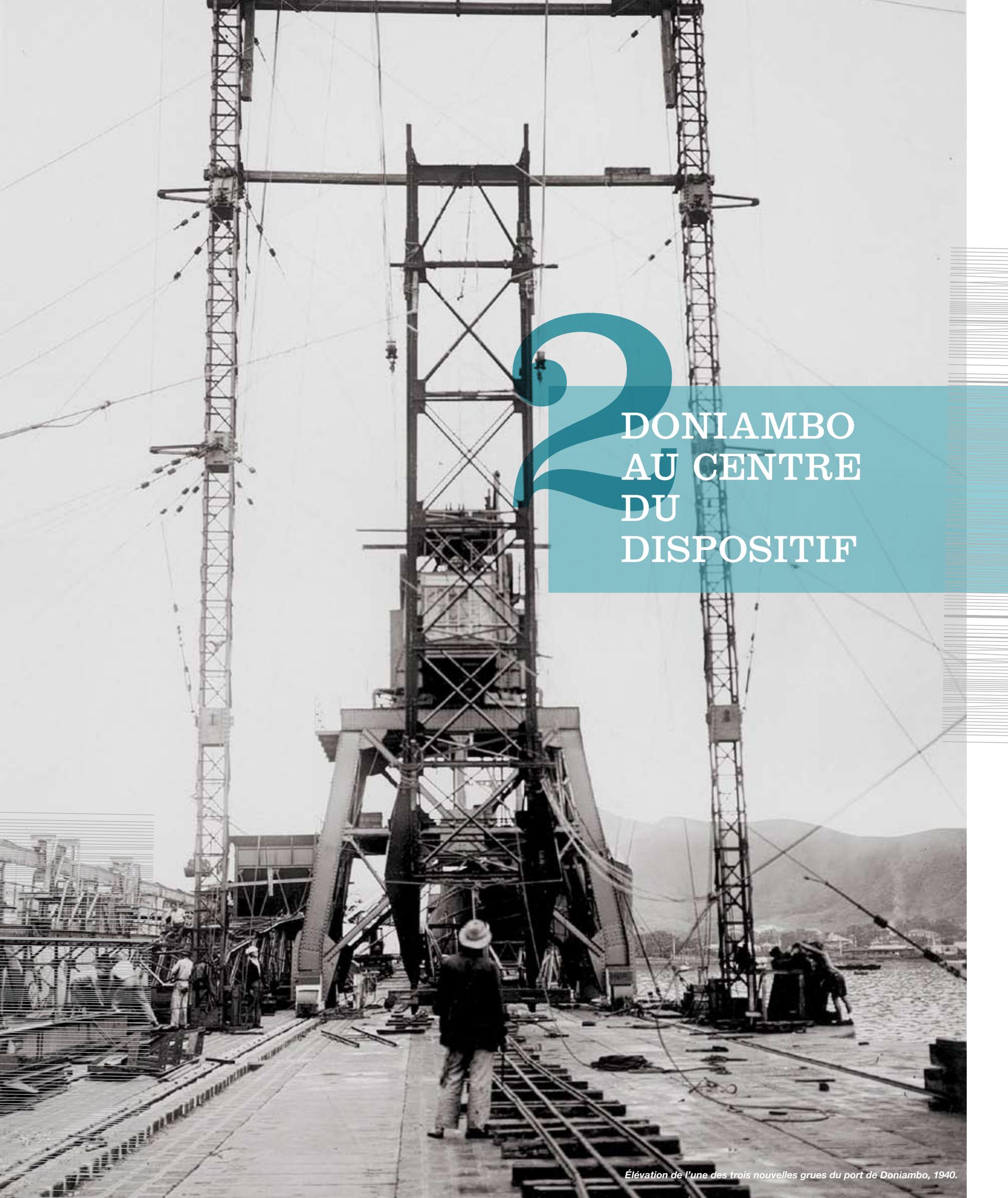
Réparation de la couronne d'une des grues de Doniambo.



Famille d'un cadre de la SLN lors d'un repas de fête, douceurs et Coca-Cola.

« Avec le ralenti des mines, on note l'arrêt de l'usine de fusion. Il est encore difficile de dire ce que nous pourrions produire dans le 2^e semestre 1945. Nous avons récupéré 300 engagés sur 950 à l'usine, et il en faudrait 500 au moins pour repartir à un four. Quand les aurons-nous ? »

Lettre du directeur Rapadzi à Henry Dewetz, 21 juillet 1945.



DONIAMBO
AU CENTRE
DU
DISPOSITIF

Paradoxalement, alors que la SLN a traversé la guerre sans trop de problèmes, Christian Thurneyssen, ancien directeur général de la SLN, note qu'après la guerre, la situation s'avère tragique : « *Disparition massive des travailleurs indochinois et japonais dont la durée légale du contrat est dépassée, flotte réduite à trois navires âgés et de faible tonnage, manque obligé d'entretien du matériel métallurgique, dévaluations importantes et successives de la monnaie, restrictions draconiennes d'attribution de devises empêchant l'approvisionnement en combustible, etc.* »

Doniambo doit donc relever le défi. La fermeture définitive de l'unité métallurgique de Yaté en 1950, facilite le financement de ses évolutions successives, qui en feront la plus importante usine pyrométallurgique du Pacifique Sud.

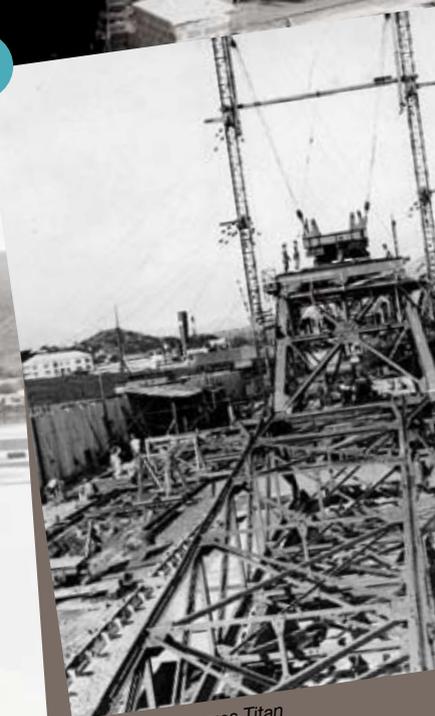
Son implantation dans la rade de Nouméa, sur un immense remblai pris sur la mer, lui assure 500 mètres de quais en eau profonde et une liaison facile avec les centres miniers de la société, mais aussi avec la raffinerie de Sandouville (Le Havre) et les installations de ses clients asiatiques utilisateurs de ferronickel.

Aujourd'hui, le minerai en provenance des « tritouts » des exploitations est débarqué des deux navires affrétés à l'année par la SLN pour assurer la liaison avec les centres miniers. D'impressionnantes grues Caillard prennent le minerai dans leurs godets, déchargeant 800 tonnes par heure et la cargaison d'un minéralier en une journée.

Le minerai est ensuite stocké dans des parcs d'homogénéisation, séché, calciné lors d'une fusion-réduction, puis traité pour fabriquer, d'une part, du ferronickel à hauteur de 80 % de la production et, d'autre part, de la matte destinée à l'usine ERAMET de Sandouville qui la transforme en nickel de haute pureté (99,99 %).



La trésorerie de Nouméa édita, en 1942 et en 1943, 5 billets de nécessité de 50 centimes, 1 franc, 2 francs, 5 francs et 20 francs. Le recto présente les grues Titan et les opérations de déchargement.



Élévation des grues Titan du nouveau quai.



Construction du nouveau quai de déchargement des navires, Doniambo, 1939. On commence le coffrage des poutres.



Déchargement d'un minéralier, 1942.



Pose des rails sur le nouveau quai de Doniambo, 1939.



Les quais de Doniambo présentent une importance capitale pour l'entreprise. C'est là qu'arrivent les différentes matières premières importées (charbon, soufre, gypse) et le minerai de nickel. En 1939, la SLN entreprend d'importants travaux de construction d'un nouveau port à Doniambo. Ses trois nouvelles grues de déchargement du minerai furent baptisées du nom des trois enfants de Paul Vois, alors directeur général de la SLN : Denise, André et Louise. Il s'agissait de grues démontables posées sur rails.



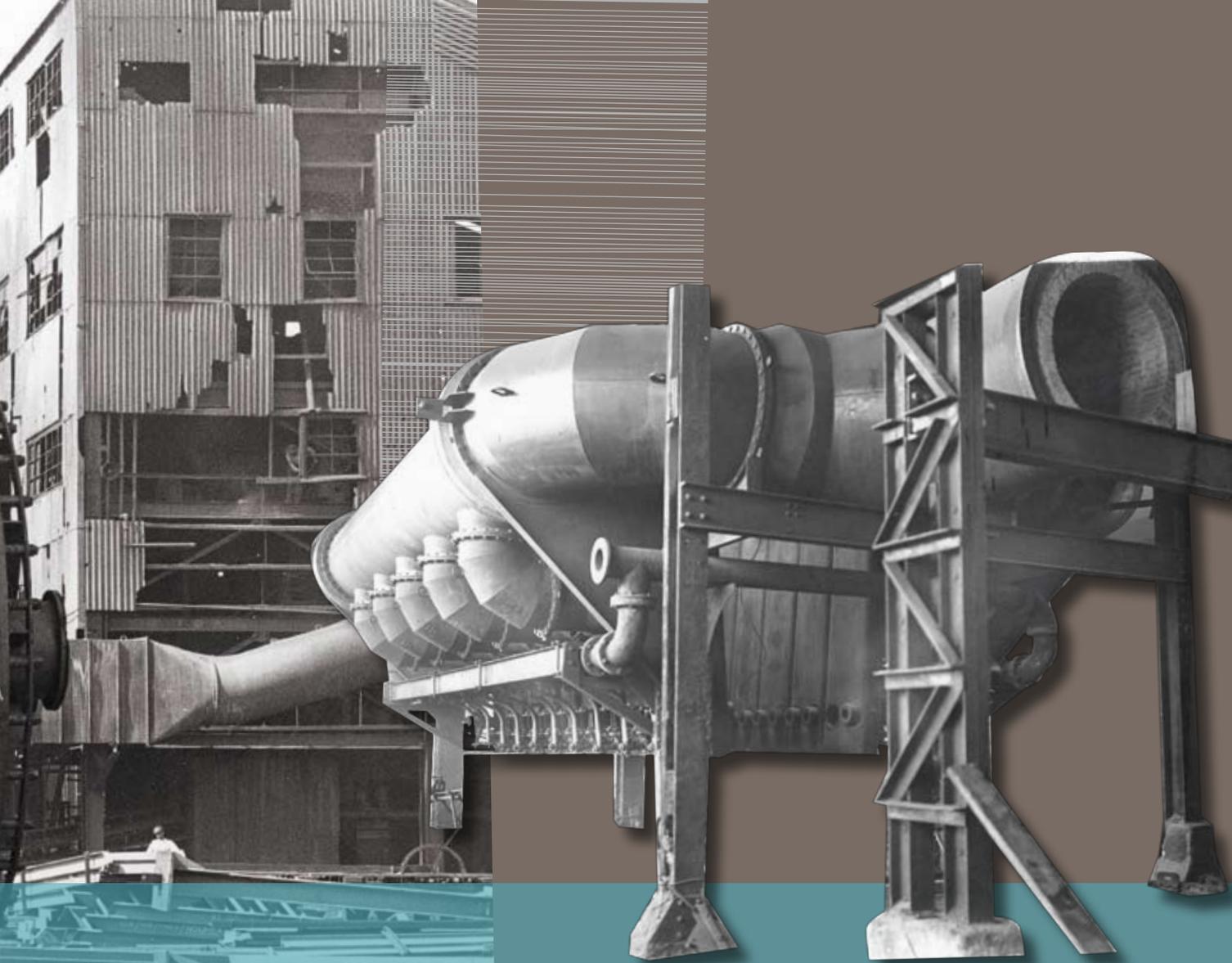
Transport vers l'usine A d'un cylindre de 20 tonnes pour la fusion du minéral, 1961.



Plieuse de tôles. La SLN possédait ses propres ateliers de tournage.

L'un des trois fours water jackets de Doniambo, 1955.

DONIAMBO
AU CENTRE
DU
DISPOSITIF



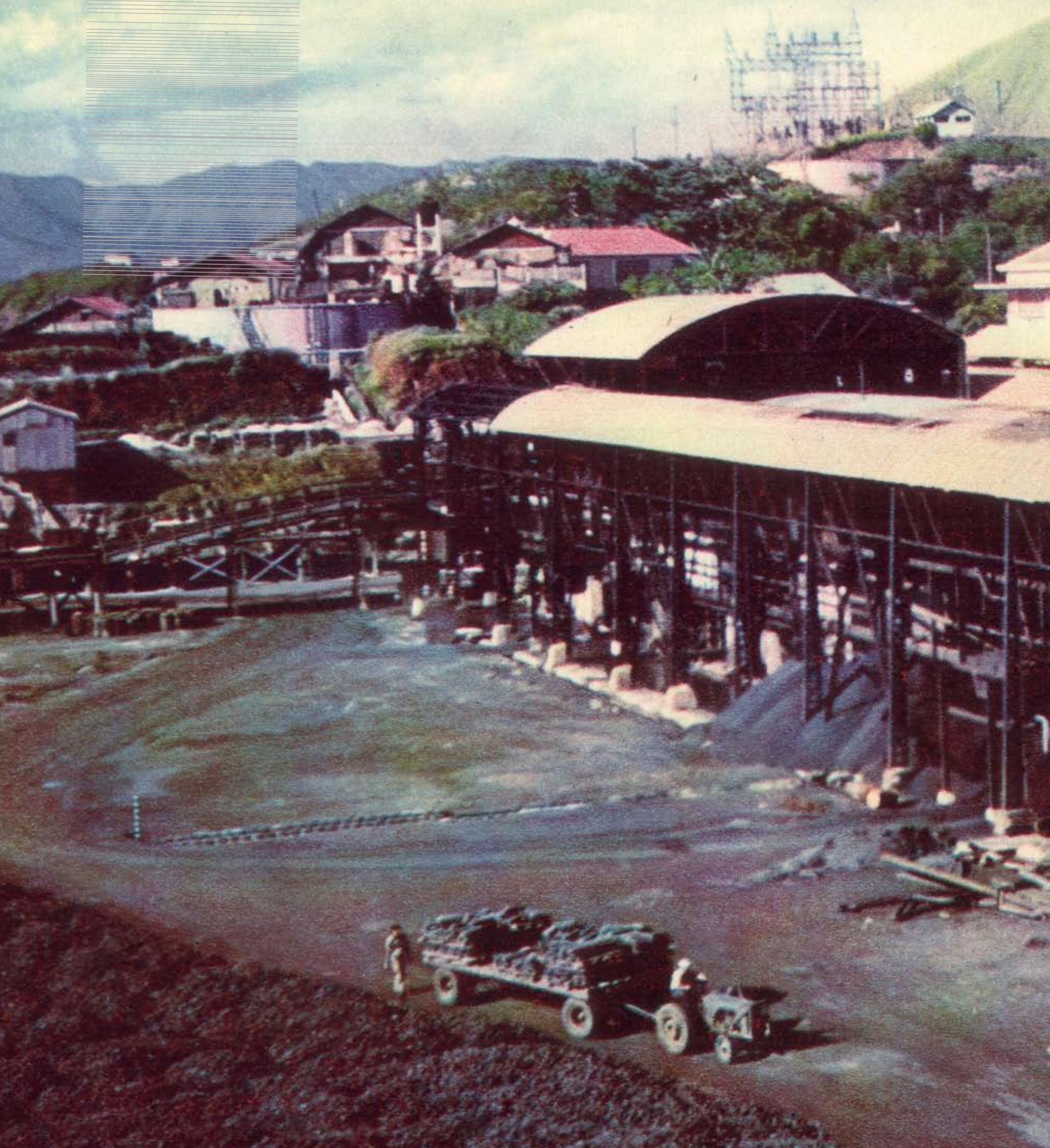
Water jacket en construction.



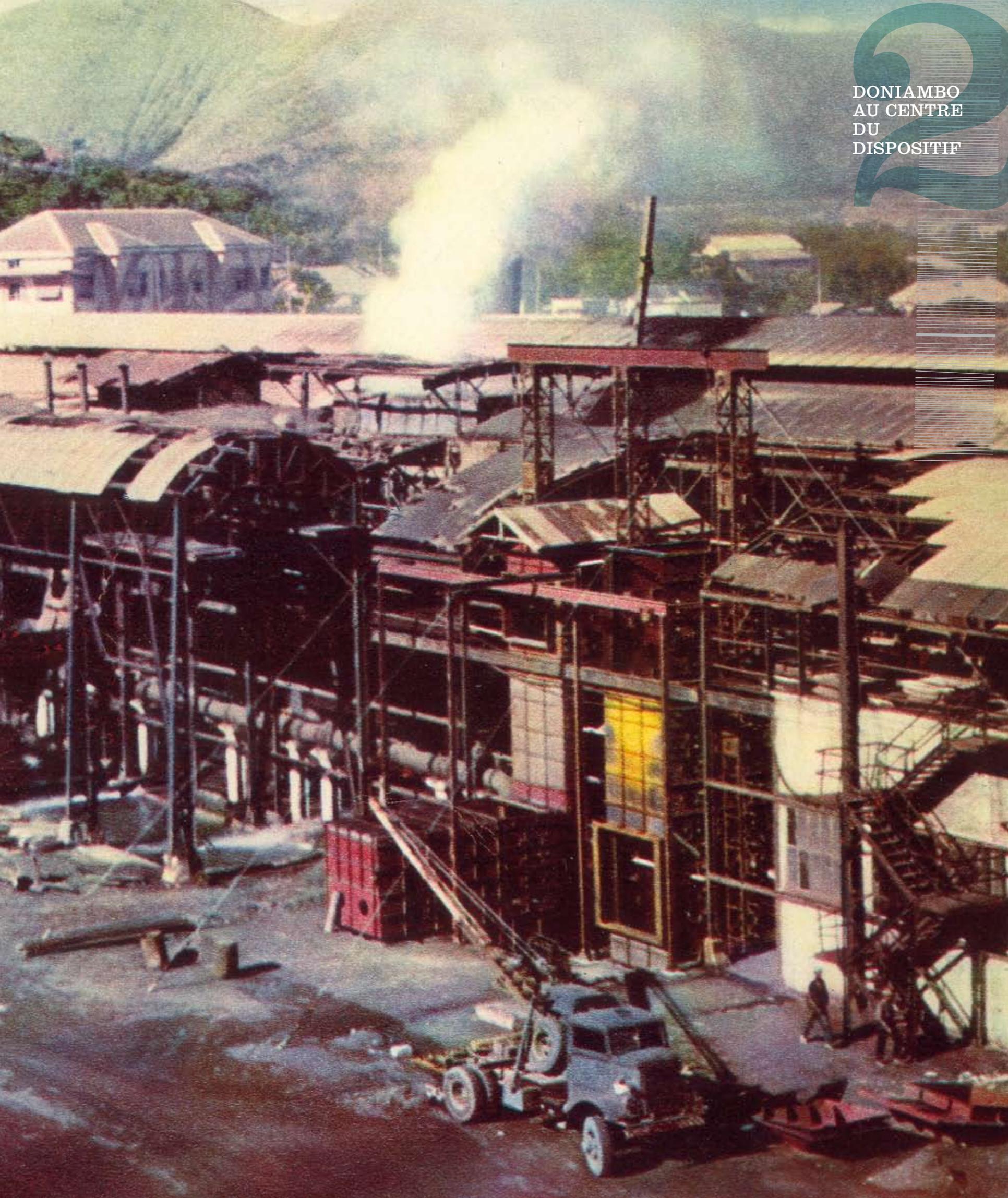
Longtemps, les ressources techniques de la Nouvelle-Calédonie restèrent limitées. Aussi, le site de Doniambo comportait non seulement l'usine à proprement parler, mais également les ateliers fer, de nombreux entrepôts de pièces détachées ou encore l'outillage nécessaire à la fabrication immédiate des pièces indispensables à la marche continue des fours.



Ancien atelier de fer.



Doniambo en 1955. « La société dispose actuellement de trois water jackets offrant une capacité de production maximum d'environ 9 000 tonnes de nickel par an. La fusion au water jacket exige des quantités importantes de coke ainsi que des éléments sulfurants, notamment du gypse... On recueille une matte brute contenant environ 33 % de nickel, 57 % de fer et 10 % de soufre. Cette matte est soufflée au convertisseur pour éliminer le fer. La matte à 77 % de nickel est expédiée à l'usine du Havre, qui, après grillage et réduction, produit un nickel affiné à 99,3 % de nickel. » Rapport sur la modernisation, avril 1955.



DONIAMBO
AU CENTRE
DU
DISPOSITIF

Ancien four à chaux.



Transport de chariots devant la grande cokerie.



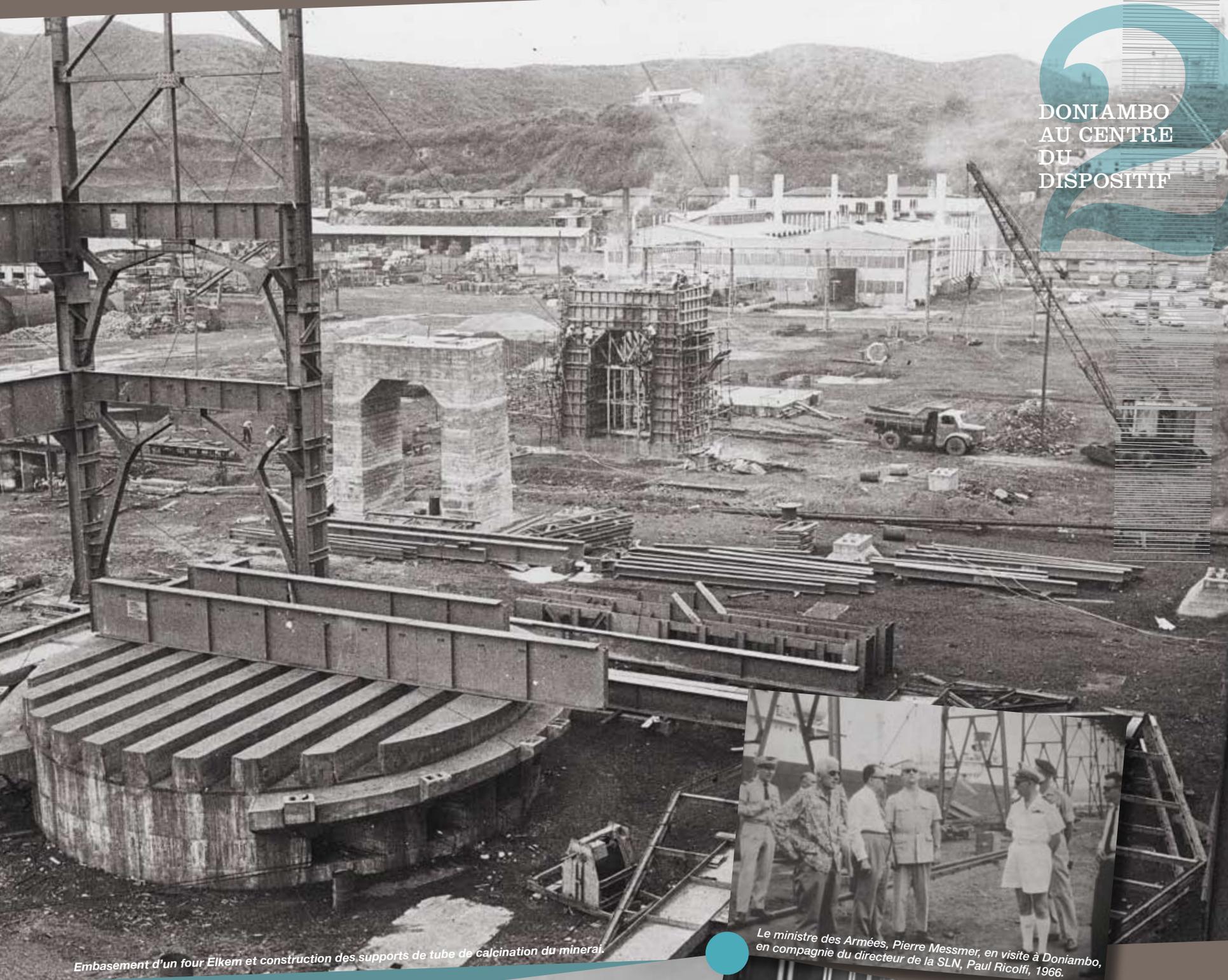
Les briques réfractaires du dessus de la voûte des hauts-fourneaux.



Visite de Paul-Émile Victor, chef des expéditions polaires françaises, en compagnie de Paul Ricolfi, directeur de la SLN, 1964.



Le centre médical de Doniambo, vers 1960.



Embaseement d'un four Elkem et construction des supports de tube de calcination du minerai.



Le ministre des Armées, Pierre Messmer, en visite à Doniambo, en compagnie du directeur de la SLN, Paul Ricolfi, 1966.



Transport d'un tube pour les hauts-fourneaux, vers 1965.

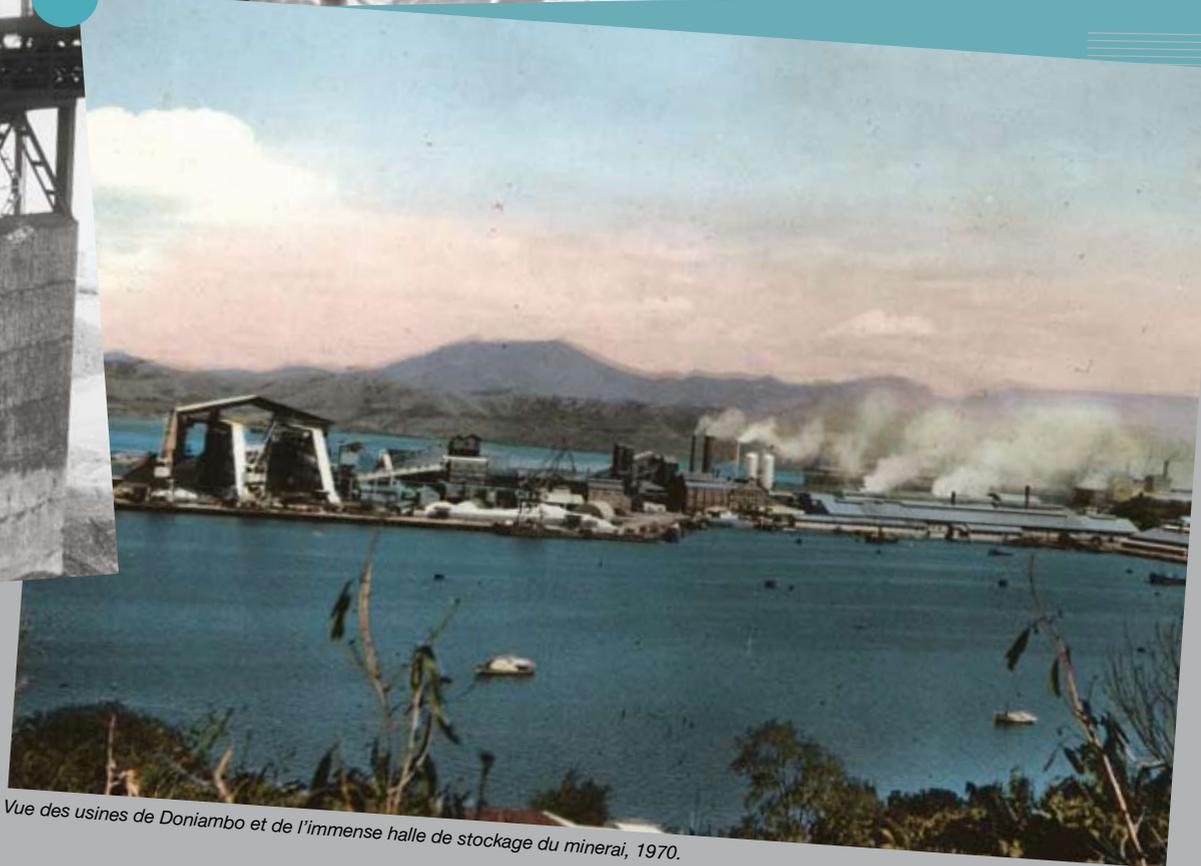


Derniers travaux sur la grande cokerie, dans les années 1960.

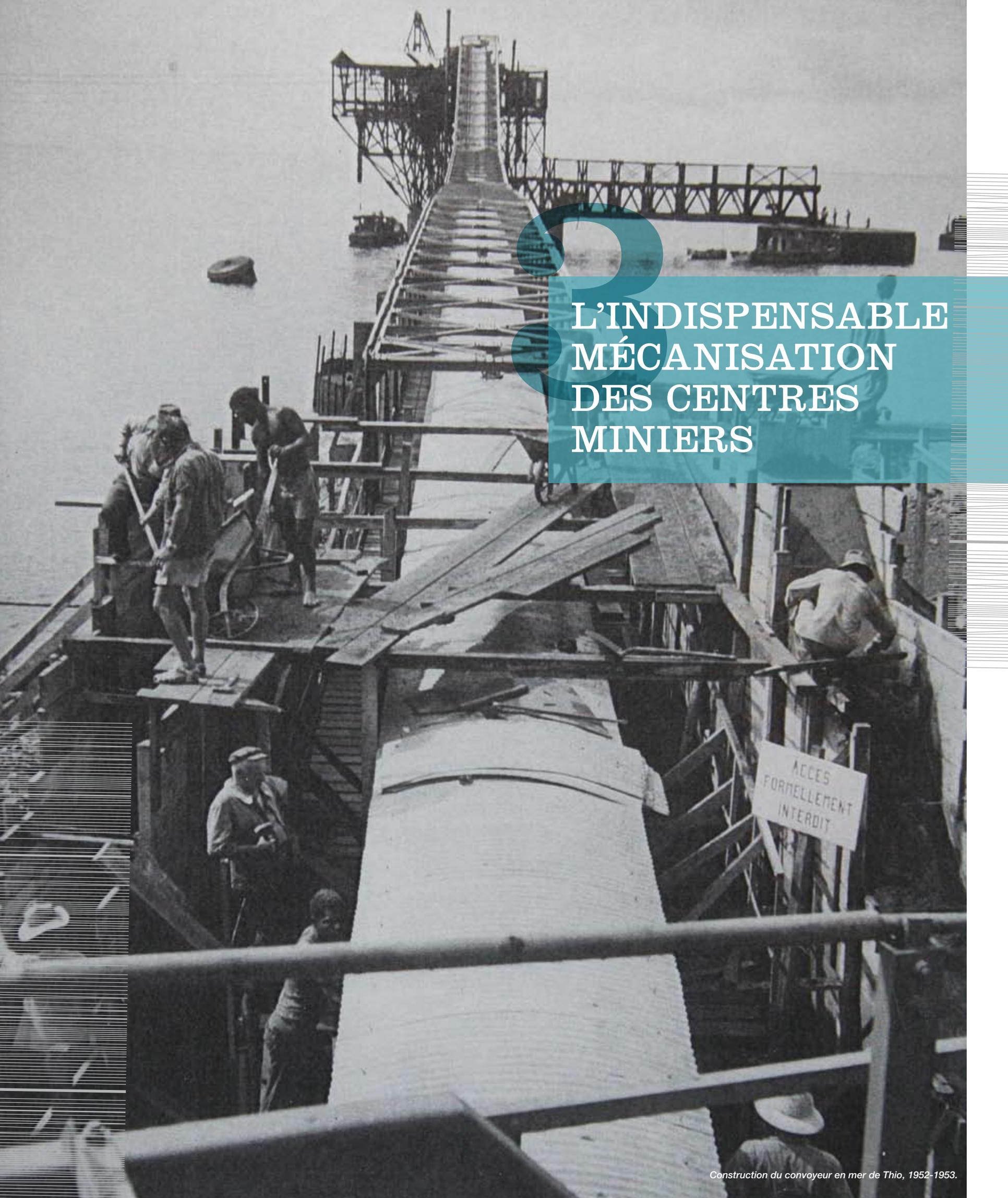
Construction de la grande halle de stockage du minerai et des convoyeurs alimentant les fours Elkem et l'usine A, 1960.



Bétonnage des pieds de la halle de stockage pour protéger les ferrures des bulldozers, 1961.



Vue des usines de Doniambo et de l'immense halle de stockage du minerai, 1970.



L'INDISPENSABLE MÉCANISATION DES CENTRES MINIERS

Après la guerre, la rareté de la main-d'œuvre rendait urgente la nécessaire modernisation des installations minières de la société Le Nickel. Celle-ci fut précoce car la SLN et la Nouvelle-Calédonie, grâce à leur participation à la France libre et au fait que le nickel était un métal stratégique, purent bénéficier du plan Marshall.

On vit alors arriver sur les quais de Doniambo des bulldozers, des camions et toutes les pièces et machines souhaitables. La mécanisation des exploitations minières se met progressivement au point avec les pelleuses made in USA et les premiers essais de triage du minerai sont effectués dans un cylindre tracté sur les chantiers de mine : c'était l'ancêtre des tritouts. Dès 1951, le transporteur aérien de Thio est inauguré. En 1960, la mine de Kouaoua est mise en exploitation.



L'INDISPENSABLE MÉCANISATION DES CENTRES MINIERS



Une pelle Lima chargeant un camion Euclide 15 tonnes à Thio, vers 1950.

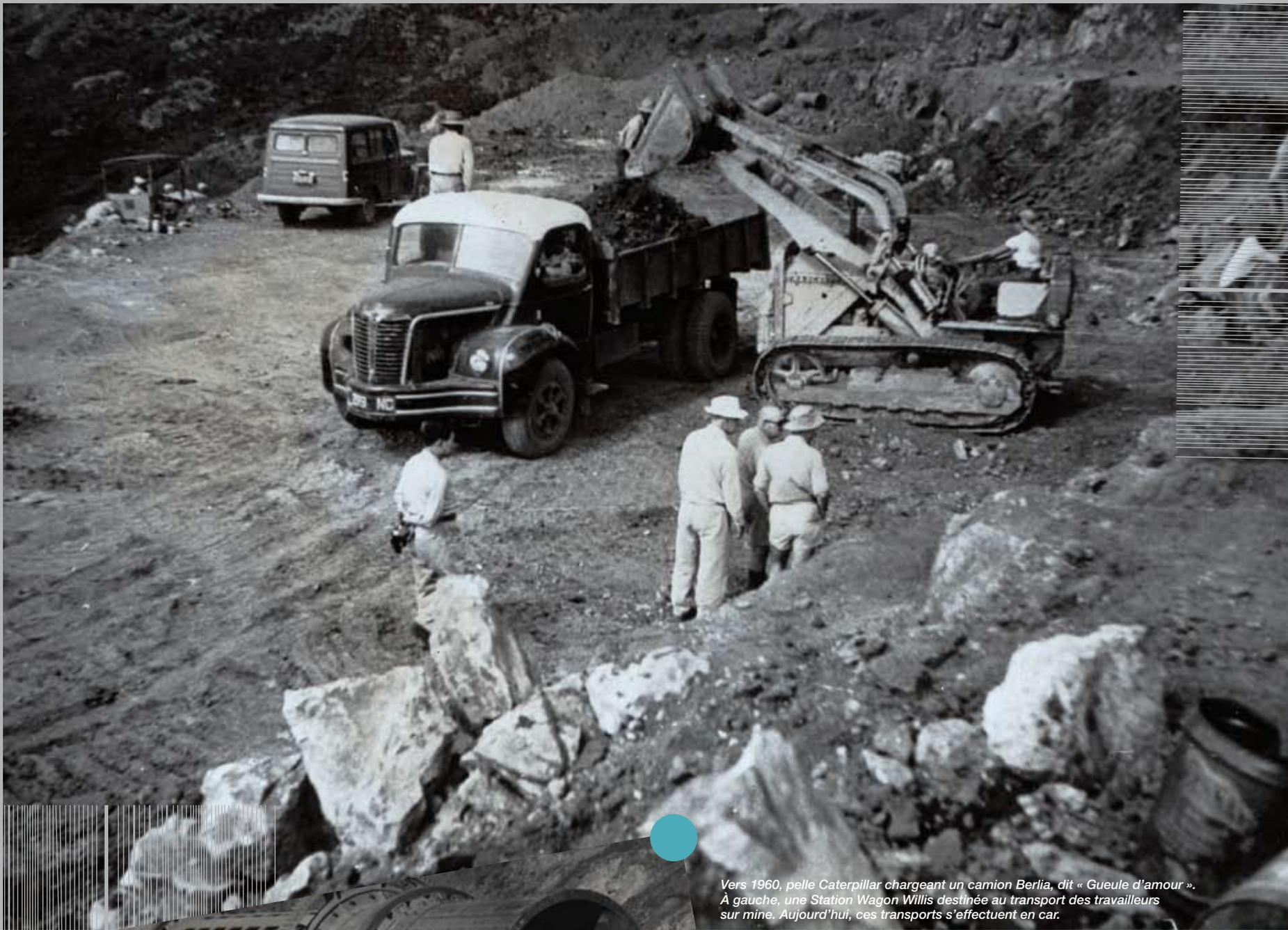
Les routes désenclavent les massifs miniers à partir de 1944 grâce au matériel lourd racheté à l'armée américaine. Les villages de mineurs sont désormais reliés au monde alors que le gros matériel d'exploitation arrive sur les chantiers les plus éloignés.



Buldozer américain remorquant une carriole, vers 1950.



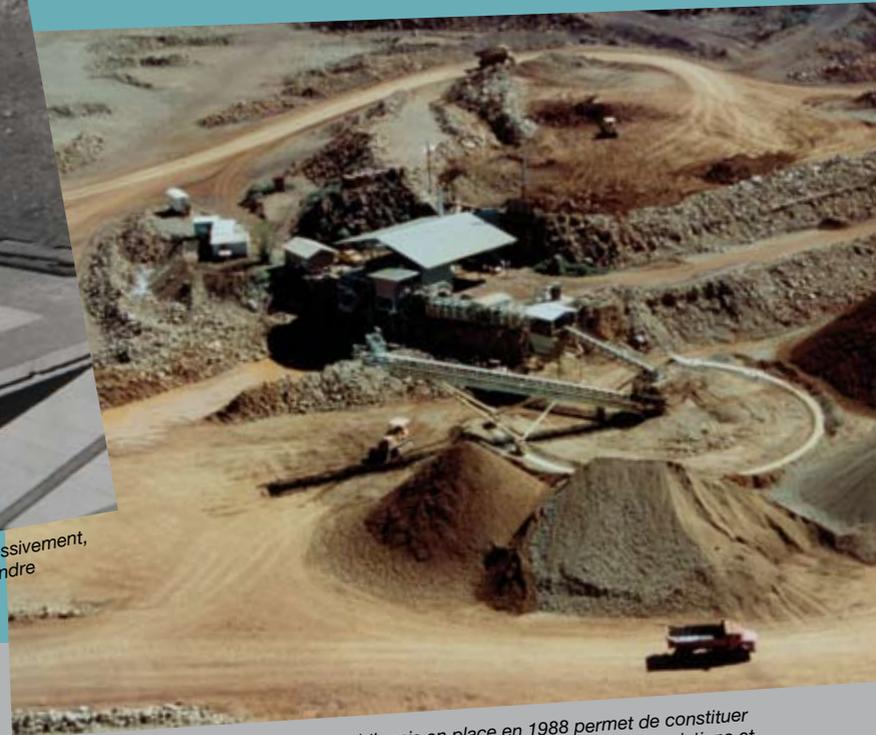
Camions 5 tonnes de l'entreprise Cheval, la première société de roulage sur Thio, 1949.



Vers 1960, pelle Caterpillar chargeant un camion Berliet, dit « Gueule d'amour ». À gauche, une Station Wagon Willis destinée au transport des travailleurs sur mine. Aujourd'hui, ces transports s'effectuent en car.



Tritout du Belvédère à Thio, 1953. Avec l'augmentation des tonnages, le pourcentage en métal diminue progressivement, ce qui explique l'apparition des tritouts destinés à trier les minerais appauvris pour leur permettre de correspondre aux minima utilisables. Les tritouts de Thio démarrent dès 1952.



Tritout du Plateau de Thio. Le stacker mobile mis en place en 1988 permet de constituer des tas de qualités différentes. L'objectif ultime est de lisser au maximum les variations et d'homogénéiser les minerais qui partent vers Doniambo ou le Japon.

L'activité rebondit avec la guerre du Vietnam et, dès 1964, la société doit ouvrir la mine de Poro. En 1966, deux magnifiques minéraliers de 15 000 tonnes construits au Japon, le *Nickel 1* et le *Nickel 2*, modernisent la flotte de la SLN.

C'est ainsi que si, avant la guerre, la norme de production s'établissait à 10 tonnes de minerai par homme et par mois, en 1967, cette norme était de 1 tonne de minerai par heure de travail.

Aujourd'hui, pour alimenter la production de son usine de Doniambo, la SLN exploite quatre, et bientôt cinq, centres miniers : Thio, qui l'a vue naître, Kouaoua, l'un des plus grands gisements mondiaux, Népoui, installé au cœur du massif du Kopéto, et, depuis 1997, le nouveau site de Tiébaghi, que l'on surnomme « la mine du futur », et bientôt celui de Poum.

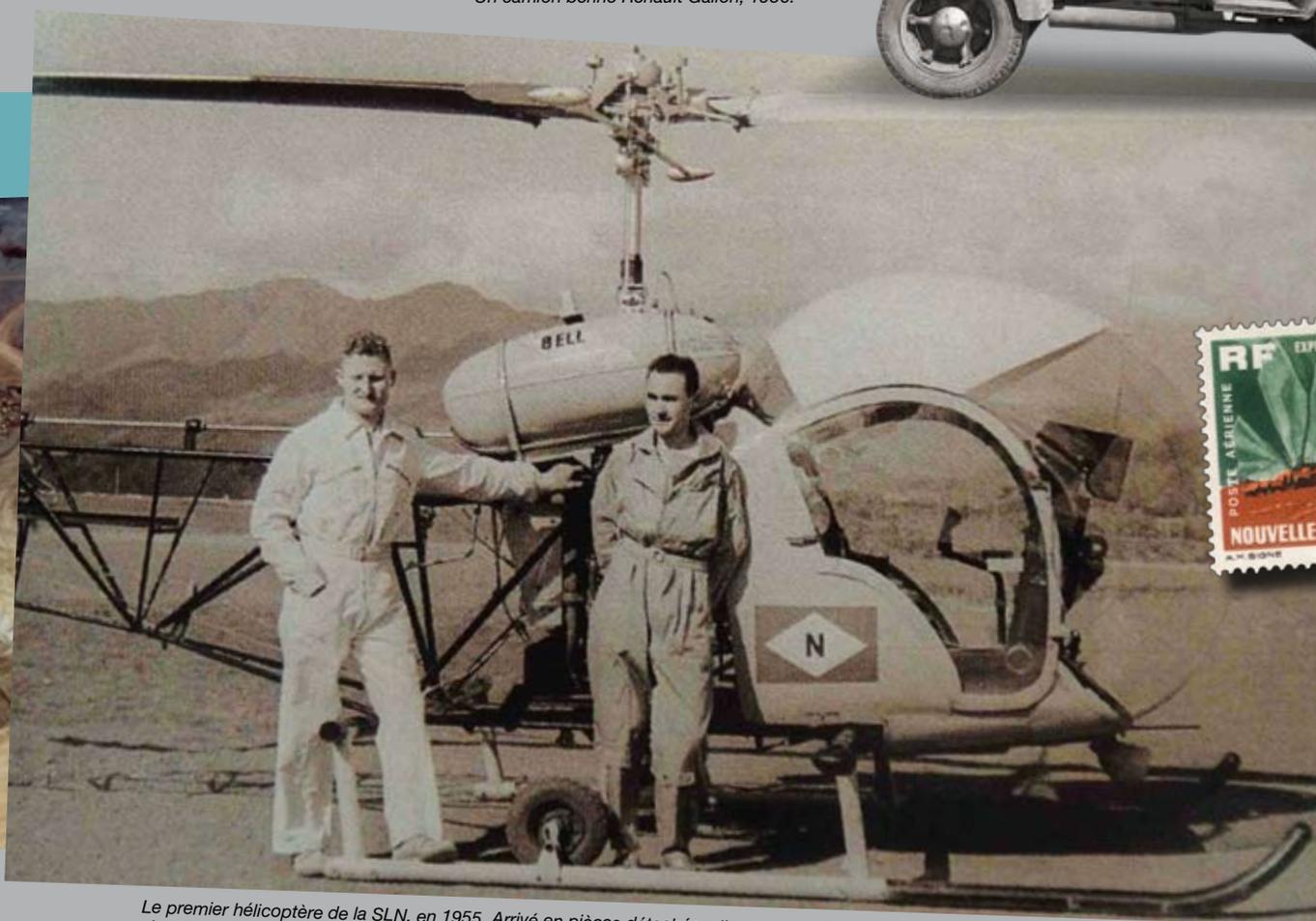
Si Thio est situé dans le Sud, les autres centres sont en province Nord. Leur exploitation relève souvent de l'exploit technique et elle repose sur le travail d'employés qualifiés qui savent s'adapter aux gisements et trouver année après année de nouvelles réponses techniques.

C'est ainsi que le centre minier de Népoui exploite, sur la côte Ouest, en province Nord, à environ 250 km de Nouméa, le massif du Kopéto, une zone montagneuse de 800 à 1 000 mètres d'altitude où il produit chaque année, après avoir manipulé 5 millions de tonnes de roches, 800 000 tonnes d'un minerai à une bonne teneur. Le site compte 15 gisements différents, dans une zone où la pluviométrie moyenne est de l'ordre de 2,5 m/an. Rouvert en 1994, avec « l'invention » de la laverie de Népoui qui permet de séparer très finement le minerai des stériles, le centre de Népoui aurait dû voir ses réserves s'épuiser en 2008. À force d'acharnement et grâce à de nouvelles découvertes, les géologues ont su prolonger encore et encore cette activité minière importante.

La SLN ouvre progressivement, depuis fin 2007, une cinquième mine à Poum, dans l'extrême nord de la Grande Terre, qui créera, à terme, autour de 140 emplois dans cette partie du territoire.



Un camion benne Renault Galion, 1956.



Le premier hélicoptère de la SLN, en 1955. Arrivé en pièces détachées, il est remonté par un mécanicien qui le fera voler pendant vingt-cinq ans. Au premier plan, le mécanicien, Loïc Bagot, à gauche, et le pilote, René Jean-Baptiste.



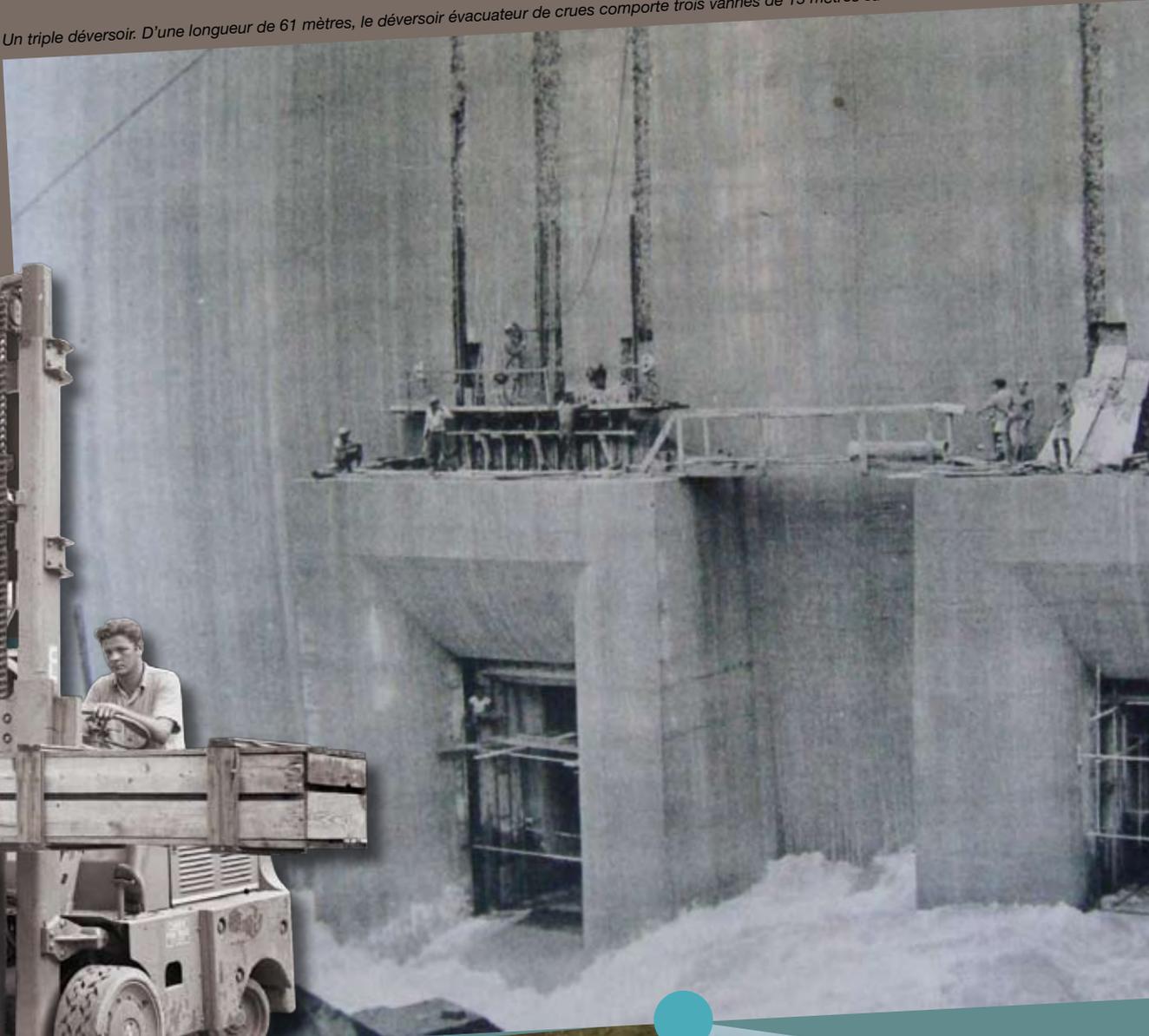
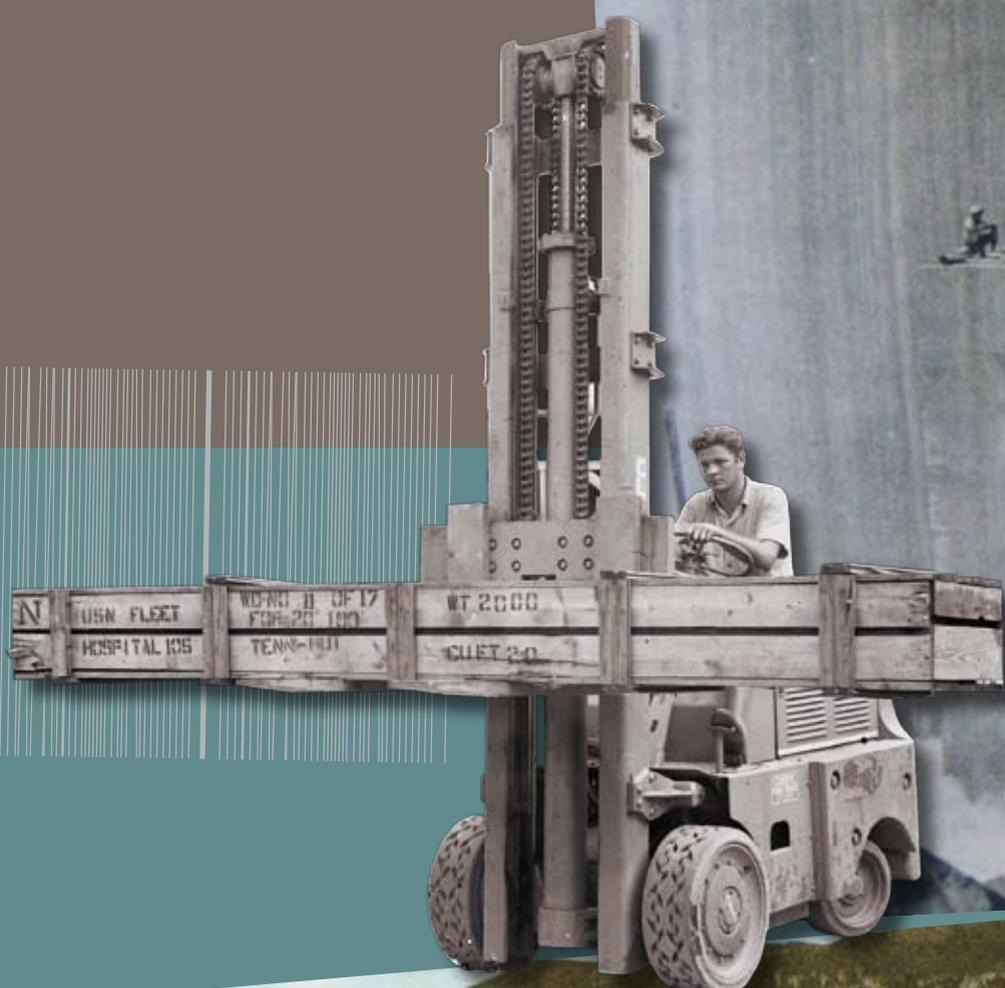
Houaïlou, poste aérienne, 1964.





L'INDISPENSABLE
MÉCANISATION
DES CENTRES
MINIERS

Un triple déversoir. D'une longueur de 61 mètres, le déversoir évacuateur de crues comporte trois vannes de 15 mètres sur 15.

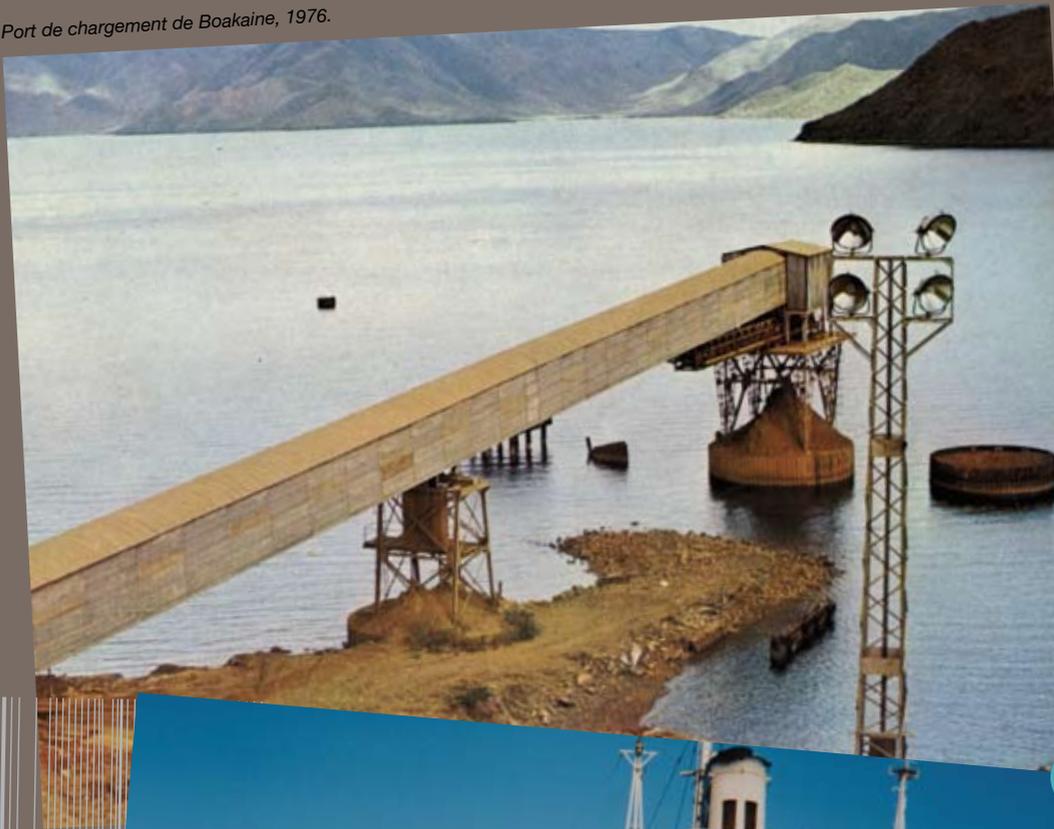




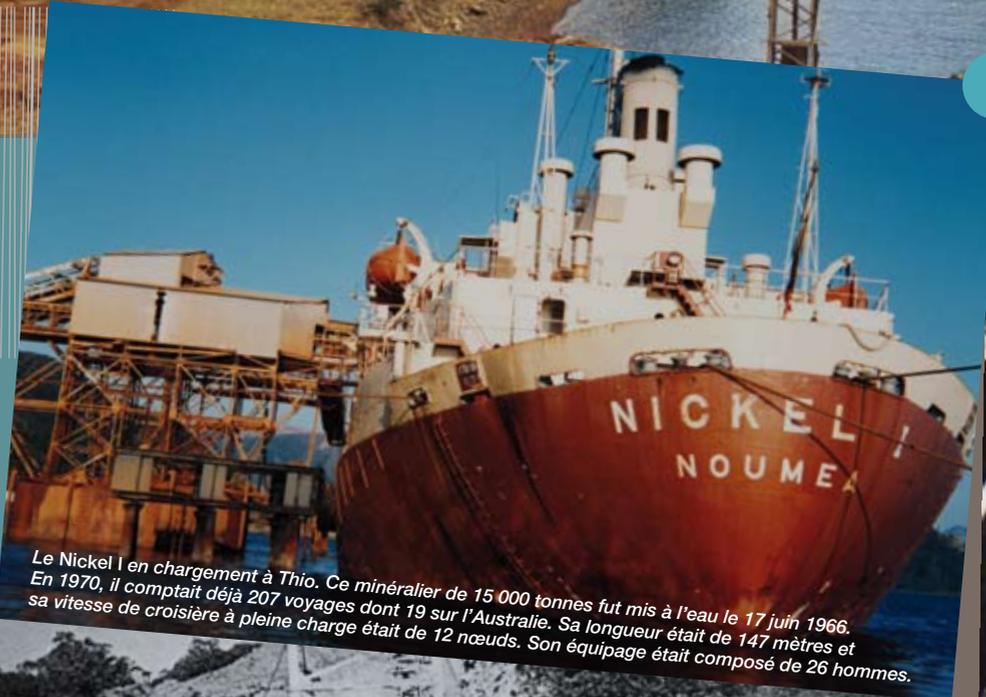
L'INDISPENSABLE
MÉCANISATION
DES CENTRES
MINIERS

« Le barrage de la prospérité » est inauguré par le ministre Jacques Soustelle le 21 septembre 1959. Haut de 45 mètres et long de 641 mètres, il est situé à 160 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce barrage, concédé à la société Enercal, alimente l'usine de Doniambo et fournit l'électricité du Grand Nouméa. Il est alimenté par un lac artificiel de 40 km².

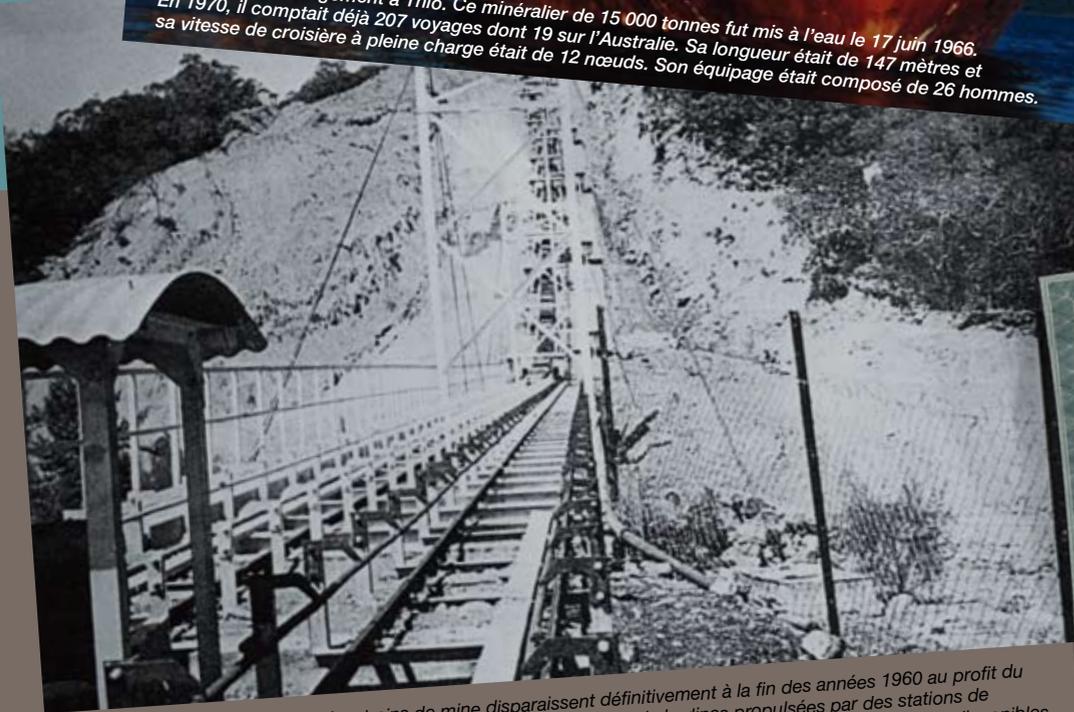
Port de chargement de Boakaine, 1976.



Le SECCAM vu de la mine Emma. Les berlines du SECCAM portaient le nom des femmes de service, ici, « Paule ». Au loin, le téléphérique Monziés dont l'activité prit fin en même temps que le SECCAM.



Le Nickel I en chargement à Thio. Ce minéralier de 15 000 tonnes fut mis à l'eau le 17 juin 1966. En 1970, il comptait déjà 207 voyages dont 19 sur l'Australie. Sa longueur était de 147 mètres et sa vitesse de croisière à pleine charge était de 12 nœuds. Son équipage était composé de 26 hommes.



Le SECCAM de Thio, 1969-1974. Les trains de mine disparaissent définitivement à la fin des années 1960 au profit du système SECCAM, véritable train sans locomotive, composé de rames de berlines propulsées par des stations de refoulement. Ce système, trop statique, est ensuite remplacé par le roulage, des camions de 30 tonnes étant disponibles dès 1976.

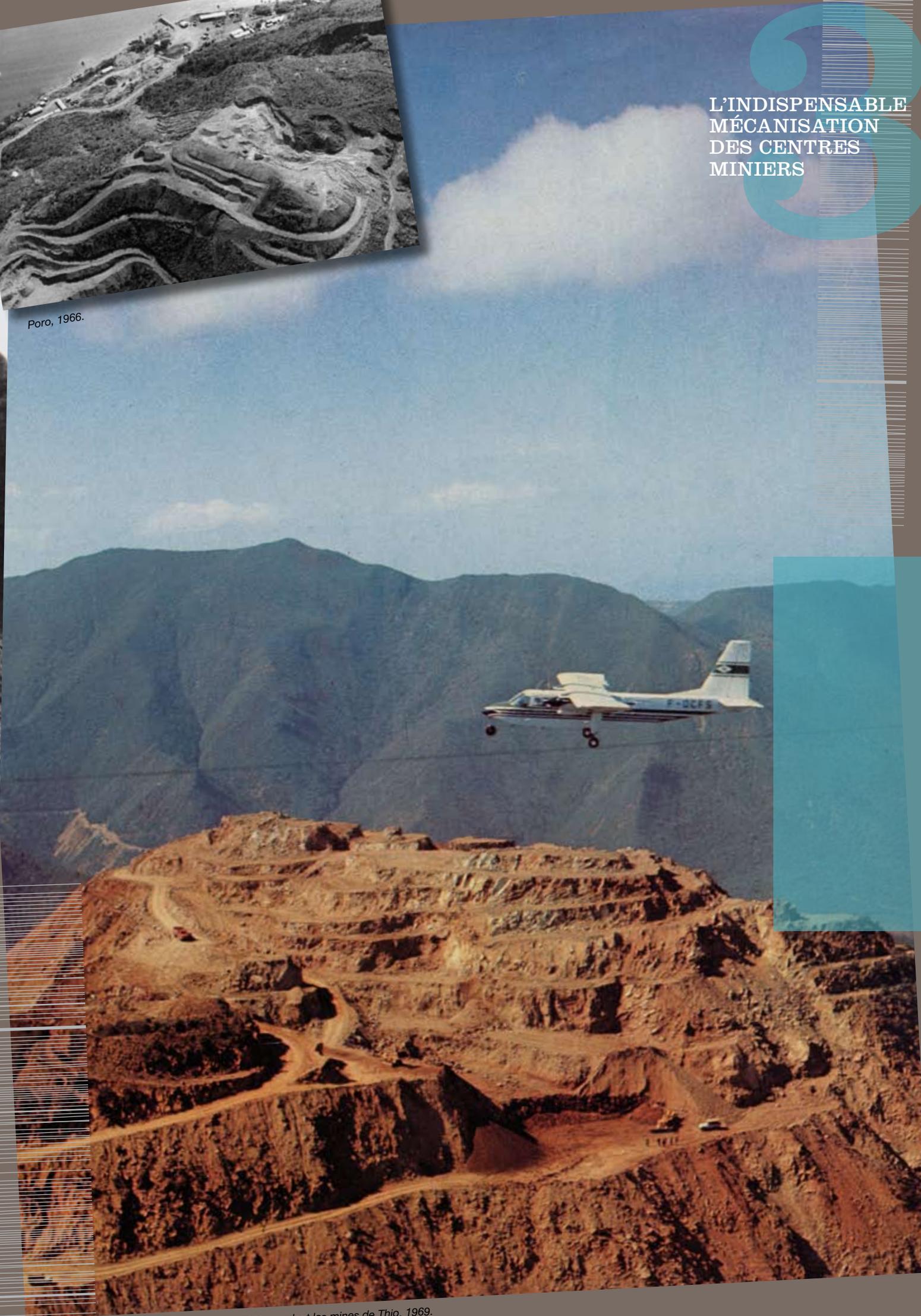


1969, une des dernières actions « papier » du Nickel avant l'informatisation des titres.

L'INDISPENSABLE
MÉCANISATION
DES CENTRES
MINIERS



Poro, 1966.



Britten Norman de la SLN survolant les mines de Thio, 1969.



Le convoyeur de la mine de Kouaoua.



Vue des installations minières de la mine de Népoui.



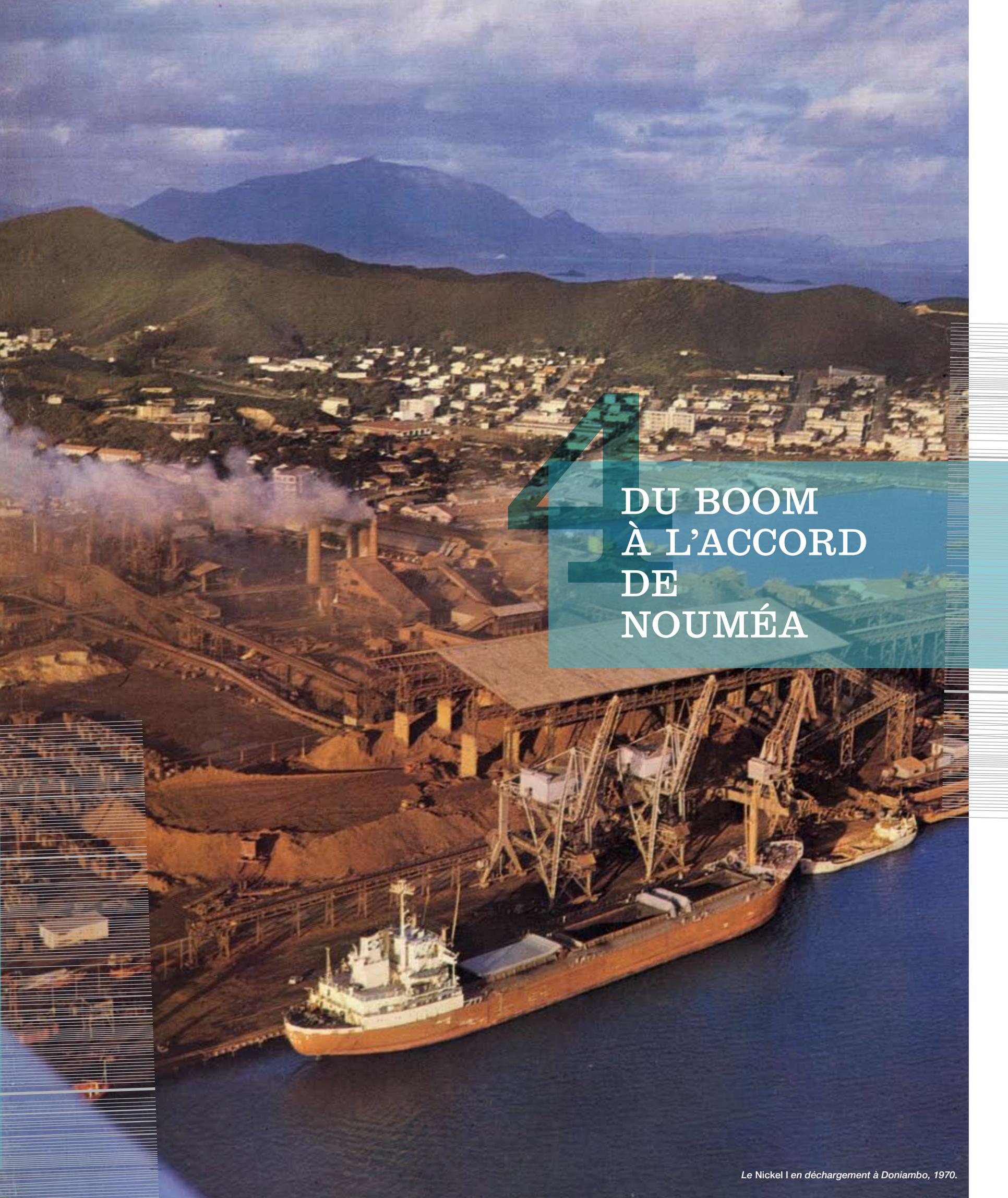
Le convoyeur « Serpentine ».

L'étonnante « invention » du gisement de Kouaoua

En 1975, la théorie géologique veut qu'il n'y ait pas de minerai sous un certain type de latérites, comme celles de Méa. Pourtant, au dernier jour du dernier sondage d'une toute dernière campagne, les géologues de la SLN découvrent un amas auquel personne ne croyait plus : le plus grand gisement du monde d'un seul tenant !

Mais s'il y a la quantité, la teneur en nickel n'est pas suffisante. Pour rendre économiquement viable le centre, la SLN a mis au point, en 1980, le plus long convoyeur curviligne du monde. « Serpentine », c'est son nom, transporte, à moindre coût, vers le bord de mer et l'embarquement, 520 tonnes de minerai à l'heure sur 11 kilomètres et 500 mètres de dénivelé.

Partis, en 1977, d'une altitude de 717 mètres, les mineurs de Kouaoua ont touché vingt ans plus tard le fond de la carrière centrale de Méa au niveau 529 mètres... Un moment rare dans la vie d'un mineur ! Il reste cependant encore beaucoup de minerai dans les gisements périphériques de cette mine unique.



4 DU BOOM À L'ACCORD DE NOUMÉA

Le « boom » minier commença en 1967. De nombreuses installations furent créées et le roulage sur mine était incessant. Le 11 mai 1971, le transporteur à bande de Népoui, le plus long du monde à l'époque, fut inauguré.

Sur le plan social, les salaires de la mine sont devenus énormes par le jeu des heures supplémentaires, et pendant quelques années, la Nouvelle-Calédonie a vécu au rythme des camions de mine et des minéraliers. On constata une crise du logement due à une immigration importante et rapide, une forte inflation des prix, un enrichissement rapide d'une grande partie de la population et un fort exode rural.

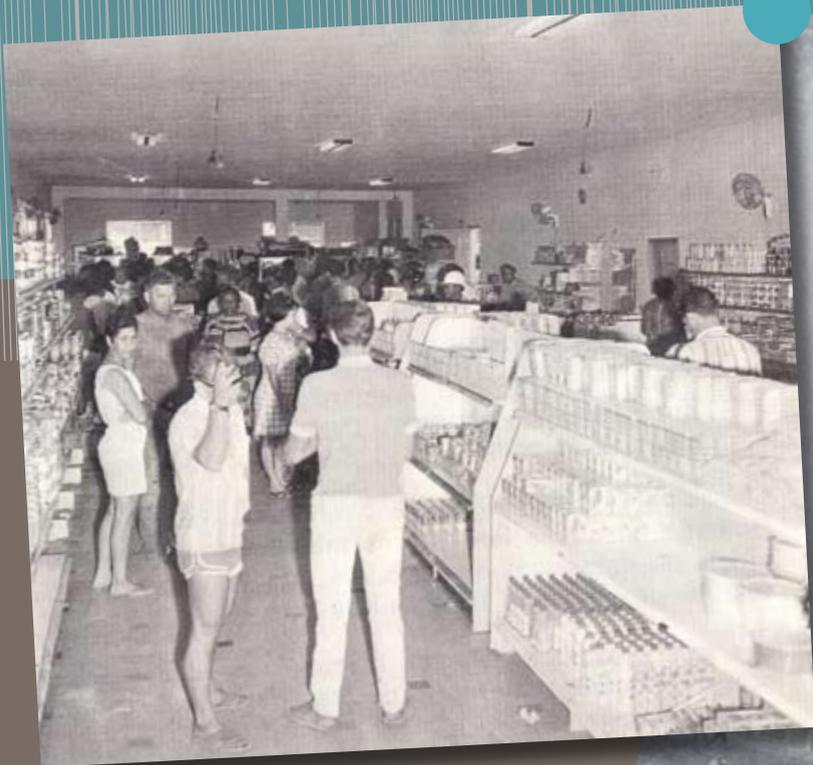
Durant le boom, les petits mineurs multiplièrent temporairement par cinq leur production, alors que la SLN ne fit que doubler la sienne.

Certains projets plus ou moins réalistes de création de nouvelles usines apparurent alors. Nombreuses furent les déclarations ayant pour seul but de décourager les concurrents. Quatre projets, surtout, firent parler d'eux. Certains attribuent l'échec de ces tentatives aux lois Billotte, l'État français n'étant pas favorable à l'installation d'intérêts étrangers. D'autres pensent que le retournement de la conjoncture économique explique de manière mécanique l'arrêt des projets dès 1975.

La crise économique des années 1975-1990 toucha la SLN, mais les syndicats et la direction surent utiliser l'espace de discussion qui avait été créé au sein du comité d'entreprise pour se rencontrer et négocier plusieurs plans sociaux. Cette même crise fut un véritable drame pour les employés des petits mineurs, ces sociétés étant de véritables « amortisseurs de conjoncture ». Aujourd'hui, leur nombre s'est réduit. La SLN, le groupe Ballande et Montagnat sont les derniers grands exploitants indépendants et tous se retrouvent dans le Syndicat des Industries de la Mine, syndicat fort actif lors des périodes de récession minière.

La crise économique entraîna en plusieurs étapes une crise politique qui donna naissance aux événements politiques dramatiques de 1984-1988. La société Le Nickel fut globalement épargnée, Alain Robert, directeur de la branche nickel d'ERAMET jusqu'en 2007, note avec fierté dans *Fréquence Nickel* : « *Durant les Événements, le personnel pensait d'abord à la société. Dans mes souvenirs, la SLN en tant que société a été relativement épargnée.* »

Les accords de Matignon puis l'accord de Nouméa permirent aux activités minières de redémarrer. Et si l'actualité sociale fut parfois difficile, la société Le Nickel, en tant que principal employeur de la Nouvelle-Calédonie, participa concrètement, par ses plans de formation, tant au rééquilibrage géographique qu'au rééquilibrage communautaire.



Un économat de la SLN en 1969. Créés dès 1954, ils sont au nombre de six lors du boom : Doniambo, Thio, Kouaoua, Poro, Prony et Népoui. Réservés à l'origine aux actionnaires et au personnel de la SLN, ils avaient pour objectif d'assurer la totalité des besoins des familles et pratiquaient des prix identiques sur toute la Grande Terre.

En 1973, un tragique accident endeuille la SLN. Quatre hommes travaillant à proximité du four trouvèrent la mort. Plusieurs blessés graves durent être évacués sur l'hôpital de Papeete.

DU BOOM À L'ACCORD DE NOUMÉA

**Népoui en 1970 :
une ville sort de terre !**

*Ces villas préfabriquées transformèrent
« Népoui-cité-dortoir en Népoui-village ».
Parallèlement, la SLN créa en sept mois
une cantine de 270 places (deux
services), un économat, une école
de quatre classes, un centre
commercial, un terrain de sport
et même une maison du culte.*

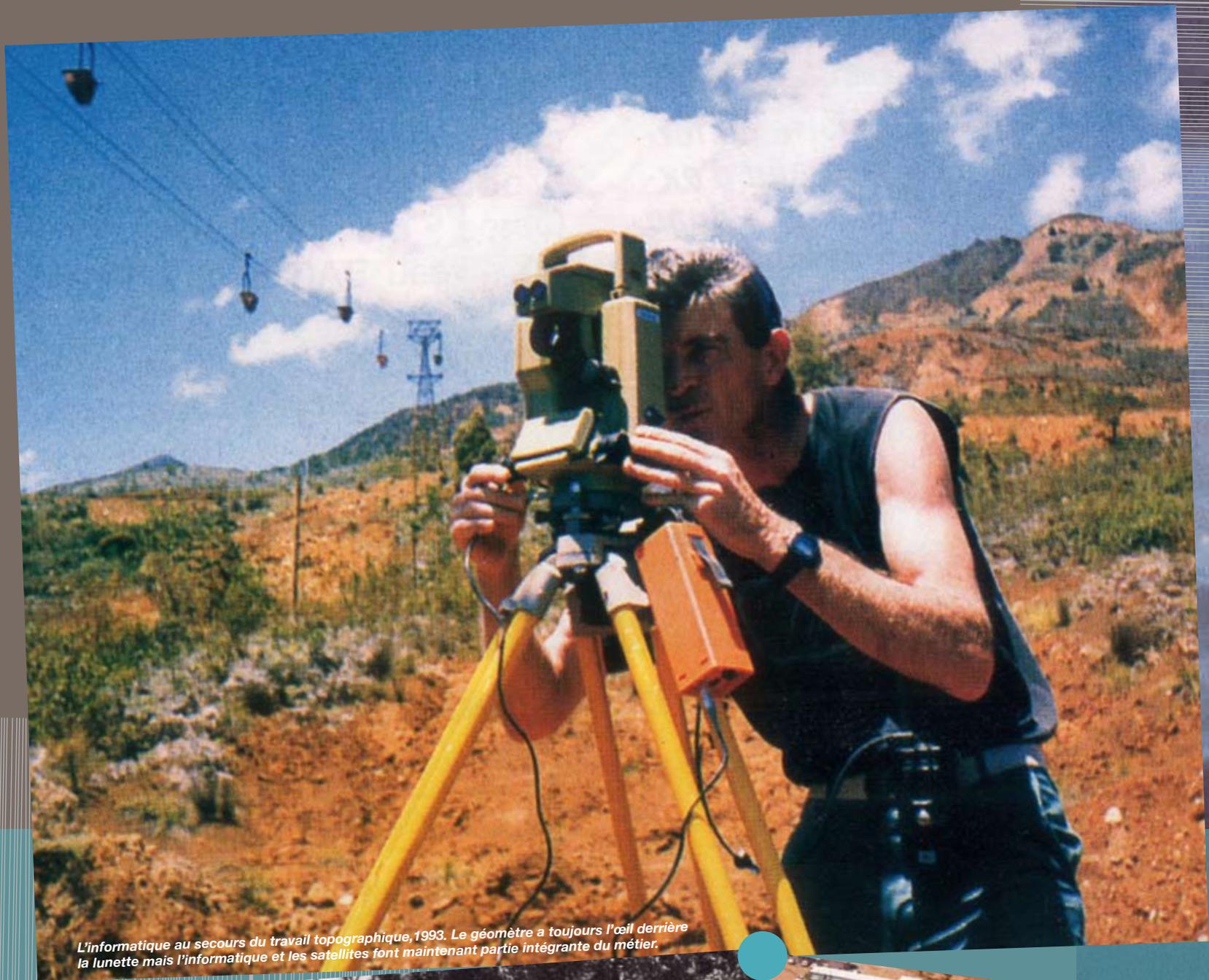


Le village de Népoui vu du ciel, 1970.

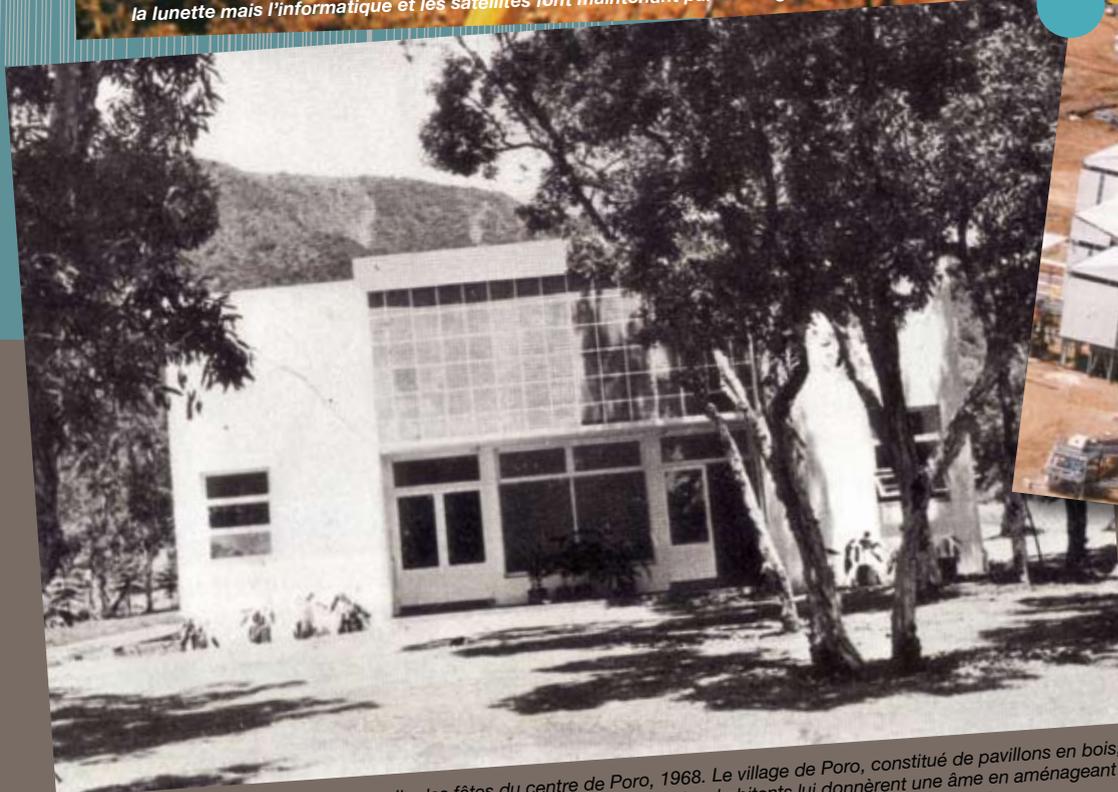


*Construction de la centrale Alstom en 1969. En seulement
vingt et un mois, cette centrale fut étudiée, conçue, transportée
depuis la France métropolitaine, avant d'être montée en un
temps record pour être opérationnelle dès septembre 1970.
Sa puissance aurait permis d'alimenter une ville de 400 000
habitants.*

L'usine de bouletage de Poro en 1970.



L'informatique au secours du travail topographique, 1993. Le géomètre a toujours l'œil derrière la lunette mais l'informatique et les satellites font maintenant partie intégrante du métier.



La salle des fêtes du centre de Poro, 1968. Le village de Poro, constitué de pavillons en bois, loge les 295 employés et leurs familles. Les habitants lui donnèrent une âme en aménageant leurs jardins. Le comité des sports et loisirs et la SLN lui donnèrent un cœur lors de l'inauguration de la salle des fêtes le 23 novembre 1968.



L'inauguration de la laverie de Bernheim-Kopéto le 19 mai 1994. Le site de Kopéto avait déjà été actif entre 1890 et 1920, puis entre 1974 et 1981.

DU BOOM
À L'ACCORD
DE
NOUMÉA



Lumière sur Doniambo, 1990. Cette enseigne apparut en 1989 sur la tour de chargement des tubes de calcination.



Jeux du Pacifique de 1971 à Tahiti. À droite : Daniel Cornaille, recordman calédonien de l'or en cyclisme et licencié de l'ASLN, décroche la 3^e place de la course en individuel derrière Lutafu et Van Bastolarer. Au total, Daniel Cornaille aura remporté 7 titres sous les couleurs du maillot ASLN dont celui de champion du monde.



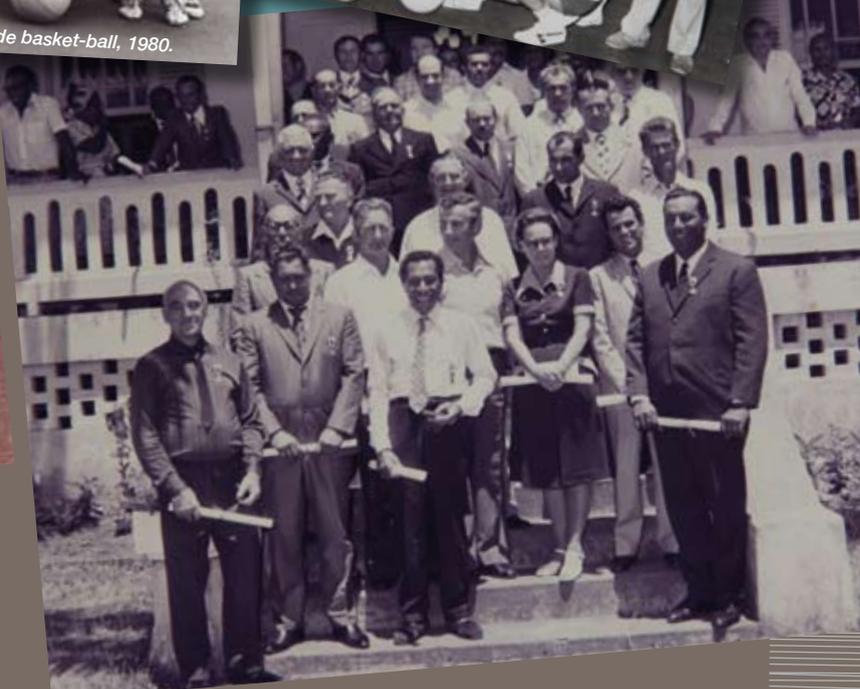
L'équipe ASLN de basket-ball, 1980.



L'équipe féminine ASLN de volley-ball de Thio, 1975.



L'équipe de cyclisme ASLN lors du championnat sur route par équipes de 1975, Nouvelle-Calédonie. De gauche à droite : Alfred Edighoffer, Daniel Cornaille, Jean-Claude Salem et Yves Lelong.



Cérémonie des médaillés, Thio, 1970.



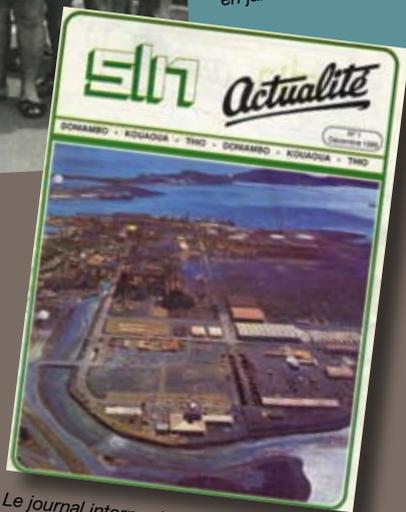
L'équipe ASLN de football, 1970.



Colonie de vacances de la SLN à Poindimié, 1973. Chaque année, le service social, puis le comité d'entreprise, de la SLN organisait en janvier la colonie de vacances de la SLN.



Les premiers délégués de la Mutuelle SLN devant la salle de formation en 1969.



Le journal interne de la SLN.

1998 et demain



122 > 163

LA PREMIÈRE ENTREPRISE CALÉDONNIENNE



Aujourd'hui, la Nouvelle-Calédonie, en tant que troisième producteur mondial de nickel, produit pour l'exportation 12 % du nickel utilisé sur le globe et elle recèlerait 30 à 40 % des réserves mondiales. La consommation de ce métal augmente en moyenne de 4 à 5 % par an et l'ouverture progressive du marché asiatique laisse présager la poursuite de ce développement. La principale particularité de la Nouvelle-Calédonie consiste en la prédominance de l'exploitation de minerais riches ou garniérites (70 %), qui sont utilisés à Doniambo ou exportés vers le Japon.

Constats, chiffres et opinions à propos de la SLN

Dans ce dossier réalisé en 2009, peu avant sa disparition, l'économiste calédonien Max Chivot déclarait : « *La vieille dame est incroyable et s'il nous arrive de lorgner sur les jeunes étrangères, nous savons que nous pouvons compter sur elle et qu'elle sera toujours là. Après tout, mon propre grand-père était mineur à la SLN, au Kopéto-Koniambo, il y a tout juste un siècle.* »

Les entreprises minières calédoniennes ont souvent été à la pointe du progrès technologique, en raison notamment d'une insuffisance chronique de main-d'œuvre (téléphérique, stéréoduc, convoyeur) et, plus récemment, de la sévérité des réglementations. Afin de permettre la meilleure récupération possible de la ressource, des usines de traitement des minerais ont été mises en opération avec grand succès, d'abord sur Népoui (1994), ensuite sur Tiébaghi (2008). Elles permettent d'augmenter de 25 à 30 % la quantité de minerais récupérables. Elles s'inscrivent donc dans une logique économique et sociale, mais aussi dans une démarche volontaire de développement durable.

La mise en place d'un gouvernement stable a permis aux autorités, après la fin des événements de 1984-1988, de mettre en œuvre une politique minière cohérente. En effet, les experts considéraient alors que le développement économique de la Nouvelle-Calédonie passait par la mise en valeur de ses exportations de produits primaires, et plus particulièrement du nickel. Parallèlement, tout est fait pour faciliter la transformation sur place de ces mêmes matières premières. Ces dernières décennies, l'usine métallurgique de la société Le Nickel-SLN produisait environ 45 000 tonnes de nickel pur par la fusion électrique de 2 500 000 tonnes de minerai. En 2004, le démarrage du nouveau four FD10 accompagne une nouvelle montée en puissance de l'usine.

Au 1^{er} janvier 2006, la SLN est contrainte, dans le cadre des accords de Bercy signés huit ans plus tôt, d'abandonner ses droits miniers sur le massif de Koniambo. Elle reçoit en échange une soulte et des titres sur le massif de Poum.

La Nouvelle-Calédonie exporte les produits affinés de la SLN vers plus de dix pays (Taiwan, Japon, France, Espagne, Corée du Sud, Chine...) et du minerai de nickel vers le Japon (sapolites) et l'Australie (latérites), preuve s'il en est que le nickel calédonien a une vocation mondiale.

Aujourd'hui, la santé de l'économie calédonienne s'avère satisfaisante, le principal problème restant la difficulté à fournir suffisamment d'emplois chaque année au nouveau contingent de jeunes adultes arrivant sur le marché du travail. Or, le secteur mine et métallurgie est le mieux à même d'offrir demain suffisamment d'emplois pour assurer un avenir serein à la Nouvelle-Calédonie. L'investissement réalisé par la SLN étant complété par la présence active de deux autres opérateurs, c'est le cinquième de la production mondiale que la Nouvelle-Calédonie pourrait produire, ce qui en ferait le deuxième producteur mondial de nickel après la Russie.

Cela induirait de gros changements. C'est ainsi que le taux de couverture de la balance commerciale, qui est actuellement de 50 %, pourrait parvenir à l'équilibre. Une fois de plus, grâce à la mine et aux usines, le plein emploi serait assuré, ce qui permettrait une nouvelle période de prospérité économique partagée.

Quant à l'avenir de la SLN, il passe par la réussite de son plan d'amélioration de la productivité et par la poursuite de projets ambitieux en ligne avec la stratégie du groupe ERAMET et dans le cadre de relations constructives avec les partenaires sociaux et l'ensemble des parties prenantes.

Dès 2007, le P-DG d'ERAMET, Patrick Buffet, n'hésitait pas à déclarer que si l'usine de Doniambo pouvait encore fonctionner au moins vingt-cinq ans en se basant sur les réserves actuelles de minerai, la SLN se devait de songer dès à présent à utiliser le nouveau procédé hydrométallurgique mis au point par le centre de recherche du groupe ERAMET.

Et de préciser dans le quotidien local : « *Nous disposons en la matière d'un procédé d'une technologie si aboutie qu'il serait dommage d'en faire profiter notre gisement en Indonésie et de ne pas l'utiliser en Nouvelle-Calédonie, où des quantités énormes de minerai pourraient être traitées par cette technique.* »





LA SLN
PRIVILÉGE
SÉCURITÉ ET
PROTECTION
SOCIALE



Soudeur sur un bulldozer de la mine de Thio, 2009. Gants, lunettes et casque sont de rigueur.



Rénovation d'une articulation d'une des deux grues du port de Doniambo. Ces grues portiques, de 325 tonnes chacune, assurent tous les déchargements depuis 1970.



Dispositif de protection contre les projections de métal en fusion, atelier Bessmer, 2007.



Entretien du bassin de scories, 2008.

Le groupe ERAMET a fait de la sécurité une priorité depuis de nombreuses années. La SLN applique exactement la même politique en la matière. L'expérience montre qu'en matière de sécurité, il ne faut jamais relâcher les efforts et que les améliorations ne sont jamais acquises définitivement.

Divers outils ont été mis en place pour former et sensibiliser régulièrement les employés à la sécurité, tant sur mine que dans l'usine.

Doniambo est un grand chantier en évolution permanente. La SLN apporte un soin tout particulier aux règles de sécurité et aux conditions de travail des hommes et des femmes qui y transforment le minerai en ferronickel et en matte.

La superficie de l'usine s'élève à 210 hectares, situés dans la rade de Nouméa, avec un accès direct pour les minéraliers. Il faut ajouter à cela le parc de stockage, indispensable afin d'avoir sur place le minerai mais aussi le charbon ou le fuel nécessaires.

Sur plus de mille employés, cinq cents personnes travaillent selon les trois huit dans des installations qui ne doivent jamais s'arrêter.

Quant aux mines, elles connaissent le ballet incessant des engins alors que les équipements techniques y sont nombreux. On y côtoie tous les métiers et mille employés font vivre les centres d'exploitation. Les mesures de sécurité sont donc nombreuses et toujours évolutives.

Par ailleurs, la SLN a initié bon nombre d'avancées sociales en Nouvelle-Calédonie. Ainsi, elle crée dès 1969 le premier comité d'entreprise privé du territoire. S'ensuit la création d'une mutuelle en 1969. La même année, est mise en place une retraite complémentaire pour les cadres et agents de maîtrise qui sera généralisée en 1995. Dès 1988, on assiste à la naissance d'un accord d'intéressement du personnel. Les plans d'épargne entreprise sont ouverts en 1989 et une caisse de prévoyance est créée en 2004.

En 2009, le groupe ERAMET initie un programme d'attributions d'actions gratuites, Erashare, destiné à l'ensemble de ses collaborateurs dans le monde dont, bien sûr, les salariés de la SLN.

L'activité industrielle complexe à forte valeur ajoutée de la SLN, sa culture d'entreprise plus que centenaire, ses investissements en matière de sécurité, d'environnement et de conditions de travail, son appartenance au groupe ERAMET, avec son envergure internationale, offrent un terrain propice à la mobilité et au développement des compétences en apportant à l'ensemble de ses effectifs de réelles opportunités d'évolution professionnelle.

À la SLN, qui y consacre 6,5 % de sa masse salariale alors que le minimum obligatoire est de 0,7 %, la formation rend compatibles engagement social et compétitivité. Elle vise à augmenter la qualification, à privilégier la prise de responsabilités et à accompagner l'intégration des jeunes.



Hall d'affinage de Doniambo, 2010.



Fiche réglementaire de contrôle des échafaudages, 2009.





LA SLN
PRIVILÉGE
SÉCURITÉ ET
PROTECTION
SOCIALE

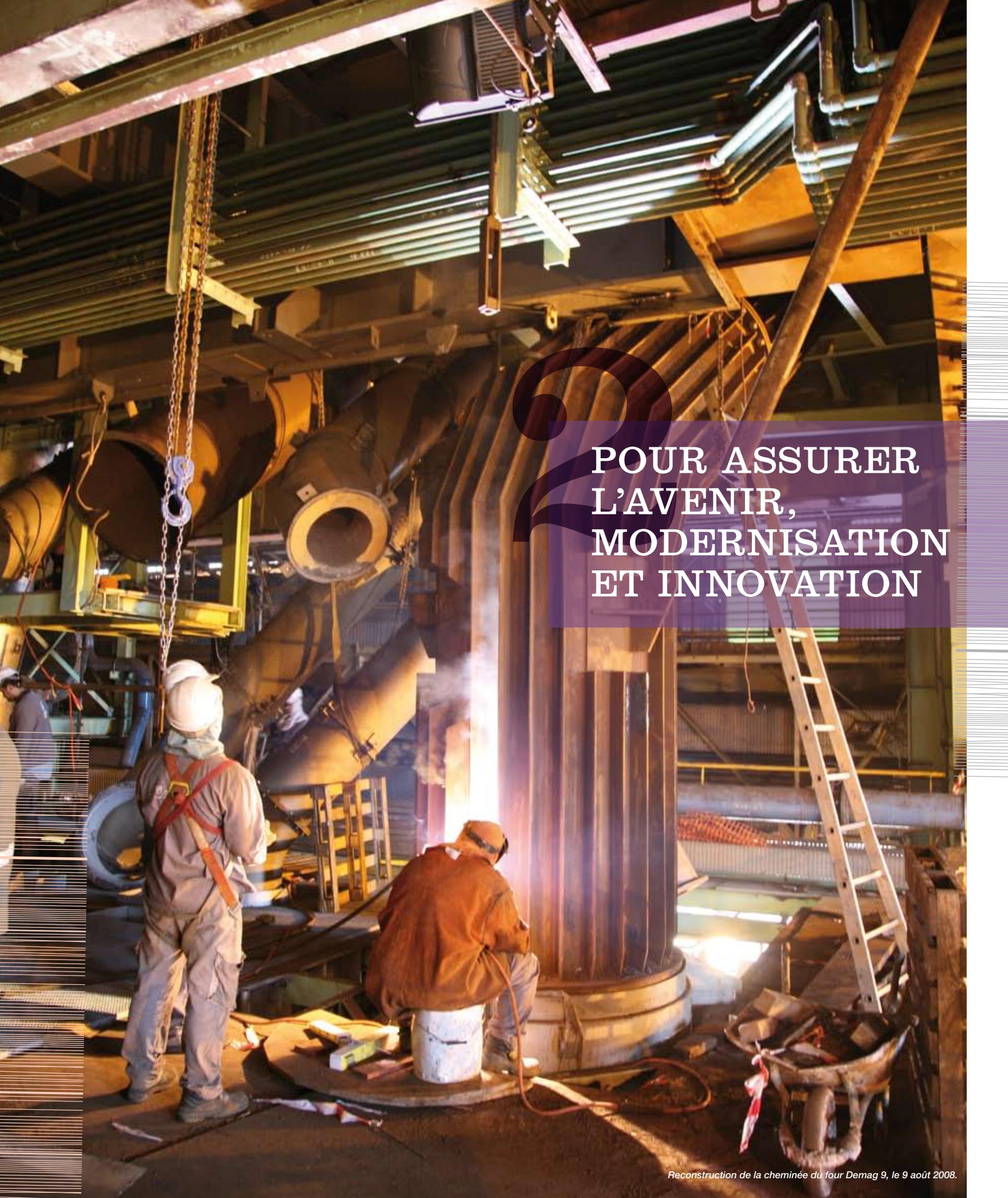
*Personnel en formation à la coulée scorie d'un four Demag. « À la SLN, la guerre du feu est un combat quotidien. »
Ce slogan sécurité est toujours d'actualité dans une usine où un feu à 1 500 degrés est nécessaire pour transformer le minerai en métal.*



Des cars sont mis à la disposition des employés pour monter sur leur lieu de travail. Pour éviter tout accident, aucun camion ne peut circuler quand ces cars sont en service.



Roue-pelle, mine de Tiébaghi, 2007.

A photograph of an industrial reconstruction site. In the foreground, a worker in a white protective suit and helmet stands with their back to the camera, looking towards a large, glowing industrial furnace. Another worker in a brown jacket is crouching near the base of the furnace. The scene is filled with complex machinery, including large cylindrical components, pipes, and structural beams. A ladder is visible on the right side. The lighting is dramatic, with bright orange and yellow light from the furnace illuminating the scene.

POUR ASSURER
L'AVENIR,
MODERNISATION
ET INNOVATION



Dernière coulée de scorie, avant la reconstruction du four, le 24 mai 2008.

Avec un montant de près de 100 milliards de F CFP, la SLN a réalisé entre 2001 et 2010 de très gros investissements en Nouvelle-Calédonie. Ce programme a permis d'augmenter de 25 % la capacité de production potentielle de la SLN et de compenser la baisse inéluctable de la teneur des minerais.

Ce programme est parti de l'existant, afin de moderniser et de développer l'outil de production. C'est ainsi qu'afin d'assurer la pérennité de l'entreprise et dans le cadre d'une recherche permanente d'améliorations en termes de sécurité, d'environnement, d'amélioration des conditions de travail et de compétitivité, Doniambo a fait l'acquisition de fours d'une technologie toujours plus performante. Ces derniers, initialement conçus par la firme allemande Demag, sont de plus en plus « calédoniens » du fait des innombrables innovations apportées grâce à l'expérience acquise par plusieurs générations d'ingénieurs et de techniciens de la SLN soutenus par les entreprises calédoniennes et les chercheurs du centre de recherche d'ERAMET à Trappes, à côté de Paris. Actuellement, l'usine compte trois fours Demag dont le four Demag 10, d'une puissance effective de 65 MW, entièrement reconstruit en 2004, et le four Demag 9, complètement rénové en 2008 pour porter sa puissance de 41 à 65 MW. Ces deux fours sont parmi les fours de fusion de nickel les plus puissants au monde. Cette augmentation de la production pyrométallurgique entraîne une modernisation de la partie portuaire de Doniambo. En parallèle est développé le projet de la mine de Tiébaghi. L'Unité de Traitement du Minerai (UTM) comporte un atelier d'enrichissement, de nouvelles installations de stockage, une jetée de 1,3 km et de nouveaux engins. Avec plus de 230 personnes employées directement et autant en emplois indirects ou induits, Tiébaghi, la « montagne du tonnerre » en langue vernaculaire, est le poumon économique du Grand Nord.

POUR ASSURER
L'AVENIR,
MODERNISATION
ET INNOVATION



Scorie en fusion.

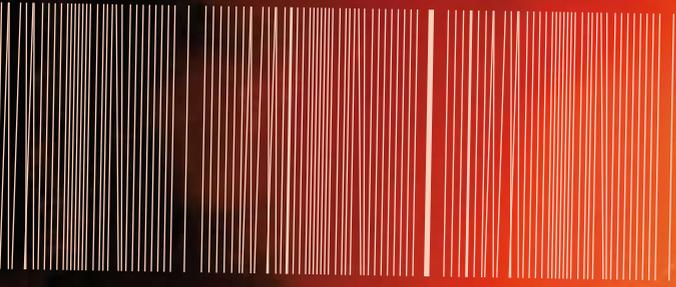


Dernière coulée de métal avant l'arrêt du four Demag 9 pour réfection, le 24 mai 2008.



Travaux sur les tuyaux d'alimentation en minerai du four Demag 9,
le 13 août 2008.

Travaux de finition sur les colonnes d'électrodes du four Demag 9, le 18 août 2008.



POUR ASSURER
L'AVENIR,
MODERNISATION
ET INNOVATION



Démontage du four, le 2 juin 2008.



Le méga-transformateur
du nouveau four FD9.

*Le 15 septembre 2008 à 18 h 24,
le four FD9 était remis à feu,
doté d'une capacité de production
pratiquement doublée.
Pendant 112 jours, 620 personnes
ont travaillé par jour, en période
de pointe, pour mener à bien ce
chantier titanesque ! Un record !*



Vue de l'intérieur du four FD9.



Allumage du four le 15 septembre 2008, après seize semaines d'arrêt.



Tiébaghi, la mine du futur

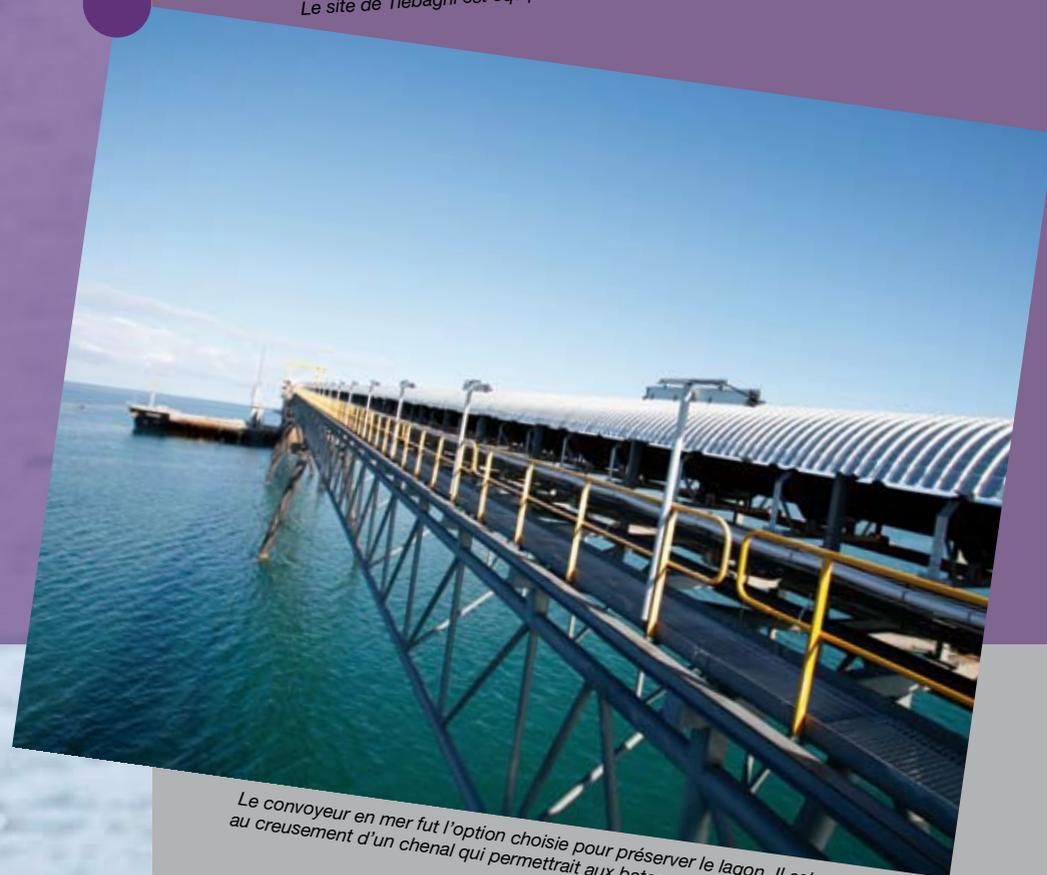
Créée en 1997, la mine de Tiébaghi est devenue le plus gros centre minier de la SLN, fournissant désormais un tiers de la production de l'usine de Doniambo. Une croissance rapide qui s'accompagne de fortes répercussions économiques pour la province Nord.

POUR ASSURER
L'AVENIR,
MODERNISATION
ET INNOVATION



Le site de Tiébaghi est équipé de puissants camions 100 tonnes.

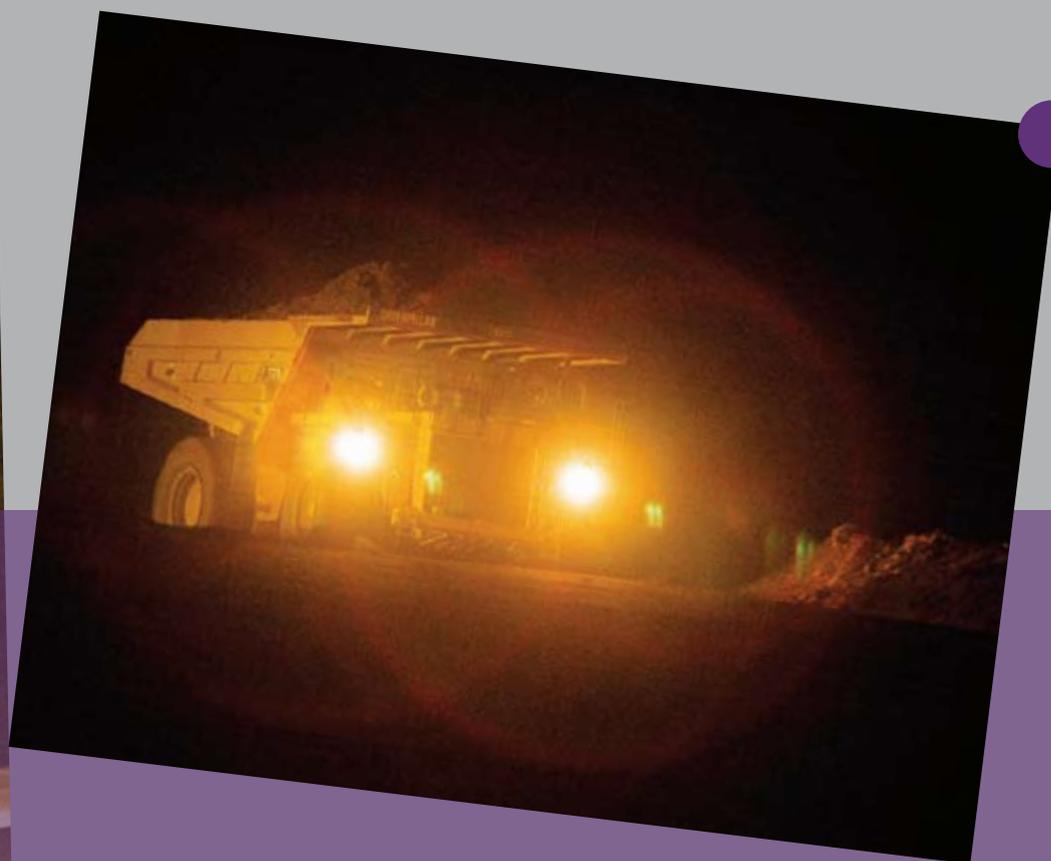
À ce jour, seule la SLN a mis en place un tel procédé d'enrichissement pour le minerai de nickel. Avant d'arriver à l'unité de traitement, le minerai brut est concassé, broyé, criblé et, enfin, mélangé à de l'eau. Ce mélange, baptisé « pulpe », est acheminé 470 mètres plus bas par un tuyau. Là, le minerai est enrichi, c'est-à-dire qu'il est filtré de manière à isoler les grains les plus fins, les plus légers et les plus tendres, qui comportent la plus forte concentration en nickel, des grains plus lourds, moins altérés, qui sont stériles. La boue obtenue comporte 60 % d'humidité et sa teneur a été fortement accrue. La dernière phase consiste à réduire le taux d'humidité de 60 à environ 30 % en essorant le minerai puis en l'étalant sur une zone de séchage de 40 hectares. Des engins adaptés forment des couches d'environ 35 à 40 centimètres d'épaisseur, puis des tracteurs retournent le minerai enrichi deux fois par semaine.



Le convoyeur en mer fut l'option choisie pour préserver le lagon. Il est une alternative au creusement d'un chenal qui permettrait aux bateaux d'approcher la côte.



POUR ASSURER
L'AVENIR,
MODERNISATION
ET INNOVATION



La construction de l'unité de traitement du minerai de Tiébaghi a été réalisée en grande partie par des entreprises du Nord et sur le site, 98 % des ouvriers et agents de maîtrise viennent du bassin d'emploi du Grand Nord : Koumac, Ouégoa, Pouébo, Poum, Kaala-Gomen et Bélep. Avec ses centres miniers de Népoui, de Tiébaghi, de Kouaoua et désormais de Poum, la SLN est le premier employeur en province Nord.



L'unité de traitement du minerai de Tiébaghi, encore appelée « laverie ».

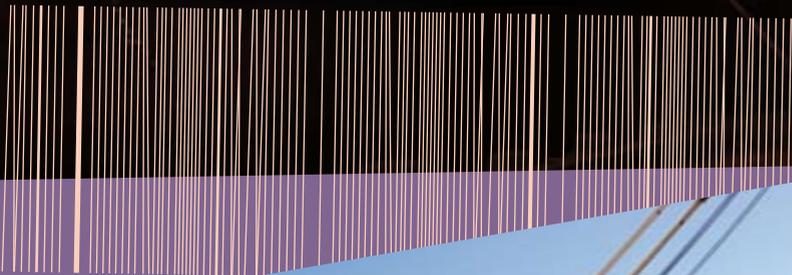




POUR ASSURER
L'AVENIR,
MODERNISATION
ET INNOVATION



Les grues de déchargement du minéral dans le port de Doniambo.



Différentes vues des installations de déchargement du minéral au port de Doniambo.



LES NOUVEAUX ENJEUX ENVIRONNEMENTAUX

*Le conservatoire botanique d'araucarias de la mine de Tiébaghi.
Au total, la mine de Tiébaghi comptabilise 300 hectares de zone de protection de la biodiversité.*



Araucaria endémique prêt à être replanté.



Ouvrage de gestion des eaux sur la mine de Kouaoua.

Les bassins de décantation de la mine de Tiébaghi sont un procédé exemplaire de gestion des eaux de la région. Ils résultent d'un sur-creusage de la mine ayant formé d'immenses retenues d'eaux naturelles, permettant de fournir une grande partie de l'eau nécessaire au fonctionnement de l'UTM.

LES NOUVEAUX ENJEUX ENVIRONNEMENTAUX

La SLN est consciente qu'elle doit proposer des programmes d'exploitation inscrits dans une perspective de développement durable, c'est-à-dire une exploitation maîtrisée des richesses afin de ne pas compromettre le bien-être des générations futures.

Sur les mines, les dépenses engagées par la SLN pour la protection de l'environnement correspondent non seulement à ce que la réglementation exige (merlons de retenue, bassins de décantation, ouvrages de contrôle d'écoulement des eaux, etc.), mais vont bien au-delà en proposant un vaste projet de réhabilitation des sites miniers.

La SLN s'est engagée depuis longtemps dans une gestion volontaire de l'environnement de ses exploitations minières.

Dans le domaine de la revégétalisation, la SLN est fière de ses trente années d'expertise. Aujourd'hui, les objectifs sont de lutter contre l'érosion, de réduire l'impact paysager, de restituer progressivement l'eau et de reconstituer un milieu favorable à l'épanouissement de la flore et de la faune.

Sur les sites de la SLN, les nouvelles méthodes d'exploitation, la mise en verse des stériles et la gestion des eaux participent déjà à réduire l'impact de l'activité sur l'environnement. Il faut faire plus encore : retrouver, produire et ensemercer des espèces adaptées au milieu naturel et endémiques de préférence.

Avec l'aide de l'Institut de Recherche pour le Développement (IRD) et du Centre Technique Forestier Tropical (CTFT), les services de la SLN ont identifié les espèces capables de croître sur des massifs miniers aux sols pauvres en nutriments et riches en métaux.



Dès 1992, la production de plants d'une vingtaine d'espèces pionnières dans la recolonisation des sites miniers est lancée, à partir de graines récoltées sur les massifs miniers par des pépiniéristes de Nouméa, financés par la SLN. Depuis 1993, la SLN a financé la production et la mise en terre de plus de 600 000 plants aux abords des mines de Thio, Kouaoua, Népoui, Tiébaghi..., avec, certaines années, une production proche de 50 000 plants.

Dans le même temps, l'IRD contribue aux recherches sur l'ensemencement qui mettent en évidence l'importance de la mise en place d'un paillage (« mulch ») pour maintenir une humidité suffisante à la surface du sol. En 1994, à Thio, sur les anciennes mines du Ningua, a lieu le premier ensemencement hydraulique (*hydroseeding*), avec des graines d'espèces locales.

Le coût des plantations est aujourd'hui de l'ordre de 5 à 7 millions F CFP par hectare, selon les espèces retenues et à raison d'un plant par mètre carré. La SLN consacre, en moyenne, depuis huit ans, 50 millions F CFP par an à la revégétalisation.

Sondage héliporté à Opoué, 2008. Il permet une analyse des roches à un point précis, évitant ainsi la création de pistes, néfastes pour l'environnement.



LES
NOUVEAUX
ENJEUX
ENVIRONNEMENTAUX



« Dès l'ouverture d'une mine, on prépare son réaménagement. On prend en compte l'eau, le paysage et la biodiversité ».

Frédéric Bart, responsable environnement minier, 2007.



La mine de Tiébaghi, autrement appelée « mine du futur », est exemplaire en matière de protection de l'environnement.



Verses à stériles sur la mine de Népoui.



Technique dite d'hydroseeding.

Parallèlement, dans le cadre de son programme de modernisation, la SLN a décidé de donner à Doniambo une nouvelle vie et un nouveau visage. Le projet « Doniambo propre » est lancé.

Il s'est agi d'abord d'écouter les hommes et de prendre leur avis. Puis, un concours d'architectes a été lancé afin d'assurer une meilleure insertion locale de la seule usine calédonienne à même de fêter son centenaire. Le projet retenu prend en compte aussi bien l'environnement de travail des employés que l'image de l'usine vue de l'extérieur afin de créer un ensemble paysager moderne, industriel, intégré dans son environnement urbain, agréable à voir et à vivre...

Dans ce cadre, la SLN investit des milliards dans la lutte contre les poussières et projette de remplacer sa centrale électrique.

Dans un autre domaine, la SLN a mis en place un plan sur cinq ans de récupération des déchets métalliques, et ce, pour un coût de 100 millions F CFP. Dès 2003, 25 000 tonnes de ferraille furent ainsi expédiées en Asie pour recyclage.

Station de contrôle de la qualité de l'air à Doniambo.



Recyclage des canettes en aluminium dans le process d'affinage du nickel.

A photograph of a welder in a leather protective suit and helmet, working in a factory setting. The welder is holding a metal rod and is looking towards the right. The background is a warm, orange-toned industrial environment. A large, stylized number '4' is overlaid on the image, partially overlapping the text.

4
2000, LA
NOUVELLE-
CALÉDONIE ENTRE
DANS LE CAPITAL
DE LA SLN



Contrôlée depuis la fin du XIX^e siècle par le groupe Rothschild, la société Le Nickel devient, dans les années 1960, la société mère de l'ensemble de ses filiales minières. En 1985, après une restructuration industrielle, actionnariale et financière liée au départ du groupe Rothschild, les actifs de Nouvelle-Calédonie sont regroupés dans la société métallurgique Le Nickel-SLN, filiale d'une nouvelle société mère dénommée ERAMET-SLN, qui devient, en 1994, ERAMET.

À partir de 1989, pour prévenir les effets des cycles boursiers, ERAMET-SLN adopte une stratégie de diversification. Elle achète deux des trois premières sociétés mondiales de l'acier rapide pour devenir leader du secteur. Elle crée un partenariat avec le sidérurgiste Nisshin Steel (un des principaux producteurs japonais d'aciers inoxydables) qui entre progressivement dans son capital et qui détient, depuis 1994, 10 % de ses actions. Elle acquiert 51 % d'Eurotungstène, producteur de poudres de cobalt et de tungstène.

Parallèlement, ERAMET prend, de 1995 à 1997, 61 % du capital de Comilog (Gabon), deuxième producteur mondial de minerai de manganèse. Puis, ERAMET achète les activités manganèse du norvégien Elkem et devient ainsi le premier producteur mondial d'alliages de manganèse.

L'un des membres de l'équipe du chantier FD9 lors de la première coulée métal du four rénové.

2000, LA
NOUVELLE-
CALÉDONIE ENTRE
DANS LE CAPITAL
DE LA SLN



Ouvrier du four Bessemer de Doniambo.

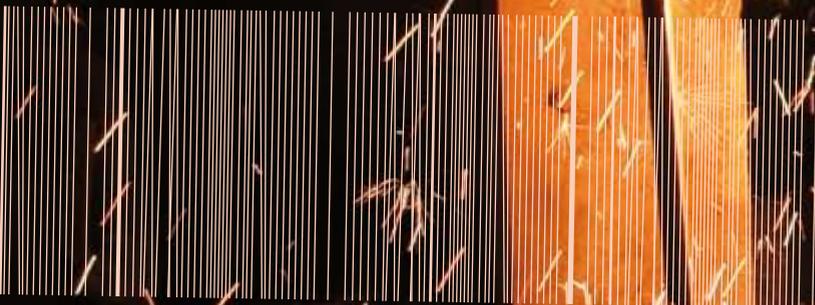
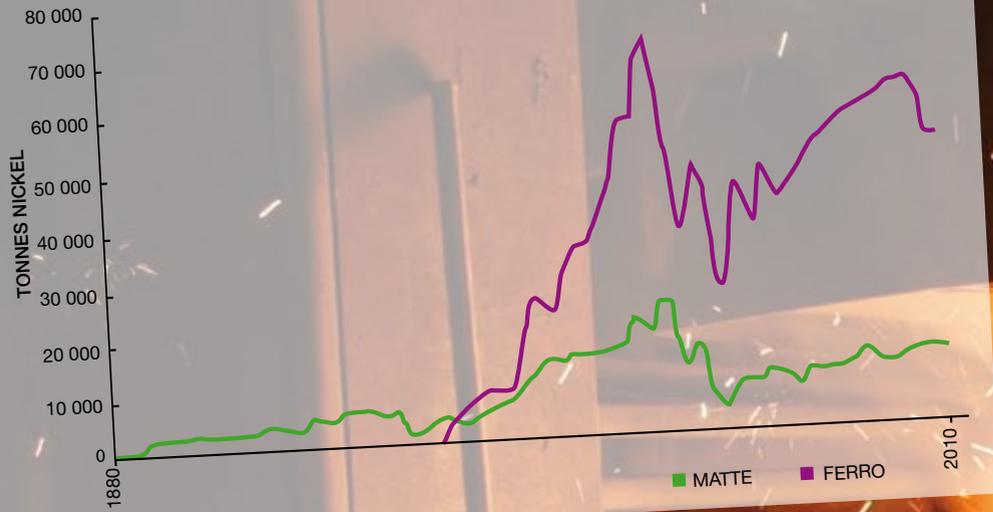


Visite de l'usine de Doniambo au cours du chantier FD9, orchestrée par Dominique Chu Van, directeur ingénierie.



Inauguration de l'unité de traitement de Tiébaghi, le 19 novembre 2007, en présence de MM. Alla, Néaoutyine, Buffet et Bédier.

PRODUCTION EXPORT SLN DE 1880 À 2010



2000, LA
NOUVELLE-
CALÉDONIE ENTRE
DANS LE CAPITAL
DE LA SLN





« Ces visages disent un pays où
l'aventure a tissé, tressé, noué,
avec les destins, la couleur
des peaux, la lumière des yeux.
Combien de communautés
ne seraient pas présentes en
Nouvelle-Calédonie sans le nickel ? »

Anne Bihan, 2004.



2000, LA
NOUVELLE-
CALÉDONIE ENTRE
DANS LE CAPITAL
DE LA SLN



Couleur de scorie, atelier Bessemer de Doniambo.



Conducteur de camion sur la mine du Plateau à Thio.



Festivités organisées à l'occasion de l'arrivée du nouveau minéralier de la SLN, le Doniambo, 2007.



Couleur de scorie, Doniambo.

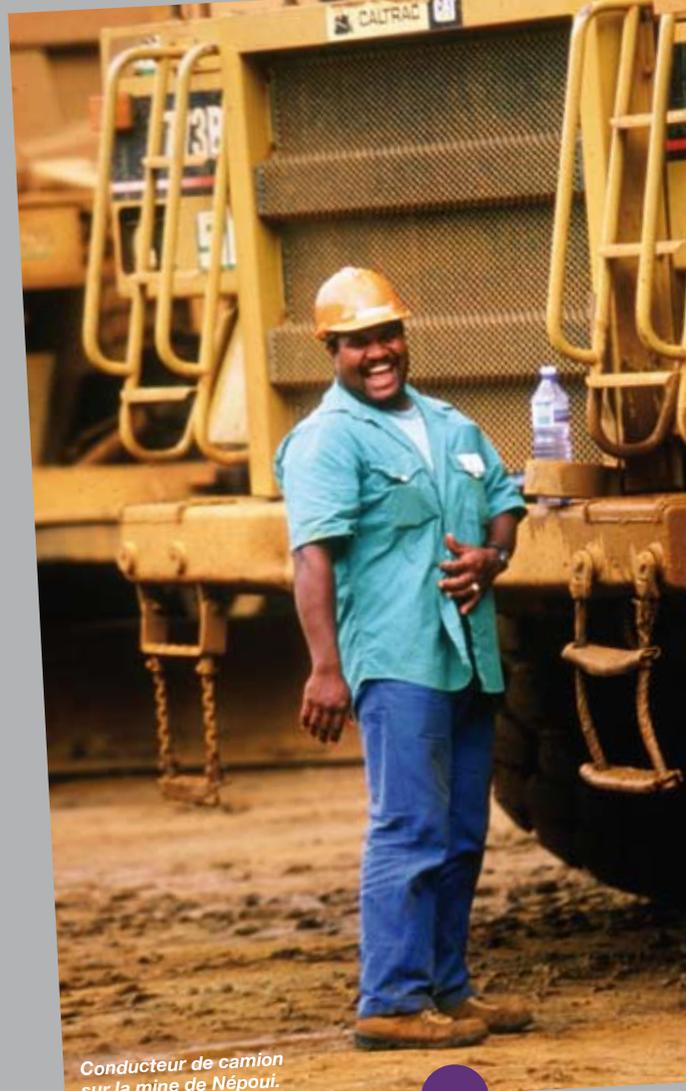
Longtemps, la SLN appartient à 90 % à ERAMET, les 10 % restants étant détenus par la société japonaise Nishin. Quant au groupe ERAMET, il appartenait en 1997 à 55 % à l'État, à 32 % à des investisseurs étrangers et à 13 % à des investisseurs et petits porteurs français. Aujourd'hui, l'État français, via AREVA, contrôle 26 % d'ERAMET suite à sa fusion avec le groupe Sima en 1999, fusion qui a fait d'ERAMET le premier producteur mondial d'aciers spéciaux et d'alliages au nickel. La famille Duval possède 37 % d'ERAMET et se trouve associée avec AREVA à travers un pacte d'actionnaires régulièrement reconduit.

Depuis le 1^{er} juillet 2000, les signataires de l'accord de Nouméa ainsi que les trois présidents de province ont procédé à la création de la Société Territoriale Calédonienne de Participation Industrielle afin de gérer les parts de la SLN (30 %) et d'ERAMET (5,14 %) attribuées par l'État à la Nouvelle-Calédonie.

Un montage original fait que la province Sud est actionnaire à 50 % (Promosud) et que les deux autres provinces possèdent en commun les autres 50 % d'actions (Nordil), alors que les dividendes sont distribués aux provinces à hauteur de 50 % pour le Nord, 25 % pour les Îles et 25 % pour le Sud.

Fin 2006, le conseil d'administration d'ERAMET a soutenu la décision de la STCPI de porter ses parts dans la SLN à 34 %, ce qui a été effectif en 2007. Quant à sa part d'ERAMET, elle s'élève à près de 4 %. Aussi, quatre Calédoniens siègent au conseil d'administration de la SLN dans le cadre d'une gouvernance modernisée et deux au conseil d'ERAMET.

Sur le plan juridique, les ressources minières dépendent désormais en premier lieu des provinces, le Congrès ayant mis en place en 2009 un schéma de mise en valeur des richesses minières. Un comité consultatif des mines et un conseil des mines ont été créés, le second ayant notamment pour fonction d'être « *consulté par le Congrès sur les projets et propositions de lois du pays relatifs aux hydrocarbures, au nickel, au chrome et au cobalt, y compris ceux qui sont afférents, dans ces domaines, aux investissements directs étrangers* » (art. 42).



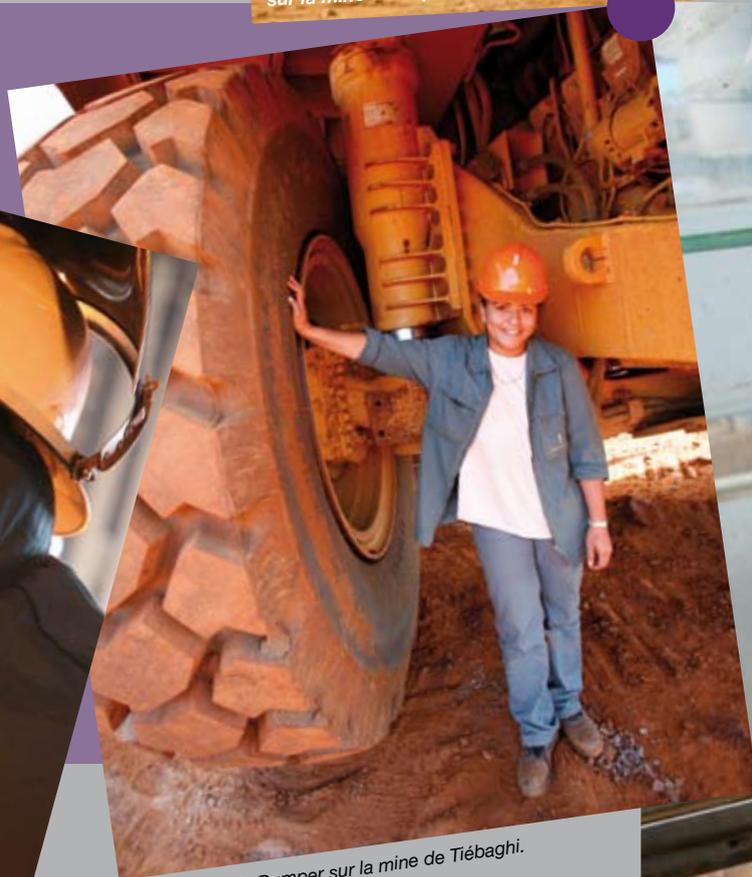
Conducteur de camion sur la mine de Népoui.



Chef d'atelier, Thio.



Couleur de scorie, Doniambo.



Conductrice de Dumper sur la mine de Tiébaghi.

La troupe de danse du Karbal Nouméa Ballet, lauréate des Nickels de l'initiative 2007.

2000, LA NOUVELLE-CALÉDONIE ENTRE DANS LE CAPITAL DE LA SLN



Soudeur, mine de Thio.

Grutier du portique Caillard, port de Doniambo.

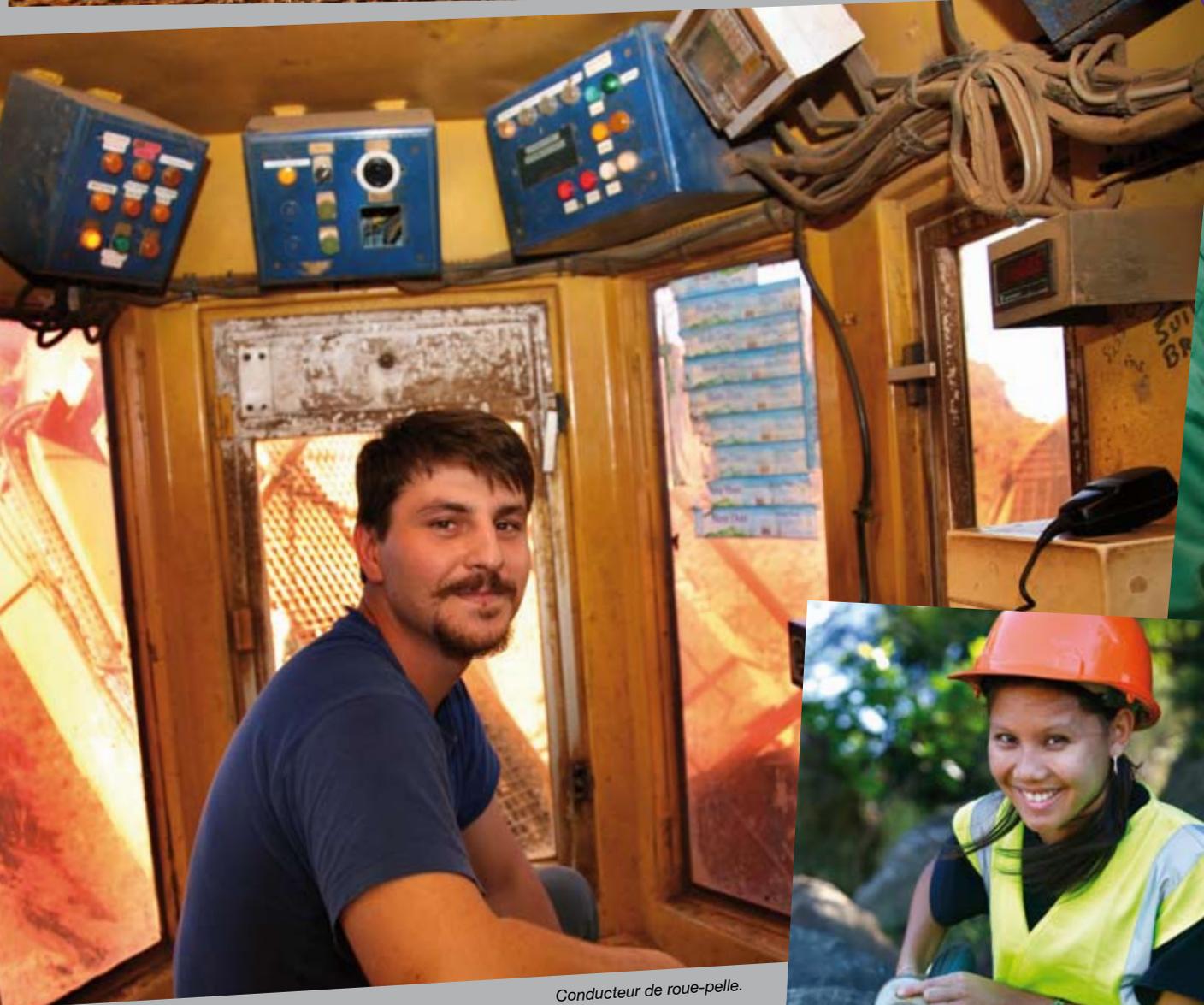


Nettoyage d'un Dumper sur la mine de Népoui.



Le raid du « Sillon Vert », organisé par le comité d'entreprise de la SLN, bat chaque année de nouveaux records de participation auprès des agents SLN comme des Calédoniens (départ de course, 2008).

2000, LA NOUVELLE-CALÉDONIE ENTRE DANS LE CAPITAL DE LA SLN



Conducteur de roue-pelle.



Réparateur électronique, à Doniambo.



Jeune géologue munie d'un appareil de mesure de la teneur des roches en nickel.



Couleur de scorie, chantier FD9.



2000, LA
NOUVELLE-
CALÉDONIE ENTRE
DANS LE CAPITAL
DE LA SLN



Vue de l'usine de Doniambo lors de la soirée de lancement des 100 ans de Doniambo, le 10 juin 2010.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

40 millions d'années : mise en place des péridotites.

1751 : Le chimiste suédois Cronstedt isole un élément métallique qu'il baptise « nickel ».

1777 : George Forster, qui avait fait partie avec son père, Johann Forster, de l'expédition dirigée par James Cook (1774), fait la première description géologique de la Nouvelle-Calédonie.

1853 : 24 septembre, la Nouvelle-Calédonie devient française.

1863-1866 : Mission géologique de l'ingénieur civil des Mines Jules Garnier en Nouvelle-Calédonie.

1864 : 24 septembre, Jules Garnier repère une matière de couleur verte dans la vallée de la Dumbéa. Il pense qu'il s'agit d'un composé de nickel.

1867 : Première mention du nickel calédonien dans un article de Jules Garnier paru dans les *Annales des mines*.

1873 : Première demande de concession de mine pour le nickel au mont d'Or (Mont-Dore).

1874 : Début de l'exploitation des gisements de nickel.

1875 : Dans son ouvrage *Mineralogy*, le géologue américain Andrew Dana présente le minéral découvert par Garnier sous le nom de « garniérite ».

1876 : Jules Garnier fait homologuer sa découverte par l'Académie des sciences à Paris. Le minéral qu'il a découvert reçoit officiellement l'appellation « garniérite ».

1876 : Fondation par Jules Garnier et Henry Marbeau d'une société qui exploite une fonderie à Septèmes pour le traitement des minerais calédoniens.

1877-1879 : Première crise du nickel en Nouvelle-Calédonie.

1877 : Fonderie de nickel à la pointe Chaleix (Nouméa). Ses éléments ont été conçus par Jules Garnier.

1880 : 10 mai, formation de la société Le Nickel (système Jules Garnier) à Paris. Son président est Charles Hébert.

John Higginson en est l'administrateur-délégué pour le monde entier.

1881 : Fermeture de l'usine de Septèmes.

1881 : Jules Garnier quitte la société Le Nickel. La raison sociale de la société devient simplement « Le Nickel ».

1881 : La société Le Nickel acquiert l'usine d'Erdington, près de Birmingham.

1883 : La banque Rothschild entre dans le capital de la société Le Nickel.

1883 : Fusion de la société Le Nickel et de la New Caledonia Mines Company. L'usine de Kirkintilloch (Écosse) devient propriété du nickel.

1884 : La société Le Nickel acquiert l'usine de Theodor Fleitmann à Iserlohn (Allemagne).

1885 : Fermeture de la fonderie de la pointe Chaleix.

1887 : Premier contrat de main-d'œuvre pénale obtenu par la société Le Nickel. Elle en eut quatre au total.

1888 : John Higginson quitte la société Le Nickel.

1889 : Ouverture par la SLN de la fonderie d'Ouroùé à Thio. On chargeait du minerai à 8 %. Cette fonderie ferme en 1891.

1889 : Début de l'exploitation par les Canadiens des gisements de Sudbury. La fin du monopole entraîne une chute durable des cours.

1890 : Mise au point des aciers au nickel.

1892 : Le premier convoi de Japonais engagés directement par la société Le Nickel arrive à Thio.

Ouverture d'une usine de la société Le Nickel au Havre.

Mise en service des transporteurs de Kouaoua et des Bornet (Thio).

1902 : Fondation de l'International Nickel Company (Inco, États-Unis).

1903 : Nouvelle crise locale du nickel. Émission de la première monnaie de nickel en France.

1906 : Mise en service du transporteur et du transbordeur Bleichert de Thio.

1908 : Début des travaux du premier barrage de Yaté (Le Chrome), qui sera achevé en 1927.

1909 : Naufrage du minéralier la *Joliette* à Thio et destruction partielle du transbordeur.

1910 : Mise en service de la fonderie électrométallurgique de la société de Tao (ferronickel).

Mise en service par la société des Hauts Fourneaux de la fonderie de matte de Doniambo sur le site de l'ancienne usine de cobalt (Ballande). Cette matte alimente l'usine de Duffel en Belgique.

1912 : Fermeture de la fonderie de Tao en raison de la faillite de son principal bailleur de fonds. La société Le Nickel l'acquiert et la remettra en service en 1914. Elle sera définitivement fermée en 1921. Mise en service de la fonderie de Thio-Mission.

1914 : Début de la construction du transporteur de la Ouenghi. Elle ne sera achevée qu'au retour de la paix. La guerre oblige les mineurs calédoniens à orienter leurs productions vers les États-Unis. Les difficultés d'approvisionnement en charbon entraînent une chute de la production dès 1916.

1916 : Premières mattes à 76 % de nickel à Thio (convertisseur Bessemer).

1918 : Arrêt des usines britanniques d'Erdington et de Kirkintilloch.

1919 : Recrutement d'engagés indochinois (essentiellement des Tonkinois).

La société Le Nickel acquiert la société Le Chrome auprès des héritiers de Lucien Bernheim.

1921 : Direction de la succursale calédonienne transférée de Nouméa à Thio.

1931 : Les actifs miniers et métallurgiques de Ballande (mines et société Calédonia) sont regroupés avec les actifs de la société Le Nickel au sein d'une société fermière appelée Calédonickel. La fonderie de Thio-Mission est désaffectée.

1931 : Arrêt de l'usine d'Iserlohn (Allemagne).

1932 : Ouverture de la route Thio-Nouméa

grâce aux engins privés prêtés par le président de la commission municipale, M. Rapadzi, directeur de la SLN.

1934 : Un nouveau cyclone entraîne à Thio la rupture du ponton Pey Berland, faisant 17 morts.

1937 : 22 mai, la société Le Nickel reprend tous les actifs de Calédonickel.

1940 : Rupture des communications avec la France. Alors qu'il fait route de Newcastle (Australie) à Nouméa, le *Notou*, l'un des deux navires du Nickel, est arraisonné et coulé le 16 août 1940 par l'*Orion*, un navire de guerre allemand maquillé en cargo.

1942 : M. Dewez, le seul administrateur ayant quitté la France occupée, s'installe à New York d'où il dirige les activités du Nickel situées hors de métropole.

1942 : 28 juillet, disparition du second minéralier du Nickel, le *Cagou*, sans doute coulé par un sous-marin japonais (38 disparus).

1^{er} novembre, explosion des entrepôts américains de munitions du quai de Doniambo. 52 morts et 38 disparus.

1943 : La société Le Nickel prend le contrôle de la société Le Ferro-Nickel qui avait été créée par Henry Marbeau.

1944 : Les derniers engagés tonkinois et javanais arrivent à la fin de leur contrat de cinq ans. La plupart quittent les mines ou Doniambo, d'où une grave pénurie de main-d'œuvre.

1945 : 18 juillet, Doniambo est obligée d'arrêter les fours en raison des grèves australiennes empêchant l'arrivée du coke. La remise en route d'un water jacket aura lieu en mai 1947.

1946 : La SLN lance un emprunt obligataire en France afin de moderniser ses installations minières et métallurgiques.

1948 : La SLN dépose le brevet du tritout, procédé de triage et d'enrichissement mis au point à Thio.

1950 : La SLN obtient aux États-Unis un prêt d'achat de matériel pour un million de dollars, afin que Doniambo

passe d'une capacité de 4 000 à 10 000 tonnes.

1951 : Mise en place du nouveau transporteur aérien de Thio.

1952 : Constitution de la SOCAMIFER qui unit la SLN (majoritaire), Ballande et le groupe Lafleur. Transport jusqu'en 1968 de 3 millions de tonnes de minerai de fer du Sud sur les minéraliers de la SLN allant charger du charbon en Australie.

1953 : La SLN s'intéresse au cobalt dont les cours ont remonté et met en place une usine-pilote à Monéo. Une usine de concentration (laverie) fonctionne en 1958-1959.

1955 : Création de la société mixte Enercal comprenant le Territoire (18 %), la Caisse centrale, le FIDES, Électricité de France et la SLN. 90 % du courant sera cédé à un prix préférentiel à la SLN et le reste servira à l'alimentation de Nouméa.

Début des travaux du second barrage de Yaté. Il sera inauguré le 21 septembre 1959 par le ministre Jacques Soustelle.

1956 : Premier vol du premier hélicoptère de la société, un Bell 47G triplace. Achat en 1968 d'un deuxième hélicoptère et d'un Britten Norman.

Septembre, le général de Gaulle inaugure le livre d'or de la SLN.

1958 : Démarrage du premier des fours électriques Elkem à Doniambo. Les quatre Elkem fonctionnent dès décembre 1959. Deux s'ajouteront, c'est l'usine B. Le ministre de l'Outre-Mer désigne le directeur général de la SLN, Jean Guillard, en tant que conseiller économique de la Nouvelle-Calédonie.

Mise en exploitation de Kouaoua.

1962 : Fermeture des fours water jackets et construction de deux bas-fourneaux fonctionnant au coke. C'est l'usine A qui comporte bientôt trois bas-fourneaux. Elle fermera en 1972. Ouverture du centre SLN de Poro. Le minerai est conditionné sous forme de boulettes dans une usine Polysius. Elle sera fermée en 1976.

1966 : Mise en service des deux

minéraliers de 15 000 tonnes construits au Japon : *Nickel I* et *Nickel II*.

1967 : Convention entre le Territoire et la SLN pour l'endiguement de l'anse du Tir. La SLN s'engage à remblayer une surface double (remblai de l'hôpital) de celle qui lui est concédée.

1967-1972 : Boom du nickel. D'une part, les prix de vente du métal flambent en raison d'une durable grève canadienne et de la guerre du Vietnam, d'autre part, la SLN transforme complètement son usine : 1 800 monteurs travaillent en même temps en 1970 sur tous les chantiers de Doniambo.

1968 : Arrivée de Jean Lanchon comme directeur délégué de la SLN. Lancement du programme 65 000 tonnes.

Construction des deux premiers fours allemands Demag, utilisés pour la première fois dans l'industrie du nickel. C'est l'usine B3 et B4.

Début des travaux de réalisation du centre minier SLN de Népoui. Le premier minéralier sera chargé fin 1970.

1969 : 3 janvier, les lois Billotte. Une réglementation minière confie la gestion du sous-sol à l'État. Seul l'État peut autoriser des avantages fiscaux pour les gros investissements miniers.

21 février, acquisition par la SLN de 50 % des actions de Peñarroya.

1969 : Première pierre de la nouvelle centrale thermique Alstom de Doniambo. Marche industrielle le 8 octobre 1970.

9 octobre, création de la mutuelle de la SLN sous le contrôle du comité d'entreprise.

1970 : Installation au quai de Doniambo de deux grues portiques Caillard de 325 tonnes chacune.

11 octobre, l'ASLN-football remporte pour la première fois la Coupe des champions.

1971 : 17 février, mise à feu du four Demag 10.

10 mai, inauguration des installations du programme d'extension 65 000 tonnes

(en raison de la crise qui se profile, la SLN se contentera de 55 000 tonnes). Présence du baron Guy de Rothschild.

11 mai, inauguration du plus long transporteur à bande continue (stéréoduc) de Népoui (13 km).

28 juin, la direction de la SLN annonce que les conditions du marché du nickel imposent un ralentissement de Doniambo. Une grande grève menée par l'Usoenc s'ensuit, du 2 juillet au 30 août.

23 octobre, les fondeurs japonais (Gokokai) décident de réduire de moitié leur achat annuel de minerai de nickel jusqu'à l'obtention d'une baisse de prix. Celle-ci intervient en mars 1972.

1972 : 4 janvier, Inco ouvre un bureau d'information et d'études à Nouméa.

1973 : 14 février, accident dramatique entraînant le décès de cinq ouvriers de Doniambo. Le four Elkem n° 1 explose, sans doute en raison d'une entrée d'eau intempestive.

Avril, la SLN annonce un déficit de 1,5 milliard de francs CFP pour 1972. Déficit prévisionnel pour 1973 : 3 milliards. La dépréciation progressive du dollar entraîne une baisse du prix de vente du nickel, alors que l'amortissement des nouvelles installations augmente les charges de la SLN. Le Territoire aide la société en l'exonérant, à hauteur d'un milliard de francs CFP, des droits de sortie pour 1974.

1974 : L'État français prend le contrôle de la SLN, la Société Nationale des Pétroles d'Aquitaine faisant l'acquisition de 50 % des actions de la SLN. La banque Rothschild se retire progressivement.

1974-1985 : Une série de restructurations conduisent à la formation du groupe ERAMET. La SLN devient la filiale calédonienne de ce groupe.

1978 : 7 mars, la SLN annonce la fermeture de son cinquième four Elkem en raison de la crise durable des matières premières. 11 avril, Doniambo commence à produire du ferronickel sous forme de billes (grenaille).

La SLN décide de réduire la masse

salariale en ramenant la semaine de travail de 40 à 35 heures à compter du 1^{er} juin. Grève illimitée et accord le 21 juillet.

1979 : 29 novembre, fermeture du journal quotidien *La France Australe*, qui appartenait à la SLN.

La SLN ferme son service aviation. Son parc comportait un hélicoptère Bell 47G et un Britten Norman.

1980 : 5 décembre, les économats de la SLN sont désormais ouverts au public sous l'enseigne Magéco.

9 décembre, la SLN opère 300 licenciements et annonce une réduction de la production à 40 000 tonnes.

1983 : Fermeture du centre minier de Népoui. Dans les années qui suivirent, la SLN passa de 5 000 à 2 000 employés.

1985 : Suppression de la flotte de minéraliers de la SLN au profit de contracteurs.

1990 : 8 juin, inauguration du nouveau monument à la mémoire des victimes d'accidents du travail, à l'entrée principale de Doniambo.

Octobre, le groupe métallurgique japonais Nisshin Steel entre dans le capital de la SLN.

1992 : 24 octobre, inauguration du musée de la Mine à Thio.

1994 : 19 mai, inauguration de la mine de Kopéto B2 (Népoui) et de la laverie de Bernheim.

Pour la première fois, la SLN exporte plus de 50 000 tonnes de métal.

1995 : Philippe Gros devient directeur général de la SLN.

Octobre, la SLN obtient la qualification ISO 9002, reconnaissance internationale d'une certification qualité de l'entreprise.

1997 : 2 avril, Inco présente son projet d'usine hydrométallurgique à Goro.

1998 : 3 février, accord de Bercy prévoyant l'échange des gisements de Koniambo et de Poum entre ERAMET-SLN et la SMSP.

Jean-Jacques Mouradian devient le nouveau directeur général de la SLN.

1999 : Le siège de la société Le Nickel-SLN est transféré de Paris à Nouméa.

1^{er} juillet, Philippe Vecten devient directeur général.

2000 : 17 juillet, 30 % du capital de la SLN et 5 % d'ERAMET passent sous le contrôle de la Société Calédonienne de Participation Industrielle (STCPI), unissant les trois provinces de la Nouvelle-Calédonie.

Juin, lancement du raid « Sillon Vert » par le CE. Laurent Gané, employé de la SLN en disponibilité, devient le premier médaillé olympique calédonien aux Jeux de Sydney.

2004 : Mise en place de l'atelier de conditionnement des poussières. Reconstruction du four Demag 9.

2005 : Inauguration par la SLN du plus long convoyeur en mer du territoire à Tiébaghi. Il est long de 1 500 mètres, dont 1 250 au-dessus du platier, pour atteindre la profondeur de 12 mètres.

21 décembre, la « vieille dame » confie aux Archives de la Nouvelle-Calédonie la conservation de ses archives historiques. Luc Auffret devient le directeur général de la SLN.

2006 : Pierre Alla devient le directeur général de la SLN.

2008 : Reconstruction du four Demag 9 pour un coût de onze milliards de francs CFP. 19 novembre, inauguration en présence de Paul Néaoutyine, président de la province Nord, de l'Unité de Traitement de Minerai (UTM) de la Tiébaghi.

2010 : Les programmes de pérennisation de la SLN prennent en compte les questions de productivité, d'amélioration des conditions de travail et de perpétuation de son activité minière et métallurgique. La SLN se positionne sur les nouvelles technologies de l'hydrométallurgie et propose de développer, en partenariat avec la province Sud, les gisements de Prony et de Creek Pernod.



RIBLIOGRAPHIE

SÉLECTIVE

Sources

Archives de la société Le Nickel, Nouméa.
Archives de la Nouvelle-Calédonie, Nouméa.
Collection de cartes postales anciennes de Max Shekleton, Nouméa.
Les différentes publications périodiques ou apériodiques de la société Le Nickel : *SLN Actualité*, *Fréquence Nickel*, etc.

Ouvrages et contributions

Angleviel Frédéric (dir.), *Du caillou au nickel. Contribution à l'archéologie industrielle de la province Sud*, CTRDP, Nouméa, 1996.

Angleviel Frédéric, *Brève histoire politique de la Nouvelle-Calédonie contemporaine (1945-2005)*, Éd. du GRHOC, Nouméa, 2006.

Bencivengo Yann, *La Société Le Nickel (1880-1914). Une entreprise au cœur de la naissance de l'industrie du nickel*, thèse d'histoire, université de Paris I, 2010.

Bencivengo Yann (dir.), *101 mots pour comprendre la mine*, Île de lumière, Nouméa, 1999.

Bulletin de la Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie, Nouméa, 1969-2010.

Buttet Catherine, *Histoire d'un échec ? Mise en valeur et pouvoirs publics en Nouvelle-Calédonie, 1870-1914*, thèse d'histoire, université de Provence, 1996.

Bridon Édouard puis Chauveau Eugène, *Pour une histoire des mines de Nouvelle-Calédonie. Deux documents historiques*, publication de la Société d'Études Historiques de la Nouvelle-Calédonie, n° 56, Nouméa, 1996.

Carol Jean, *La Nouvelle-Calédonie minière et agricole*, Paris, 1900.

Chevalier Luc, *Terre de fer et de jade*, Éd. du Cagou, Nouméa, 1996.

Collectif, *Le Mémorial calédonien, tomes I à X*, Nouméa, 1980-1998.

Collectif, *Chroniques du pays kanak, tomes I à IV*, Nouméa, 1999.

Glasser Édouard, *Rapport à M. le ministre des colonies sur les richesses minérales de la Nouvelle-Calédonie*, Dunod, Paris, 1904.

Métayer Marc, *Les voiliers du nickel, Voyages en Nouvelle-Calédonie*, Alan Sutton, Paris, 2003.

Portelette Jean-Paul, *Cent ans d'histoire du nickel au Havre. De SLN à Eramet*, Éd. Berthout, Luneray, 1991.

Revue Juridique, Politique et Économique de la Nouvelle-Calédonie, Nouméa, 2003-2010.

La SLN. Hier, aujourd'hui, demain..., Nouméa, 2004.

SLN Retro, SLN, Nouméa, 19.

1880...1991, SLN, 111 années de progrès, SLN, Nouméa, 1991.

Thompson Anne-Gabrielle, *John Higginson : un spéculateur aventurier à l'assaut du Pacifique : Nouvelle-Calédonie, Nouvelles-Hébrides*, L'Harmattan, Paris, 2000.

Remerciements

La SLN remercie sincèrement toutes les personnes et tous les organismes qui ont participé à la réalisation de ce livre à travers leur expérience, leurs documents, leurs récits, etc.

Les Archives de la Nouvelle-Calédonie, l'Association du Musée de la Mine de Thio, l'association Fortunes de Mer Calédoniennes, David Becker, Arnaud et André Chevrier, Daniel Cornaille, David Duchemin, Georgette Eduffe, Maurice Fels, Richard Gaüzère, Rémy Le Goff, Raymond Martin, le Point Information de Thio, Lorenza M'Boueri, Patrick de Saint-Gilles, Max Shekleton, Louis-Georges Viale, Alain Thonon

Crédits

Rédaction (textes et légendes) : Frédéric Angleviel (*Une histoire minière récente ; Garnier découvre l'or vert ; L'ouverture de la SLN sur le monde ; La modernisation de l'outil ; La première entreprise calédonienne*), Yann Bencivengo (*La SLN, une histoire aussi internationale que locale ; Les premiers pas de la SLN*), avec la participation de Rémy Le Goff, Maurice Fels, Raymond Martin
Poème : Catherine Alla

Crédits photographiques : Archives SLN, David Becker, musée de la Mine à Thio, archives de la Nouvelle-Calédonie (collection Serge Kakou album Henri Rime, collection Serge Kakou clichés Charles Mitride, album Charles B. Nething, fonds Jean Guiart, album Henri Laubreaux, album Mission IGN 1954, fonds Max Meyer), collection Frédéric Angleviel, collection Max Shekleton, collection Éric Delots, collection Georgette Eduffe, collection Louis-Georges Viale, collection David Duchemin, association Fortunes de Mer Calédoniennes, Matthieu Robinet

Réalisation : Agence Concept Communication

Maquette : Patricia Lauzes

Coordination, compilation : Solène Fayolle

Impression : Ultimo Group, New Zealand



LE NICKEL-SLN

GRUPE ERAMET

LE NICKEL-SLN

Pointe de Doniambo • PB E5 • 98848 Nouméa Cedex
Nouvelle-Calédonie • Tél. : (687) 24 55 55 • Fax : (687) 24 59 64
e-mail : com@sln.nc • Site internet : www.sln.nc

Dépôt légal : novembre 2010

Toute reproduction, même partielle de cet ouvrage est interdite sans l'autorisation préalable écrite de l'éditeur.

Agence Concept Communication • 7 bis rue Gambetta
Vallée-du-Tir • BP 10038 • 98805 Nouméa Cedex
Nouvelle-Calédonie • Tél. : (687) 27 96 33 • Fax : (687) 27 81 38
www.concept.nc

1880 > 2010



LE NICKEL-SLN

GRUPE ERAMET